24me Année — N° 6 — 15 Mars 1917

APR 19 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Page
Baronne de Brimont	*Les Femmes anglaises pendant la Guerre*	225
Fernand Gregh	*Poèmes*	259
Y.	*L'Odyssée d'un Transport torpillé.* — I.	272
Marc Elder	*Thérèse ou la bonne Education* (2e partie)	307
Brada	*Les Voyages d'une petite « Second Empire »*	337
Jules Bertaut	*Octave Mirbeau*	371
Pierre Villetard	*Après lui*	393
P.-G. La Chesnais	*Bjœrnstjerne Bjœrnson et le Germanisme*	423

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE DEPUIS LE CONGRÈS DE BERLIN JUSQU'A NOS JOURS,

T. I. La paix armée (1878-1904)

T. II. Vers la grande guerre (1904-1916).

par **A. Debidour.**

Le conflit actuel éclaire d'un jour singulièrement cru l'histoire diplomatique des quarante dernières années et donne toute leur signification à des faits jusqu'alors négligés ou inexpliqués. Un nouvel exposé de cette période était nécessaire. Il vient à un moment où plus que jamais il est du devoir de l'opinion de savoir pour mieux juger. On retrouvera dans ces deux volumes les qualités de narrateur, la sûreté de l'érudition, le sens politique et les ardentes et patriotiques convictions de l'éminent historien prématurément disparu.

LES SAISONS DE LA MORT

par **Aurel.**

L'auteur a consacré son livre à la mémoire et à l'image de sa mère. L'ouvrage est en quelque sorte un long cri de détresse et d'ardeur filiales, il se rapporte tout entier à la morte. Tennyson, dans *In Memorian*, a placé ainsi au centre de son œuvre l'image voilée de noir d'un ami perdu. Les âmes tendres et vibrantes se plaisent douloureusement à ces perpétuels retours sur la pensée de la mort et de l'affection brisée. Mais le livre d'Aurel exalte l'idée de la race en même temps que le souvenir maternel, et c'est une nouvelle raison de le signaler en un temps où de tels combats se livrent pour la permanence et le triomphe de la race française

LETTRE D'UN AMÉRICAIN A UN ALLEMAND sur la guerre et les responsabilités de l'Allemagne,

pr **Douglas W. Johnson.**

Cette lettre, publiée ici même pour la première fois, est d'une haute importance politique. M. Douglas W. Johnson a cherché dans l'analyse impartiale des faits une opinion objective sur le rôle de l'Allemagne dans le conflit actuel. Il soumet les affirmations et les actes du peuple allemand à une critique méthodique et serrée. La modération du ton, la rigueur de l'examen donnent aux conclusions une portée qui fait de cette brochure un utilin trument de propagande française auprès des neutres soucieux de vérité.

LA DAME BLANCHE,

par **Maxime Formont.**

Le roman de l'infirmière que nous conte M. Formont a pour point de départ un cas psychologique fort curieux. A la suite d'une grave blessure, André Gérard a oublié plusieurs années de sa vie ; Marie-Gabrielle qu'il aimait alors, par qui il a souffert, se trouve à son chevet et entreprend de le guérir. Et lui subit le charme inconscient de la passion oubliée, il s'éprend de nouveau et brusquement, le passé surgit. Par quels troubles intérieurs il passe alors, voulant la fuir, elle qui maintenant l'aime parce qu'il a fait son devoir et qu'elle l'a sauvé; comment il repart au front, son amour étant ennobli et consacré en d'émouvantes fiançailles, M. Formont nous l'expose avec une remarquable subtilité d'analyse, dans une langue souple et nuancée. Il se dégage de ce beau roman une impression pénétrante de douceur et d'humanité.

VERS LA DÉMOCRATIE NOUVELLE,

par **Lysis.**

L'auteur, bien connu par sa campagne contre « l'oligarchie financière », expose dans ce livre la nouvelle doctrine politique que l'expérience lui a suggérée. Il décrit sans indulgence les plaies dont la France souffrait avant la guerre, et il en voit le remède dans la refonte des principes démocratiques et socialistes. Au dogme de la lutte de classes, le prolétariat français doit substituer l'idée d'une entente du travail et du capital en vue d'accroître la production, dont le développement est conforme à ses intérêts. Cette thèse, appuyée sur une sérieuse documentation, sera sans doute discutée aussi bien par les représentants des intérêts ouvriers que par ceux du capital, mais elle s'impose à l'attention, car le problème dont il s'agit n'est autre que celui de la paix sociale dans la France de demain.

LES SEMEURS.

par **Fernand Laudet.**

Ce sont cinq biographies, ou plutôt cinq esquisses d'âmes fort différentes : celles de Joubert, de madame de Chateaubriand, de madame Swetchine, de la sœur Rosalie et d'Auguste Cochin. Autant de semeurs de pensée et d'énergie « dont la vie se consacra au grand jardin du pays, avant que leurs neveux n'en protégeassent les frontières ». M. Fernand Laudet nous dit leurs mérites et leurs œuvres ; il le fait en des termes excellents, et se montre aussi judicieux moraliste que délicat psychologue.

LES FEMMES ANGLAISES DEPUIS LA GUERRE

NOTES DE VOYAGE

Vendredi, 27 octobre 1916.

Avons-nous vraiment couru de grands risques, tandis que par cette nuit pluvieuse, en silence, hublots voilés, « l'A... » traversait paisiblement la Manche? A peine débarquée, j'apprends la sinistre nouvelle. Des sous-marins ennemis ont pénétré dans le détroit, torpillé un transport, heureusement vide ; quatre destroyers anglais et ennemis ont été coulés. Et mon ingratitude envers les dieux va jusqu'à regretter de n'avoir rien *vu*, du moins, rien *entendu* de la bataille !...

Entre Southampton et Londres, de rapides aperçus champêtres nuancés par l'automne ; des maisonnettes aux toitures de tuile ; des bouquets roux d'arbres lointains ; des enclos où paissent des bêtes.

Mais dans la cité dense, l'animation de la rue m'étourdit un peu. Plus qu'ailleurs on y éprouve cette sensation de n'être qu'une infime parcelle humaine dans un monde affairé. Oh ! les innombrables voitures parmi lesquelles des petits autobus peints en rouge, tels de gros homards caparaçonnés d'affiches multicolores ! J'entrevois déjà, sur les plates-formes, des *rece-*

veuses en uniforme bleu ou kaki, et sur le siège des autos beaucoup de *chauffeuses*. C'est pour moi une première impression d'activité féminine organisée.

Dès 5 heures la nuit s'est faite, une nuit sans lune, très noire, beaucoup plus noire que les nuits parisiennes, une nuit à peine corrigée par de rares réverbères allumés en veilleuses. Il pleut toujours ; sur la chaussée glissante s'entrecroisent des ombres dont quelques-unes, prudentes, sont munies de lanternes. Et c'est en trébuchant que je rentre à mon hôtel proche de Hyde-Park — ombre parmi les ombres.

Samedi, 28 octobre.

Avec une parfaite bonne grâce, lady A..., miss R..., Mr. J..., se sont mis à ma disposition pour me documenter et m'orienter dans mes investigations.

Échange de questions et de réponses. « Que fait-on en France? — Que fait-on et que fera-t-on encore en Angleterre? »

Tandis qu'en France de sublimes élans, improvisant partout, paraient aux nécessités urgentes ; que les hôpitaux étaient assaillis par une ruée de jupes ; que se fondaient des institutions charitables infiniment utiles, certes ; tandis que l'État, de son côté, remplissait d'ouvrières nos usines de munitions, ouvrières dont il est dit trop aisément « qu'elles gagnent plus qu'elles n'ont jamais gagné », sans considération de la tâche épuisante qu'elles accomplissent, il m'apparaît qu'ici d'une façon générale l'activité se soit réglée sur de solides bases déjà existantes et qu'elle prend un véritable caractère social. Dans un pays où les femmes sont d'un million et demi plus nombreuses que les hommes, où la lutte pour le vote a groupé des milliers et des milliers de volontés féminines résolues, où d'ailleurs l'imagination peu sensible et un don d'organisation réel ont préparé les voies, tout s'est fait avec moins de hâte (et évidemment l'envahisseur ne nous laissait point, à nous, le temps de la réflexion), avec aussi plus de méthode et plus de coordination. *The right woman* semble se trouver *in the right place* ; la petite bourgeoise mariée qui, en temps de paix, dédaignait tout travail rémunéré, son mari subvenant

seul aux frais du ménage, s'est mise à l'œuvre, et la femme tenant un certain rang mondain a merveilleusement collaboré ou dirigé.

Miss R... me donne quelques chiffres intéressants, établis d'après les statistiques officielles, sur les nouvelles recrues féminines en temps de guerre :

Employées aux munitions	420 000
— pour la marine ou l'armée (servantes dans les camps comprises)	210 000
— aux transports (chemins de fer, tramways, omnibus)	40 000
— aux écritures	120 000
— au travail des métaux (non munitions)	58 000
— aux magasins (ascenseurs, portes, etc.)	140 000
— aux restaurants ou hôtels	30 000
— aux commerces du vêtement, de la fourrure, de la soie	111 000
— à l'alimentation	82 000
— à l'agriculture et au jardinage	84 000
Nurses, maîtresses d'école, employées aux cantines, journalistes, etc	75 000
Imprimeuses, relieuses	10 000
Typographes, employées des services civils	59 000
Pharmaciennes, teinturières, chauffeuses	45 000

Au total, 1 500 000 femmes dont le nombre augmente progressivement.

Je traverse Hyde-Park. La pluie fidèle n'a pas empêché les réunions du dimanche aux environs de Marble-Arch. Étonnant respect de la liberté individuelle chez l'Anglais. Quiconque croit posséder la formule de vérité et de sagesse qui réformera l'humanité a le droit, tant qu'il n'attaque pas le souverain, d'en faire part au public.

Un vieillard à barbe blanche répand, au milieu d'un groupe attentif, de véhémentes invectives dont je saisis mal le sens. Quelques cris de *shame, shame* [1], me prouvent qu'il trouve un écho dans son auditoire. Un peu plus loin pérore un nègre juché sur une chaise, et là-bas un groupe de jeunes personnes sans parapluies, stoïques victimes du mauvais temps, entonnent un hymne pieux.

1. « Honte, honte ».

Certains des promeneurs vont, flegmatiques, de l'un à l'autre rassemblement, et paraissent écouter avec une égale sympathie chacun des orateurs — effet de neutralisation produit sans doute par ces doctrines trop diverses !

Mardi, 31 octobre.

En Angleterre, décidément, tout est prétexte à organisation. Que les sociétés pour le suffrage féminin soient organisées, à cela rien de surprenant; mais j'apprends que la société adverse existe et qu'elle a pour présidente Mrs Humphry-Ward, la célèbre *authoress*.

J'aimerais connaître ses idées sur le sujet.

Une amie de Paris m'a justement confié un petit paquet pour Mrs Humphry-Ward ; celle-ci n'a pas encore repris ses quartiers d'hiver en ville, il a donc été convenu que j'irais passer la journée dans sa demeure de Tring, à une heure de Londres. J'en arrive. Accueil charmant. Journée délicieuse.

Seulement voilà : il y avait quelques autres convives au déjeuner ; on a parlé de la guerre, de la politique, de la France, de choses graves et de choses légères, et aussi du dernier beau livre de notre hôtesse sur *l'Effort de l'Angleterre*. Après le repas, elle nous a fait visiter sa maison, peuplée de livres, de tableaux, de meubles anciens, de brocatelles nuancées : merveilleuse atmosphère de pensée et de travail !

Vers 3 heures, un rayon de soleil est venu frapper aux vitres ; les vieux arbres du jardin étaient encore tout emperlés de pluie, et nobles, et chenus dans leur dépouillement... Nous sommes sortis. Mrs Humphry-Ward m'a conté l'histoire de cette propriété, achetée à lord Grey, l'actuel ministre des Affaires étrangères; c'est un petit domaine paisible, boisé, plein d'âme.

A 4 heures on a servi le thé.

A 5 heures j'ai dû reprendre le train.

Et peut-être ignorerai-je toujours comment Mrs Humphry-Ward si gracieuse, si souriante, si manifestement pacifique, s'est armée contre l'armée redoutable des femmes qui réclament le droit au vote et vraisemblablement obtiendront gain de cause après la crise actuelle.

Je dois rencontrer demain Mrs Fawcett, présidente de la *National Union for Womans Suffrage.*

Mercredi, 1er novembre.

La *National Union for Womans Suffrage* centralise toutes les sociétés anglaises pour le suffrage des femmes et compte environ 50 000 adhérentes à Londres.

Mrs Fawcett me reçoit à ses bureaux de Parliament Chambers. Voici en quelques lignes, l'histoire de cette éminente vieille dame, qui m'a paru représentative de la haute bourgeoisie libérale dans ce que celle-ci a de plus sincèrement libéral et de moins bourgeois.

Lorsqu'elle avait vingt ans, la fille de Mr. Newmann Garrerett of Norborough s'éprit du professeur Henry Fawcett, de Cambridge, qu'un accident cruel venait de rendre aveugle. (Il devint par la suite contrôleur général des postes.) Elle l'épousa et fut une femme d'un admirable dévouement. Et voici qu'en cherchant à l'aider dans ses travaux, elle-même, quoique très jeune encore, s'intéressait au sort des États. Bientôt elle fit des conférences, écrivit plusieurs livres sur des sujets d'économie politique, et dès cette époque acquit la conviction qu'une coopération féminine était nécessaire à l'équilibre social. Pendant la campagne du Transvaal, Mrs Fawcett fut officiellement chargée de visiter les camps de concentration ; elle rendit, en remplissant cette tâche, de signalés services. Elle est la fondatrice de Newnham Cambridge, collège féminin qui dépend de l'Université.

Il va sans dire que, depuis la guerre, la charité sévit parmi les diverses sociétés réunies par la *National Union.* Des milliers de chaussettes y sont tricotées pour nos soldats. L'Union, par l'entremise de son comité de Londres, a de plus donné des inspectrices à beaucoup d'usines de munitions ; elle a créé à Nottinghile-Gate d'importantes écoles élémentaires féminines, où l'on travaille non seulement pour l'aviation, mais encore à la fabrication des petits outils d'ingénieurs et des verres pour les laboratoires : thermomètres, ampoules, etc. Dans ses bureaux, elle s'occupe de l'utile répartition des bonnes volontés capables et de trouver un débouché à cha-

cune en particulier. En Russie, elle a fondé une maternité pour de malheureuses réfugiées. Ses hôpitaux, sous la direction de la *Scottish Federation*, ont fourni déjà plus de treize cents lits, dont un bon nombre ont servi à Calais dès le début des hostilités à des Belges blessés ou malades. En France, les blanches *nurses* sont aujourd'hui installées à l'Abbaye de Royaumont et attachées à plusieurs ambulances mobiles du front anglais ; à Salonique, elles ont suivi notre corps expéditionnaire ; en Serbie, elles ont partagé le sort des troupes refoulées, les dangers de toute sorte, les marches forcées dans la neige par des chemins hostiles. Parties trente-six, elles sont revenues onze. Le docteur Elsie Ingliss, une femme, après avoir été faite prisonnière par les Allemands avec son équipe, puis rendue à la liberté, a pu repartir le 9 février dernier et reprendre héroïquement, auprès des blessés serbes, sa tâche interrompue.

Un volume ne suffirait pas, d'ailleurs, à énumérer les actes d'endurance et de dévouement accomplis par la *Red-Cross*. Florence Nightingale, la douce « Dame à la Lampe », revit au chevet des blessés ; et là aussi, dans ce domaine des formations sanitaires (toute capacité médicale mise à part), faudrait-il reconnaître que les choses se sont passées en Angleterre avec plus d'ordre que chez nous.

Mais il me reste à poser une question à Mrs Fawcett sur l'attitude politique qu'elle a adoptée depuis les événements tragiques. Au début des hostilités, la *National Union* n'a pensé qu'à la guerre, aux œuvres patriotiques auxquelles elle pouvait offrir le secours de son organisation, et dont je viens de citer les principales. Peu à peu, cependant, de nouveaux projets de loi mettant en question les droits féminins, elle a dû s'affirmer de nouveau à un point de vue personnel, rompant une fois de plus en cela avec la *Social and Political Union*, la société militante des *Suffragettes* présidée par Mrs Pankhurst, qui, elle, a cessé toute revendication, et n'emploie aujourd'hui ses énergies qu'au seul bénéfice de la cause commune.

Je pensais trouver à Londres des suffragettes... Les suffragettes n'existent plus !

Lundi, 4 novembre.

A la veille pluvieuse a succédé un beau jour ensoleillé. Le ciel protège Mrs Pankhurst, qui tient cet après-midi un important meeting à Trafalgar-Square et qui doit traiter des derniers événements balkaniques.

3 heures. — La foule contenue par un cordon de police est considérable. Mais grâce à l'uniforme militaire de l'ami qui m'accompagne et qui me fraye un passage, nous voilà bientôt au premier rang. Les oratrices sont installées sur le socle du monument de Nelson, au milieu de la place ; des drapeaux alliés ont été disposés autour d'elles, et quelques soldats australiens ont à ce décor prêté le concours de leur présence.

Après la harangue d'une de ses compagnes, Mrs Pankhurst, debout, prend la parole.

Drapée dans une pelisse de loutre, elle est mince, de taille moyenne, avec des yeux profonds dans un fin visage énergique, un peu creusé ; ses cheveux argentés ondulent sous une toque sombre.

J'ai déjà rencontré Mrs Pankhurst à Paris, l'an dernier, lors de son retour d'Amérique. J'imaginais mal alors cette femme, si femme par l'attitude, par le charme, par la mise simple et correcte, interpellant en réunion publique dans la crudité du plein air. Hé bien, c'est ainsi que je la retrouve, et je ne suis pas surprise — et cela parce que j'ai traversé le détroit et que ce petit peu d'eau salée qui sépare nos deux pays sépare en réalité deux civilisations essentiellement autres.

Chez ces Anglais à la fois conservateurs et démocrates, disciplinés et profondément individualistes, rien de surprenant au spectacle que j'ai sous les yeux, aux paroles qui sont prononcées en toute liberté, sous la protection des lois. Et pourtant Mrs Pankhurst malmène rudement le Foreign-Office !

Sa voix au timbre grave *porte* sur le public. Elle parle avec beaucoup de simplicité, avec, par instant, de courtes pauses qui donnent l'impression du non préparé, de la création spontanée et vivante ; sa riposte est facile ; on la sent en contact perpétuel avec le public et très populaire ; et mes applaudis-

sements se mêlent à ceux qui, autour de moi vibrent, enthousiastes, lorsqu'elle évoque nos soldats de Verdun.

A l'issue de ce speech Mrs Pankhurst convie son auditoire à une réunion semblable samedi prochain.

La voici redescendue sur la place. La foule s'est dispersée lentement ; quelques personnes, parmi lesquelles je remarque des uniformes kaki, vont lui serrer la main. Moi-même je me suis avancée pour la remercier de l'éloquent hommage qu'elle vient de rendre à la France et à l'héroïsme de ses armées, et tout de suite nous parlons de nos angoisses et de nos espérances communes.

Il est convenu que j'irai voir lundi prochain Mrs Pankhurst chez elle, et qu'elle me renseignera sur la grande œuvre patriotique qu'accomplit sous sa direction la *Social and Political Union*.

Lundi, 6 novembre.

Holland Park Avenue... Je suis hors du Londres affairé et bruyant. A droite et à gauche, une série d'étroits cottages pareils, entourés de jardins, et pas un promeneur. Seul l'aboi d'un chien résonne dans le silence ouaté par un léger brouillard blanc où se détachent, squelettiques, les branches nues des arbres. Je présume, derrière chaque porte close, de bonnes gens qui dînent et dorment à des heures régulières et, quotidiennement, recommencent les gestes de leurs parents et de leurs grands-parents. Cependant l'habit ne fait pas le moine, les murs ne font pas les êtres. Derrière cette porte-ci, pareille à la porte voisine, demeure Mrs Pankhurst qui a rompu avec la vieille Angleterre traditionnelle, qui ne dort que lorsqu'elle a cessé son travail, qui, pendant ses emprisonnements, à plusieurs reprises, se laissa quasi mourir de faim, et qui incarne en quelque sorte l'âme d'une société nouvelle !

Je sonne. La *housemaid* me fait pénétrer dans une pièce claire : quelques meubles aux lignes simples ; des livres ; des photographies ; un vase fleuri de chrysanthèmes ; une statuette de Jeanne d'Arc sur la cheminée. Mrs Pankhurst arrive un instant après et s'excuse de m'avoir fait attendre.

« J'étais avec les *babies* ; les babies... Ah ! vous ne savez

pas, c'est vrai ! Ce sont quatre fillettes que j'ai recueillies, que j'élève, de pauvres petites abandonnées... Elles ont, toutes les quatre, de dix-huit mois à deux ans. Les entendez-vous crier? » J'entends effectivement des rumeurs lointaines de nursery en émoi. « C'est pour elles que je me suis installée ici, presque à la campagne ; la maison est saine, gaie, et le jardin sera d'une grande ressource pour les beaux jours. Faut-il vous présenter Mary, Joan, Elizabeth et Cathleen? »

Et bientôt, sous le regard vigilant de deux nurses aux jupes empesées, quatre toutes petites paires de jambes dodues trottinent autour de nous.

« Il faudra m'envoyer à présent une petite Française, continue Mrs Pankhurst, une petite fille du même âge que celles-ci. Les enfants français sont si éveillés, si gentils! Nous créerons ainsi des liens d'alliance enfantine. »

Mais Cathleen — à moins que ce ne soit Joan — s'étant chamaillée avec Mary, les quatre babies sont emportées de vive force.

Devant une tasse de thé nous causons longuement.

Mrs Emmeline Pankhurst appartient à une famille de la haute bourgeoisie de Manchester, à un milieu cultivé où toutes les idées trouvent un écho. Lorsqu'elle était enfant, son livre favori fut *la Case de l'oncle Tom*, livre qu'elle lut et relut en versant bien des larmes! Ses parents, devant elle, discutaient souvent de questions sociales, de réformes nécessaires, et c'est avec envie qu'elle voyait parfois sa mère sortir pour assister aux meetings féminins suffragistes de la ville. Elle avait quatorze ans lorsque, pour la première fois, elle fut autorisée à l'accompagner ; miss Lydia Becker, un des pionniers du mouvement, en était ce soir-là le panégyriste enthousiaste. La jeune Emmeline rentra chez elle convaincue, gagnée à la cause.

Son éducation, superficielle comme celle des jeunes filles de son temps, se termina à Neuilly dans la pension que dirigeait alors mademoiselle Marchef-Girard. Une de ses compagne préférées y fut Noémi Rochefort, fille d'Henri Rochefort. Mrs Pankhurst a gardé le plus touchant souvenir de ces années de prime jeunesse passées en France. La grâce fran-

çaise, la pensée française, l'art français, tout ce que la France a de généreux et de tendre, d'accueillant et de nuancé, elle l'a senti intensément et s'en est toujours souvenue.

En 1879, Emmeline Goulden épousa le docteur Pankhurst, lui-même féministe militant. Elle fut une femme très heureuse, une mère attentive et dévouée, d'abord exclusivement occupée par sa vie de famille. C'est la mort de son mari, survenue en 1898, qui, la laissant avec cinq enfants et obligée pour vivre d'accepter les fonctions d'officier d'état civil, devait indirectement décider de sa mission. Mise en contact direct avec les injustices et les misères de la vie féminine, elle commença le rôle qui devait la mener si loin, et prit peu à peu la tête du mouvement d'avant-garde qui se dessina dès lors en Angleterre.

Les *Suffragettes*, d'abord sans ressources pécuniaires, débutèrent à la façon dont avait débuté l'Armée du Salut.

« Avec une chaise comme estrade, l'une de nous agitait une sonnette jusqu'à ce que les gens s'arrêtassent pour voir ce qui allait se passer. Ce qui se passait? Un discours suffragiste, naturellement, et la distribution de beaucoup de *littérature*. Dès le début de la campagne, le bruit de notre sonnette était un signal qui rassemblait les foules comme par magie. Nous entendions alentour le cri de : « *Voici les suffragettes ! Arrivez !* » Nous avions rejeté les conventions du correct et du *comme il faut*, et nous n'opposions qu'une formule à notre méthode : cela servira-t-il [1]? »

Car, contrairement au préjugé qui a cours en France et même en Angleterre, les suffragettes ne sont nullement les hystériques qu'on s'est plu à dépeindre. La tactique révolutionnaire qu'elles ont adoptée est exactement celle que mettent en œuvre certains partis politiques masculins avec cette différence qu'elles, du moins, n'ont jamais attenté à la vie de personne, et qu'elles sont arrivées à cette extrémité après une dizaine d'années de revendications pacifiques.

« Le Royaume des Cieux est aux violents qui le ravissent... »

La cruelle déception de 1911 leur enlevait brutalement

1. Les lecteurs désireux de connaître plus à fond cette partie du mouvement suffragiste anglais trouveront un très grand intérêt au livre de Mrs Pankhurst, *My own life* (Eveleigh Nash), London 1914.

tout espoir de se faire entendre de la nation. Contraintes, exaspérées, prêtes à tout subir, mais réfléchies, mais calculant froidement la portée de leurs actes, mais disciplinées dans l'indiscipline, elles tentèrent de ravir « le Royaume des Cieux » — le royaume du droit qu'elles réclamaient en vain.

Il ne m'appartient pas de narrer les détails d'une lutte extraordinaire illustrée par ces grèves de la faim, de la soif et du sommeil, qui coûtèrent la santé et même la vie à tant de femmes martyres de leur conviction, martyres aussi de la grande injustice qui les fit traiter en détenues du droit commun, tandis que pour des délits analogues les hommes ont le bénéfice du régime politique. Cependant la force de leur désintéressement était telle qu'elle entraînait irrésistiblement l'opinion à laquelle les ministres responsables finissent toujours par céder.

Mrs Pankhurst, en avril 1913, plaidant devant ses juges, avait dit : « Vous êtes accoutumés à sévir contre des gens qui enfreignent la loi pour des motifs personnels. J'enfreins la loi sans aucun motif personnel, et il en est de même des femmes qui ont défilé devant ce tribunal pendant les semaines précédentes, comme des moutons qui vont à la boucherie. Pas une de ces femmes, si elle était libre, ne voudrait enfreindre la loi. Mais ce sont des femmes qui pensent sérieusement que le rude chemin qu'elles gravissent est le seul chemin de leur affranchissement, et elles croient que les maux affreux qui ravagent notre civilisation ne seront jamais soulagés si les femmes n'obtiennent pas le vote. Elles savent que la source de vie est empoisonnée, que les foyers sont détruits par un code de morale inégal... » Et plus loin : « J'ai délibérément enfreint la loi, non par exaltation ou par inconscience, mais parce que, sincèrement, je sens que c'est la seule voie. »

La lutte avait donc continué, plus âpre que jamais. Elle atteignait son paroxysme, lorsqu'en juin 1914 eut lieu, à la Chambre des Communes, un très important débat qui allait dénouer une situation devenue pour tous intolérable.

Après un exposé de lord Robert Cecil : « Nous nous trouvons, dit Mr. Mac Kenna, en présence d'un phénomène sans précédent dans notre histoire. Des femmes commettent des crimes, non avec les motifs des criminels ordinaires, mais

pour forcer le public à leur accorder ce qu'elles demandent. Le nombre de ces femmes est limité, mais le nombre de celles qui sympathisent avec elles est extrêmement considérable, même dans les plus hautes, dans les plus respectables sphères de la société, ce qui rend le ministère de la justice habituelle à peu près impossible. » Et en venant au remède à appliquer Mr. Mac Kenna continuait en ces termes : « Quatre méthodes me sont suggérées par une incalculable quantité de lettres que je reçois chaque jour à leur sujet : la première est de les laisser mourir ; la seconde est de les déporter ; la troisième est de les enfermer comme folles ; la quatrième est de leur accorder la franchise. »

En définitive, les suffragettes touchaient au but. Mais six semaines plus tard la guerre se déchaînait sur l'Europe, et, spontanément, l'union sacrée qui s'établissait en Angleterre livrait aux activités purement patriotiques ce magnifique *matériel féminin* fait d'enthousiasme, de courage, d'audace, de volonté, de persévérance.

Dès la déclaration de guerre, la *Women Social and Political Union,* utilisée cette fois par le Gouvernement, organisa partout des réunions populaires pour encourager au recrutement, et cela jusqu'à l'adoption du service obligatoire. Mrs Pankhurst mena une active campagne parmi les mineurs séditieux du pays de Galles ; dans les puits, dans les champs, dans les demeures, elle les tenait sous le charme de sa parole et ne les quittait qu'après leur avoir arraché la promesse de ne point faire grève pendant la durée des hostilités. Une campagne semblable est menée actuellement dans la vallée de la Clyde par quelques-uns des membres les plus dévoués de la « W. S. P. U. ».

Au retour de sa fille aînée Christabel, qui était allée faire en Amérique un voyage de propagande, Mrs Pankhurst partit pour le Canada; elle y passa quelques mois, prêchant partout l'action, réchauffant les tièdes, ranimant les énergies.

L'Union, enfin, a été l'instigatrice de processions monstres dans les rues de Londres et d'une députation à Mr. Lloyd George afin d'obtenir l'admission des femmes dans les usines de munitions et de collaborer ainsi plus étroitement à la défense nationale ; elle a fondé un « Registre de guerre » où,

tous renseignements pris sur les postulantes, elle les emploie non seulement au travail de l'usine mais encore, selon leurs capacités, comme chauffeuses, jardinières, etc.

Et, parce que les suffragettes sont demeurées des femmes au cœur pitoyable, elles s'occupent des *enfants naturels de la guerre*, et ont ouvert un hôpital dont Mrs Pankhurst me propose la visite.

Mardi, 14 novembre.

Non, non, je n'ai pas perdu mon temps au cours de cette semaine ! Mais Londres est un immense écheveau dont on ne débrouille pas les fils en vingt-quatre heures, et pour bien comprendre l'esprit qui anime l'active légion des femmes anglaises, il me faut des impressions et des contrastes.

J'ai vu des artistes, des « gens du monde », des hommes politiques : conservateurs, libéraux, socialistes. Hier, après le plus intéressant des déjeuners à Downing-Street, Mr. et Mrs Asquith ont bien voulu m'emmener à une séance de la Chambre des Communes, dans cette vaste basilique profane où siègent encore des *speakers* en perruque blanche.

Il me faut les quais de la Tamise, la fine lueur du soleil couchant sur l'eau voilée de brumes, et les mouettes floconneuses qui s'insinuent sous les arches des ponts ; il me faut l'atmosphère changeante des rues, les magasins de Regent Street, l'animation de Piccadilly, les amusants « sandwichmen » qui promènent avec le même visage satisfait l'affiche des bonnes ou des mauvaises nouvelles. A chaque pas un uniforme, mais rarement la vision navrante du mutilé que l'on croise, hélas ! si souvent à Paris. Ici, les enterrements passent au petit trot, il y a des orchestres à l'heure du thé ou du dîner dans les grands restaurants, et le magazine n'a pas renoncé à ces photographies où voisinent l'actrice à la mode, la *lady une telle* qui promène au Park un *pet-dog* et la jolie *miss* dont le fiancé vient d'être tué à la guerre.

On pourrait croire à une certaine indifférence pour le grand drame qui se joue... Ce serait une erreur.

Dès l'enfance, par éducation, l'anglais a dissimulé sa sensibilité. Il a d'ailleurs conservé un certain enfantillage à lui ; il parle de la guerre comme d'un *good sport*, mais il s'y

expose galamment. Et la même femme qui dîne en robe claire ornée de bijoux a passé son après-midi à une cantine ou à quelque travail très simple, très utile, dont elle omet de faire parade.

Et puis, nos amis anglais donnent, donnent avec une générosité sans égale et partagent fraternellement avec la France. Le *French wounded Emergency fund* a déjà distribué par l'entremise de déléguées qui vont dans nos hôpitaux militaires de province, pour plus de trois millions de dons en nature. Le *Queen Marys fund for women work*, et les *Belgravia work supply dépôts* sont de grandes organisations où des femmes, occupées toute la journée pour gagner leur vie, travaillent comme volontaires à partir de 6 heures du soir à la confection de pansements, vêtements, linge, etc., destinés aux soldats anglais et alliés. Sait-on bien en France ce que ces œuvres nous ont envoyé?

Aujourd'hui, visite de l'hôpital fondé par les suffragettes.

L'hôpital militaire d'Endell Street, sous la haute direction du docteur Garett Anderson, sœur de Mrs Fawcett, installé dans de très vastes et très vieux bâtiments remis à neuf, comprend six cents lits. Il est entièrement dirigé par des femmes. Elles sont au total cent soixante-seize, médecins, chirurgiens, infirmières, etc., secondées seulement par six hommes. Le docteur Flora Murray me montre la salle d'opération, le laboratoire de bactériologie, la chambre noire propice aux expériences de rayons X et de photographie, les dortoirs, la lingerie, la cuisine où rutilent des bassines de cuivre. Partout règne l'activité de jeunes personnes en robes kaki ou d'infirmières en robe blanche.

L'hôpital avait été, primitivement, installé à Paris à l'hôtel Claridge. Le docteur Flora Murray me parle des Françaises, docteurs en médecine, qu'elle y a rencontrées.

« Elles ne sont pas *organisées* encore, me dit-elle; handicapées par les hommes, elles n'ont pas su lutter pour affirmer leurs droits. Et puis, très peu se sont spécialisées dans leur science ; toutes, ou presque toutes, sont mariées, partagées entre leur vie de famille et leur devoir professionnel, ce qui les met en état d'infériorité malgré leur savoir réel et leur intelligence. »

Et voilà bien, évidemment, le problème malaisément conciliable d'une profession qui exige plus que toute autre beaucoup de temps, d'étude, et une abnégation absolue, avec un intérieur, un mari, des enfants...

Le thé traditionnel m'est offert d'une façon charmante dans la salle réservée aux médecins majors, et j'apprécie une fois de plus la cordiale hospitalité anglaise.

Vendredi, 17 novembre.

Par une faveur spéciale que je dois au ministère des Munitions, je suis autorisée à visiter quelques-uns des départements de l'arsenal de Woolwich où travaillent les femmes.

Départ à 10 heures ce matin en automobile. Nous dépassons les quartiers suburbains ; à notre gauche s'étendent des camps d'instruction militaire ; nous entrons dans une rue grouillante de foule malgré la pluie. Enfin la voiture s'arrête et je pénètre dans le monde étrange où s'élaborent journellement par millions les engins meurtriers, où s'amalgament les poudres explosives.

Miss Barker, intendante générale de la section féminine, est mon guide.

Voici côte à côte les infatigables machines, ouvrières précises, exactes, minutieuses. Auprès de chacune se tient une femme attentive, muette, précise elle aussi dans ses mouvements. Et la grande rumeur m'assourdit du cuivre manipulé.

J'assiste à la fabrication des douilles de modèle japonais employées par l'armée russe.

Ce sont d'abord de lourdes lanières de métal, avalées par de puissantes machines perforantes qui les réduisent en pastilles. Chaque pastille passe ensuite de main en main, de machine en machine, et par éventrages, allongements et polissements successifs, devient le tube parfait dans lequel devront s'adapter ces boulets oblongs, jouets inoffensifs, dirait-on, que des doigts déliés rangent sur des planchettes, et qui font songer aux pions minuscules de quelque échiquier géant.

La rumeur s'accroît dans la section consacrée aux fusées. Là, à perte de vue, s'érigent des rouages multiples, car c'est

par soixante opérations que passe la masse de cuivre brut, et les mains sont plus nombreuses encore et plus expertes.

Elles travaillent donc aujourd'hui pour la mort, ces femmes dont il n'est réclamé qu'un enfantement, celui de la vie ! Leurs gestes sont dirigés vers ce but unique : anéantir. Ce ne sont plus les fileuses de jadis attendant le retour des guerriers ; ce ne sont même plus les porteuses de baumes en coiffe blanche. Pareilles à leurs sœurs de France, celles-ci ont remplacé l'homme à l'usine, collaboré aux activités destructrices, forgé l'arme de la défense — et défendre, après tout, c'est créer une seconde fois ! Leur adresse règle la force aveugle, dirige la manette, accélère ou ralentit le moteur. Avec l'huile, avec la flamme, avec la lime, elles ourdissent la lourde coque d'obus comme l'écrou le plus délicat ; elles choisissent, elles ajustent, elles parachèvent. Les formes rituelles de la beauté sont abolies, mais des beautés nouvelles s'affirment, paradoxales et pourtant évidentes. Et, sur les fronts inclinés vers la tâche quotidienne, j'imagine déjà l'édifice futur dont elles sont, ces ouvrières, sans le savoir, de vivantes cariatides !

Tout à coup résonne le signal de midi : c'est l'heure du déjeuner.

Les machines qui semblaient remontées pour d'éternelles productions s'arrêtent ; le silence se fait dans le monde fabuleux des métaux. Comme une volée de moineaux, les ouvrières se sont enfuies, charmantes dans leurs sarraux de toile ocrée, sous leurs petits bonnets relevés en pointe de chaque côté, pareils à ceux des paysannes hollandaises.

Je n'aperçois guère que de très jeunes visages et nulle trace de fatigue ; des joues fraîches, des yeux clairs, de la saine gaieté rieuse.

Miss Barker me conduit à la « cantine » où d'excellents repas sont servis pour une somme modique dans un local propre et chaud. Et ma visite se termine à l'hôpital où des femmes-docteurs reçoivent journellement les victimes d'accidents et les malades. En voici plusieurs qui travaillaient à la section des poudres dangereuses. On les appelle vulgairement, celles-là, *the canaries*, parce que l'action nocive des poudres, affectant le foie, jaunit leur teint.

Pourquoi me suis-je souvenue, en passant devant leurs lits,

de cette journée d'Utique, trois mois avant la guerre? Des fouilles récentes avaient mis à jour l'étroit sarcophage d'une danseuse. Elle-même, petite momie desséchée, s'était dissoute en poudre au contact de l'air ; mais à côté d'elle, dans un dé de verre, subsistait, intact, un peu de fard — poudre rose inoffensive...

Mais cela, c'est le rêve, et l'Angleterre vit en pleine réalité.

J'ai tenté de réunir quelques précisions sur l'organisation anglaise comparée à la nôtre.

En France, admirable, intense production — plus intense relativement qu'en Angleterre — trop intense peut-être individuellement, si l'on considère la durée encore possible de la guerre, l'effort qu'il sera encore nécessaire de demander à nos femmes, la fatigue physique qui en résulte déjà et qui diminue la natalité dans notre nouvelle population usinière.

La *quinzaine* française est, presque partout, de cent quarante-trois heures; la *quinzaine* anglaise varie de cent huit à cent vingt heures. Il y a ici comme en France, deux équipes, une de jour, une de nuit ; mais ici le repos du dimanche est régulièrement observé. En France, le travail commencé le lundi matin, terminé le samedi soir de la semaine suivante, est repris pour la série nocturne le lundi soir, ce qui ne donne à nos ouvrières qu'un repos par quinzaine. Dans quelques usines, cependant, comme l'arsenal de Puteaux, à la satisfaction générale, le travail se fait non par deux, mais par trois équipes de huit heures chacune : première équipe de 6 heures du matin à 2 heures de l'après-midi ; deuxième équipe de 2 heures à 10 heures du soir ; troisième équipe de 10 heures à 6 heures du matin.

La manutention, merveilleusement organisée dans les usines anglaises, se fait à l'aide de ponts roulants, de palans, de grues. Les obus sont amenés directement à l'ouvrière qui n'a pas à se déranger et qui évite ainsi beaucoup de fatigue et de perte de temps. En France, les transports se font par brouette ou par camion ; cela exige plus de main-d'œuvre et d'effort individuel.

Pendant les heures de travail, plus de repos ici qu'en France, et ces repos en dehors de l'atelier. Le réfectoire est gai, bien

installé ; les femmes y trouvent la collation toute préparée, ce qui est pour elles un véritable délassement. En France, pour couper le travail de nuit, nos ouvrières n'ont qu'une demi-heure. Il leur a fallu apporter un méchant morceau de viande froide, un café qu'elles réchauffent tant bien que mal — et cela se passe à côté de la machine, dans une atmosphère viciée, dans le désordre de l'atelier malpropre.

Ici, des vestiaires commodes, des lavabos, mille petits conforts ; dans nos usines, très généralement, rien de semblable ; nulle préoccupation d'hygiène ; des soins tout à fait insuffisants. Il faudrait, comme en Angleterre, à nos infirmeries un personnel complet, des lits qui permettraient que l'on soignât les malades sous une surveillance directe, une pharmacie bien pourvue de médicaments. — Détail frappant : l'ouvrière anglaise blessée au milieu de la nuit est pansée d'urgence à l'hôpital de son usine. Le mal est ainsi enrayé aussitôt, et l'ouvrière, soignée et surveillée sur place, peut reprendre son travail dès qu'elle est rétablie. Dans un cas analogue l'ouvrière française se voit obligée d'attendre au lendemain la visite médicale ; si les soins élémentaires qu'elle reçoit ne suffisent pas, si la plaie s'envenime, elle est obligée d'aller à l'hôpital de quartier.

Les crèches et les garderies manquent encore en Angleterre, mais on est en train d'y pourvoir. En France, les crèches existantes n'ont pas prévu le service de nuit, et c'est là une grave lacune. De son côté, l'usine ne devrait-elle pas attribuer de préférence aux mères de famille les services qui ne se font *que de jour* ? Par exemple, les « services de contrôle », de « fabrication des moteurs », ou les sections de « taraudage des vis » et « d'outillage », si importants dans le domaine de l'aviation ?

Donnant d'excellents résultats pour bien des raisons psychologiques et pratiques, le rôle de la gradée entre le contremaître et l'ouvrière. En France, entre celui-ci qui dirige et celle-là qui travaille, il n'y a personne. Nos ouvrières depuis longtemps réclament cette intermédiaire bienfaisante et conciliatrice qui aplanirait tant de menues difficultés journalières.

Et d'ailleurs, beaucoup de fusion sociale dans l'usine anglaise ; une collaboration qui n'abaisse pas les unes, qui

élève les autres, et qui constitue une ambiance de santé morale.

Enfin en Angleterre on a adopté partout un uniforme simple et net qui maintient la tenue générale. La nécessité s'en fait sentir en France où le mélange est si grand parmi les femmes qui travaillent aux munitions, où le « débraillé » est si fréquent. Ici, les chefs d'équipe, contremaîtresses et ladys-superintendantes [1] portent au bras des galons correspondant à leur grade.

Prestige de l'uniforme ! Prestige exercé sur le public mais aussi sur celui ou celle qui le porte. L'uniforme est une conscience visible.

Dimanche, 19 novembre.

Les femmes « du monde », en Angleterre, travaillent donc aux munitions d'une façon régulière, sérieuse, efficace.

On me vante l'organisation des *Vikers Sunday Volunteers* et celle des *Women Munition Workers* fondée par Mrs Cawan et par lady Moir, dans le but d'intéresser celles-ci à la fabrication des munitions tout en allégeant celles-là, ouvrières fatiguées ou mères de famille.

A l'heure actuelle, plusieurs milliers de femmes et de jeunes filles appartenant à l'aristocratie, à la haute bourgeoisie et au monde universitaire, après un apprentissage qui n'a jamais dépassé quelques semaines, s'emploient au charitable travail de « relève ». Elles y consacrent leurs soirées, leur *week-end* — samedi et dimanche — ou trois journées par semaine. Elles ont même fait du travail de nuit.

Mrs Cawan consent, malgré la neige qui tombe, à me conduire à travers Londres, cité des distances, jusqu'à la petite manufacture des freins de Westinghouse transformée depuis la guerre en usine pour la fabrication des grenades à main.

Voici une cinquantaine d'ouvrières fournissant chacune seize heures de travail par semaine, le samedi et le dimanche. Vêtues d'un sarrau bleu qui, à la lumière intense du gaz, paraît violacé, les cheveux emprisonnés dans un foulard de

1. C'est la superintendante qui fait l'embauchage, et cela après enquête fournissant des garanties que nous n'exigeons pas assez en France.

soie, je les regarde manipulant avec des doigts imbibés d'huile le lourd fruit de métal sombre... Beaucoup d'adresse, beaucoup de sûreté dans leurs gestes, et une attention que rien ne distrait. Quelques-unes sont toutes jeunes, blondes et fragiles.

L'expérience a prouvé que le système nerveux des femmes affinées par l'éducation supportait assez mal les travaux de longue durée; de là, l'organisation de ce travail de relève. Par contre l'avantage pratique d'employer des femmes d'une condition sociale supérieure est réel et réside en ceci qu'elles apprennent avec une extrême rapidité le maniement des machines les plus minutieusees. Certaines d'entre elles ont gravé des disques et des jumelles pour les navires de guerre ; d'autres ont choisi la difficile tâche qui consiste à joindre (*oxy-acétylène welding*) des pièces destinées à la fabrication des aéroplanes. Leur habileté ayant été reconnue officiellement, le ministère des Munitions est en train de former de nouvelles sections de ce genre où elles pourront s'engager en grand nombre. D'autres ont préféré tourner les obus ou les fusées : shrapnells de 16 pounds ; obus de 4 pounds 5, correspondant à l'obus de notre canon de 75. D'autres enfin surveillent les ouvrières, s'occupent de leurs repas, de leurs logements, les aident et les encouragent.

Et, sur le chemin du retour, Mrs Cawan me parle de la *League of honour* instituée par Mrs Harris Porter pour le jeune peuple nombreux des « munitionnettes ». La ligue demande à ses adeptes un serment de tempérance en toutes choses. Celles qui ont fait ce serment portent un insigne.

Mercredi, 22 novembre.

« Y. M. C. A. » — « Y. W. C. A. ». — En majuscules rouges, sur divers grands immeubles, je les ai remarquées, ces quatre lettres.

Les *Young men* et les *Young Women Christian Associations* ont pris, depuis quarante ans déjà, une extension générale dans le Royaume-Uni et de là dans le monde entier. Or la « Y. W. C. A. » m'est apparue l'autre jour, lors de ma visite à Woolwich, sous un de ses aspects les plus familiers

aujourd'hui ; c'est en effet sous ses auspices que fonctionnent un grand nombre de cantines.

J'ai pu causer ce matin avec la secrétaire générale de l'œuvre. Elle m'a fourni quelques renseignements qui complètent mes impressions sur le *Welfare*[1] anglais dans les usines de munitions.

La « Y. W. C. A. » venant en aide de toutes manières aux femmes des classes pauvres a très vite compris l'utilité d'une action dans les nouveaux domaines relatifs à la guerre. Elle commençait, d'accord avec la *National Union for Women Workers* à créer des clubs pour les ouvrières, les *Girls patriotic Clubs*, lorsque l'appel d'un grand directeur d'usine vint, en juillet 1915, lui suggérer un plan de travail plus complet.

Beaucoup de manufactures d'explosifs sont bâties à la campagne, loin de toute ressource. La « Y. W. C. A. » a donc entrepris d'ériger alentour de véritables cités. La manufacture fait les frais de la construction, mais l'œuvre dirige les colonies, actuellement au nombre de cinquante environ.

Modèles, ces organisations ! On y trouve, outre le logement, des salles de lecture, de correspondance, d'exercices physiques, de jeux, de repos. Les cantines sont installées dans un cadre plaisant et confortable, la directrice en est toujours une « lady » dont l'éducation et le caractère imposent le respect et attirent la confiance, et à cette directrice sont adjointes des volontaires. On ne paye que les cuisinières et femmes de ménage.

Le dimanche, un représentant de chaque culte vient exercer son ministère religieux dans un temple éphémère ; le pasteur protestant y succède au prêtre catholique, et le rabbin y a ses entrées. Les ouvrières sont entièrement libres d'assister ou non aux services et aux prêches. — Ruches tolérantes ! Petits mondes auxquels le monde ne ressemble pas !

Vendredi, 24 novembre.

Je m'informe au siège social du *Womans Emergencey Corps*, dont l'objet est de *start* — mettre en train — suc-

1. *Welfare* pourrait se traduire par *bien-être*, souci d'amélioration matérielle et morale.

cessivement les activités les plus diverses. L'imagination est ainsi appliquée avec tout le sens pratique qui caractérise nos alliées !

Le *Womens Emergencey Corps* a organisé un ouvroir pour les femmes du monde sans ressources, dans ce double dessein de leur venir en aide et de faire confectionner des vêtements pour les soldats ; il a ouvert des écoles de cuisinières pour les hôpitaux militaires et autres institutions relatives à la guerre ; il a fondé des asiles pour les réfugiés belges ; il a créé une « Caisse d'épargne de la Victoire » où chacun peut déposer son obole par semaine, par mois ou par trimestre ; il a même galvanisé les commerçants en denrées alimentaires et obtenu par l'entremise de son *National food Fund* que les fonds de paniers, au lieu d'être gaspillés ou perdus, soient charitablement employés à nourrir des pauvres. Que n'a-t-il pas fait encore?

Lorsqu'un comité est formé, que l'argent afflue, que le public s'intéresse à l'entreprise, le *Women's Emergencey Corps* considère sa tâche comme terminée et s'emploie ailleurs, inlassablement.

Je vais ensuite à la *National Union of Woman Workers* qui, présidée par Mrs Creighton, existe depuis plus de vingt ans et s'occupe sans distinction de croyance, en dehors de toute politique, de la condition des femmes à un point de vue moral, social et industriel, afin de leur trouver du travail et de défendre leurs intérêts. L'œuvre fonctionne à l'aide de nombreux comités. Or, de nouveaux *comités de secours*, créés en 1914, ayant signalé le danger de laisser les femmes s'assembler autour des camps d'instruction militaire, la *National Union of Women Workers* décida d'organiser des patrouilles de surveillance. Avec l'agrément des autorités, portant un brassard aux insignes de l'œuvre, deux par deux, « des personnes d'expérience, de tact et de sympathie » — j'ai beaucoup aimé ces trois dénominations — ont ainsi entrepris dans toute l'Angleterre militarisée leur tâche moralisatrice.

« Un grand nombre de jeunes filles ignorantes, presque d'enfants, se laissent entraîner près des camps ou des gares,

m'est-il expliqué ; elles n'ont jamais connu *any good time* — aucun plaisir — et les joyeux garçons qui débarquent d'Australie ou du Canada avec de l'argent dans leur poche sont d'irrésistibles tentateurs. Mais le plaisir n'a qu'un temps, un temps très court. Que deviendront ces cigales imprévoyantes? Nous avons fondé pour elles des clubs mixtes où elles sont reçues et nourries avec leurs compagnons *when there is no harm* — lorsqu'il n'y a rien de mal. — Là, jeunes gens et jeunes filles trouvent des jeux, des lectures, des salles de repos, souvent même des salles de bains. »

Les patrouilles féminines sont encore chargées de la surveillance des gares à l'arrivée des troupes, ou des stations du Métropolitain ; elles inspectent les cinémas afin de se rendre compte de leur influence sur la jeunesse et d'y maintenir la décence et le bon ordre.

L'effet de ces patrouilles et de ces clubs s'est révélé si heureusement efficace que les autorités officielles de la police sont les premières à en réclamer le concours auquel elles prêtent, le cas échéant, l'appui du constable. De leur côté, les officiers commandant les camps en font souvent la demande.

Des choses semblables et d'autres choses me sont dites au comité de la *Women Police* où je suis accueillie par Mrs Damar-Dawson, sa très remarquable organisatrice.

La *Women Police*, reconnue par le ministère des Munitions et par le Home Office, a des pouvoirs plus étendus que les patrouilles de la *National Union of Women Workers*. Elle se divise en trois catégories : les volontaires qui travaillent à Londres, avec la permission du chef de la Police métropolitaine ; les *policewomen* semi-officielles placées sous la direction des autorités civiles et militaires tout ensemble, et entretenues par une caisse locale organisée par un comité ; les *policewomen* officielles, payées officiellement, qui sont les adjointes autorisées de la police locale sous la direction du chef constable du district.

Ces *policewomen* portent, avec la différence de la jupe courte et du casque léger à bords plats, l'uniforme bleu des policemen. Deux par deux, elles patrouillent dans les rues, parcs ou champs, autour des stations de tramways, des musics-

halls, cinémas et bals publics ; inspectent les hôtels meublés ; font des enquêtes et visites domiciliaires ; protègent l'enfance ; ramassent les ivrognesses si nombreuses dans les quartiers ouvriers. Elles aident le tribunal de police de la localité, assistent aux jugements concernant les femmes et les enfants et sont requises par les autorités en cas de raid de zeppelins pour maintenir l'ordre et la confiance dans la population. Leur présence en uniforme est très respectée, leur influence est grande, et jamais elles n'ont été molestées.

Elles font encore le service des usines de munitions où travaillent des femmes, surveillent l'arrivée et le départ des trains militaires, contrôlent les entrées, examinent les passeports, recherchent les articles prohibés : allumettes, cigarettes, alcool. Et puis, elles aussi s'occupent des cigales imprévoyantes abandonnées par quelque *Tommie* parti pour le front et qu'on ne reverra jamais. La *policewoman* ne mérite-t-elle pas de survivre à la guerre?

Samedi, 25 novembre.

Elles me frappent, les œuvres anglaises, par une ingéniosité spéciale.

La *Womans Volunteer Reserve*, dont l'esprit me paraît d'ailleurs incompatible avec nos idées à nous, m'est présentée sous les traits de Mrs Charlesworth qui, dès septembre 1914, fondait cette organisation destinée depuis à s'étendre et à prospérer.

Mrs Charlesworth, grande femme mince aux yeux bleus très vifs, porte l'uniforme kaki imposé à toutes ses volontaires. Son accueil un peu brusque est très cordial ; elle m'expose d'emblée, avec clarté et entrain, ce qu'elle a accompli déjà et ce qu'elle compte accomplir encore.

Et d'abord elle a jugé qu'un cadre exclusivement militaire était nécessaire au bon fonctionnement de ses « armées ». Ses jeunes volontaires sont donc soumises à la discipline d'un régiment d'infanterie. Elles font l'exercice, le salut militaire, appellent leurs officiers « Sir », et portent toutes la veste kaki, la jupe courte et le feutre rond. Les voilà bien sœurs martiales des *Tommies*.

Environ huit mille femmes sont ainsi mobilisées en Angleterre et en Écosse ; elles forment trente-cinq groupes ruraux et ont quatre centres au Canada. Ceux-ci furent inspectés dernièrement par le duc de Connaught.

La *Womans Volunteer Reserve* est presque exclusivement composée de femmes ayant des métiers et occupées toute la journée. A l'exception des employées aux écritures et des conductrices d'automobile, elles ne commencent leur travail qu'à 6 heures du soir, travail varié, jusqu'ici consacré aux seuls hommes.

On les voit actives aux cantines de nuit de Londres et de Woolwich ; conduisant de nombreuses voitures d'ambulance, ou les automobiles du *Metropolitains Munition Comitee* ; elles sont prêtes à remplacer les pompiers en cas d'incendie, et la police lorsqu'un raid de zeppelins est signalé ; deux escouades sont de service chaque nuit à l'Institution de City-Road, *workhouse* où sont hébergés seize cents malheureux, la plupart malades. Beaucoup s'emploient à la fabrication des munitions dans les usines de Birmingham, d'Erdington ou de Worcester ; d'autres acceptent les « gros ouvrages » dans de nombreux hôpitaux ; à Grays-Inn, à Birmingham, à Glasgow, à Acton, et là sous les ordres du colonel Willoughby-Wallace, elles rendent des services au dépôt de recrutement. Elles sont messagères, chauffeuses de tramways et d'autos-taxis. Elles ont, l'été dernier, en sacrifiant leur repos du samedi et du dimanche, cultivé à Hampstead et à Wimbledon des légumes pour la marine.

Pleines d'empressement pour répondre à l'appel, les « chauffeuses » et les ouvrières en munitions ; les unes sont des volontaires ; les autres, les femmes pauvres, sont bien payées et libres après leur travail ; aussi la servante se fait-elle aujourd'hui plus rare, plus exigeante, et les maîtresses de maison se livrent-elles à d'impuissantes lamentations. Mais que dire de l'agriculture abandonnée? La question a toujours été sérieuse dans ce petit pays de grands propriétaires. Les terres louées à des fermiers y sont cultivées en temps de paix par des salariés, et les femmes, jusqu'ici, ne se mêlaient point au travail des champs. Il a fallu, depuis la guerre, faire face aux nouvelles

nécessités bien qu'on n'ait pas vu comme en France, après le départ des mobilisés, les paysannes spontanément mener la charrue.

Tâche malaisée que celle de lutter contre tous les préjugés établis chez un peuple respectueux de ses coutumes, quand on n'offre qu'une paye médiocre et peu de facilités de vie ! Le Gouvernement s'est ému et a réuni des comités locaux de fermiers qui s'efforcent de remédier au mal. Il y est aidé par le *National Land Service Corps*, au siège social duquel je prends quelques informations et qui, en connection étroite avec la *Women's farm and Garden Union* s'est spécialisé dans le recrutement des femmes pour les travaux agricoles.

L'organisation se charge de les instruire, de leur procurer des logements ; elle lutte en faveur du relèvement de leurs gages et contribue à modifier peu à peu un état de choses menaçant pour la prospérité nationale.

A la *Woman's Legion*, dirigée par lady Londonderry qui, pendant la première année de la guerre associa ses efforts à ceux de Mrs Charlesworth, je constate le même souci d'améliorer la situation des campagnes.

Lady Londonderry rit de ma surprise en la voyant si jeune, si élégante sous la lourde toque de fourrure ombrageant son visage. « Pensiez-vous que j'étais ma belle-mère? » me dit-elle ; et elle m'indique les buts de son œuvre, accessible aux femmes que l'apparence trop militaire des « volunteers » pourrait effaroucher.

L'initiative de ces femmes ayant donné d'excellents résultats dans les provinces, le ministre de l'Agriculture s'est occupé de la question, et elles sont les membres les plus actifs des « comités ruraux » dont je parlais tout à l'heure.

Plus de trois mille membres de la *Woman's Legion* remplacent à présent les hommes en cultivant leurs champs. L'œuvre fournit en outre aux paysannes pauvres des machines agricoles qui leur permettent d'accomplir le travail des maris ou des fils absents, tandis qu'une autre section s'occupe de subvenir aux besoins sans cesse croissants de la pharmacie. La plupart des produits pharmaceutiques venant d'Allemagne, il a fallu en effet parer à beaucoup de besoins. Or,

sous la direction d'experts, des produits végétaux sont aujourd'hui cultivés et des herbes sont séchées selon toutes les régles de l'art, que l'on dirige ensuite sur le marché.

La *Woman's Legion* a créé pour l'armée des écoles de cuisinières ; celles-ci vont dans les camps remplacer les cuisiniers mieux employés ailleurs.

Elle fournit enfin un millier de conductrices d'automobiles au War-Office, au ministère des Munitions et au Royal Flying Corps.

Mardi, 28 novembre.

Contrastes.

Une matinée splendide que je passe au British Museum où le poète Laurence Binyon [1], conservateur du Print-département, découvre pour moi quelques trésors cachés. Les poètes ne sont-ils pas toujours des magiciens?

Dans les salles closes depuis la guerre sommeillent, voilées, d'antiques et somptueuses peintures chinoises qu'il m'est permis de regarder. Ce sont des dieux aux visages riants enveloppés de vapeurs délicates, des dragons et des tigres, les poissons bizarres des mers orientales, des dames à la haute coiffure, des oiseaux et des fleurs multicolores.

1 heure. — Je regagne mon hôtel les yeux encore pleins de ces visions. Mais une foule stationne dans la rue et des policemen vont et viennent. J'apprends que plusieurs bombes sont tombées à Knightsbridge et à Lowndes Square, démolissant deux maisons, et qu'on vient d'emporter de malheureux blessés, des morts peut-être. Quoi, un avion survolant Londres dans cette clarté transparente de beau matin froid? — Oui, un avion anglais sans doute, monté par un pilote allemand. Les détails manquent. On échange des suppositions et des indignations véhémentes.

3 heures. — J'ai rendez-vous à la *War Library* de lady Battersea, œuvre qui reçoit du monde entier des livres destinés à être distribués aux hôpitaux de l'armée et de la marine ; hôpitaux d'Angleterre et de France ; hôpitaux de

1. Laurence Binyon a noblement et éloquemment chanté la France guerrière. *The Anvil* (Elkin Mathews). Corkstreet-London, 1916.

Lemnos, de Malte, de Salonique et d'Égypte. A Surrey-House centre de la *War-Library* et véritable entrepôt de littérature, je vois des femmes triant, classant, rangeant ici des romans français, là des volumes d'histoire, là une pile de magazines, là une collection de brochures dont on m'assure qu'elles ont toujours le plus grand succès, des *Nick Carters detective stories*. Les expéditions sont faites dans de vastes sacs de toile grise.

Avons-nous en France l'équivalent de la *War Library*? Nous n'avons certainement pas ce qui a rendu l'envoi de ces milliers de volumes si facile au public anglais et que je voudrais suggérer. Par une décision du ministère des Postes, quiconque dans le Royaume-Uni désire donner un livre ou un magazine à nos soldats peut, sans adresse, sans emballage, le déposer à n'importe quel bureau de poste. De ce bureau il est transporté au bureau central de Londres qui le dirige ensuite soit sur la *War Library* soit sur la *Camps Library*, œuvre analogue, soit sur la *Society of the prisoners of War* dont le nom indique le but.

Jeudi, 30 novembre.

Qui donc a dit de l'Angleterre que c'était un pays où l'on a cent cinquante religions et une seule sauce?

Déjeuné au club féminin de Grosvenor Street avec Mrs C... qui appartient à la très ancienne secte des Quakers, et dont on m'apprend qu'elle en est un des membres les plus éloquents. Ne demandent la parole, dans les réunions religieuses des « Amis », que ceux ou celles qui se sentent *inspirés* par l'Esprit saint.

Les Quakers ont abandonné leur costume ; j'espérais voir sur la tête de Mrs C... la pittoresque et bicentenaire capeline.

Je l'interroge avec d'autant plus d'intérêt que les tendances pacifistes de la société me sont connues. Mrs C... me confirme, en effet, qu'il s'y est produit des divergences d'opinion, les uns acceptant de se battre, les autres refusant de se soumettre à l'obligation militaire et s'autorisant pour cela de cette parole biblique : « Tu ne tueras point. »

Aucune loi précise n'est venue, jusqu'à présent, décider du bien ou du mal fondé de ces refus. Les Quakers se présentent,

comme les « conciencions objecters[1] » isolés ou appartenant à d'autres sectes, au conseil de révision. On exempte, en général, ceux qui peuvent répondre de l'ancienneté de leur descendance — quartiers de *religion*, sinon de noblesse ! Ils sont alors mobilisés dans les services de l'arrière.

Quakers et Quakeresses ont envoyé de nombreuses délégations charitables en France, en Belgique, en Hollande, en Russie, en Serbie, afin d'y secourir les habitants des territoires envahis puis délivrés, et les réfugiés dénués de tout. Par leurs soins, des maisons de bois remplacent celles qui ont été brûlées ou bombardées ; elles sont meublées, et autour d'elles le jardin et le poulailler sont remis en état. Des dons de graines fourragères et de machines agricoles viennent en aide aux paysans, tandis que les réfugiés et les malheureux sont secourus par des dons de vêtements, des consultations médicales, l'établissement de maternités, crèches, écoles, etc.

En ce qui concerne la France, les Quakers se sont occupés spécialement des départements de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle, s'appliquant dans la mesure du possible à subvenir aux besoins des populations éprouvées.

Je songe à la vieille Angleterre, aux Quakers de jadis, aux récits de George-Éliott, à Dinah Morris qui prêchait parmi les paysans. « Elle avait fermé les yeux, penché un peu la tête, et elle parlait d'une voix tranquille, comme à quelqu'un qui se serait tenu à côté d'elle : « Sauveur des réprouvés ! Lors-
« qu'une pauvre femme couverte de péchés s'en alla jusqu'à
« la fontaine pour y puiser de l'eau, elle ne te connaissait
« point, elle ne t'avait point cherché ; son esprit plongeait
« dans les ténèbres, sa vie était impure. Mais Tu t'es adressé
« à elle, mais Tu lui as donné ton enseignement. Parce que
« Tu te fais des amis chez les simples, que Tu guéris les para-
« lytiques, les aveugles, les malades ; que Tu nourris les affa-
« més ; que Tu te penches vers les petits enfants ; que Tu con-
« soles ceux qui ont perdu ce qu'ils aimaient... »

1. *Conciencions objecters* : ceux qui refusent au nom de leur conscience de porter les armes.

Vendredi, 1er décembre.

Il y a plusieurs Angleterre, avec leurs routines, leurs formules, leurs disciplines, leurs masques. Mais comme l'individualisme, comme les convictions y triomphent malgré tout!

Alors qu'en France le mysticisme s'enferme dans un cloître — cela a sa beauté —, ici toutes les possibilités créatrices en sont employées dans la vie, dans l'action, avec une méthode infaillible, un superbe mépris du ridicule. Et qu'ils ont donc raison, ces Anglais tenaces, de comprendre à quel point le ridicule existe partout ou n'existe pas! Ce qui est ridicule aujourd'hui ne l'était pas hier; ce que nous trouvons ridicule sera admis demain. Affaire de mode, d'accoutumance! Chez nous l'acuité du sens critique paralyse, aveugle ou dessèche.

Je faisais ces réflexions en redescendant Queen Victoria Street, la générale Booth m'ayant convoquée ce matin.

Mrs Booth, belle-fille du célèbre fondateur de l'Armée du Salut, est une personne blonde, souriante, aux joues fraîches, à la voix égale; elle parle du Seigneur familièrement, comme s'il était son très proche parent, et repose ses yeux limpides sur des sentences évangéliques qui ornent les murs de la petite pièce boisée où elle reçoit, assise à un bureau de chêne clair.

Elle me raconte les jours d'autrefois, l'affreuse détresse du peuple lorsqu'en 1865 le général Booth [1] alors obscur prêcheur, commença la mission passionnée que lui inspirait son grand cœur d'apôtre. « De telles révolutions sociales ont toujours à lutter contre trois choses, me dit-elle: l'indifférence et l'apathie d'abord; le ridicule ensuite; enfin l'hostilité. Quand les trois monstres sont vaincus, la graine semée lève et fructifie. »

C'est, à vrai dire, une sorte de vaste association chrétienne internationale que cette armée pacifique; les sacrements en sont exclus; mais on y vit perpétuellement en Dieu, dans le renoncement de soi-même, avec l'unique préoccupation de secourir autrui matériellement et spirituellement. Les femmes, comme chez les Quakers, y prétendent aux mêmes droits que les hommes; elles sont aptes aux mêmes fonctions religieuses

1. Le général Booth est mort en 1912. L'Angleterre reconnaissante lui a fait l'honneur des obsèques nationales. C'est son fils aîné qui le remplace à la tête de la société et qui porte aujourd'hui le titre de général.

et parviennent aux mêmes grades. Les *officiers* hommes ou femmes appelés d'abord « Cadets » sont formés dans des collèges spéciaux où ils étudient la Bible, le chant, apprennent à prêcher, à enseigner, à diriger des meetings. Quand les « Cadets » ont mérité d'être nommés « Lieutenants » ou « Capitaines » c'est leur intelligence et leur zèle qui leur fait gagner des grades supérieurs.

L'Armée du Salut attire des membres de toutes les religions, de toutes les sectes ; elle travaille dans cinquante-huit pays ou colonies, et ses adeptes s'expriment en trente-six langages différents. Ils s'adressent spécialement aux classes déshéritées ; l'alcoolisme est par eux impitoyablement combattu, toutes les œuvres de solidarité sociale leur sont familières. C'est par la prédication en plein air que s'exerce surtout leur action.

Les Français, gouailleurs et sceptiques, n'ont guère su voir chez eux que l'inusité de l'uniforme, que le chapeau bleu et rouge à larges brides des femmes, que la naïveté de leurs hymnes accompagnés de tambourins. Plus enfantin, le *Tommie* chante aujourd'hui, paraît-il, dans les tranchées, ce couplet composé par quelque salutiste littéraire :

The bells of hell go ting-a-ling-a-ling
For you, but not for me ;
For me the angels sing-a-ling-a-ling,
They've get the goods for me.
O Death where is thy sting-a-ling-a-ling?
O Grave, thy victoree ?
The bells of hell go ting-a-ling-a-ling
For you, but not for me !

Mais « bienheureux les simples d'esprit » ! Avec des moyens qui atteignent directement les foules, l'Armée du Salut accomplit un permanent miracle de charité.

Je questionne Mrs Booth sur les différentes activités de la société depuis la guerre et sur les divergences d'opinion qui ont pu se produire, là aussi, chez des chrétiens opposés aux œuvres de violence. Or tous, comprenant qu'il n'y avait point de neutralité possible devant le crime, se sont soumis à l'obligation militaire. Ils déplorent, mais ils combattent. Les femmes

et ceux qui ont passé l'âge de porter les armes, redoublent d'abnégation dans le bien.

L'Armée du Salut, continuant ses œuvres anciennes, fournit plusieurs ambulances ; beaucoup de ses membres se dévouent à la relève des blessés ; elle a fondé des « huts » de rafraîchissements et de repos dans les camps ; elle s'emploie même à un plan d'émigration féminine : *The Army women migration scheme*, dont l'inspiration est assez particulière.

Depuis la guerre, un grand nombre de veuves, la plupart chargées de famille, s'ajoutent aux nombreuses célibataires des temps de paix. L'Armée du Salut, pour éviter des charges au pays et créer à ces femmes les ressources d'un second foyer, a songé à les expédier aux colonies, dans ces contrées peuplées de mineurs où l'on ne trouve point aisément de compagnes. Jusqu'ici, seules les salutistes consentaient au contact avec des gens rudes, dans des régions où la vie est difficile. Pourtant, de sa voix que rien n'émeut, Mrs Booth m'assure que l'exode des veuves de guerre, malgré les obstacles qu'il rencontre, commence à donner d'excellents résultats!

Elle m'invite à visiter demain, à Hackney, centre salutiste important, une maternité et un orphelinat ; et, comme l'heure s'avance et que je me suis levée, en me disant adieu elle me montre la photographie d'une de ses filles, actuellement en France. L'image est celle d'une très jeune femme au pur profil encadré du large chapeau à brides, qui, dans un de nos cimetières du front relève pieusement les croix renversées.

5 décembre.

Je lis, ce soir, un article de la *English Review* signé W.-L. George, sur la situation des femmes après la guerre. Un pareil sujet implique une série de points d'interrogation. Et d'abord, quel sera l'état de la société après les bouleversements actuels? L'humanité, dont les réactions profondes demeurent à peu près identiques à travers les siècles et qui se modifie avec une si remarquable lenteur, brisera-t-elle enfin les « vieilles tables » dont parle Nietzsche? L'accession des femmes aux droits civils et politiques est-elle capable d'apporter à l'Europe plus d'équilibre, plus de justice, et de moin-

dres possibilités de violence? De grands problèmes se posent, et des problèmes secondaires plus immédiats, que Mr. W.-L. George aborde avec humour. Il tente de prouver, statistiques à l'appui, qu'il restera toujours assez d'hommes en Angleterre « pour étouffer l'amer cri du célibat féminin », et que d'ailleurs « d'ici une trentaine d'années les hommes qui ont perdu bras ou jambes et les femmes qui ont perdu tout espoir seront morts. Et les choses reprendront leurs cours. »

Il prévoit cependant l'heure difficile des rivalités et des conflits quand les hommes, rassasiés de guerre et rentrant dans leurs foyers — hélas ! ils n'y rentreront pas tous ! — trouveront à l'usine, à l'atelier, au bureau, un peu partout, des femmes qui auront pris leur place et qui s'acquitteront de leur tâche avec zèle et intelligence. Mr. W.-L. George constate, même en Angleterre, la répugnance que montrent les femmes à se syndiquer. « Elles joueront, dit-il, un rôle politique important, mais au point de vue industriel il reste à savoir si elles sauront employer la seule arme efficace de ceux qui poursuivent un but, si elles produiront leurs propres *leaders*. »

Ce qui préoccupe nos alliés anglais est préoccupant pour nous. Si le monde féminin du travail comprend mal, en Angleterre, l'avantage des efforts en commun, la France est en cela plus retardataire encore et il semble probable qu'après avoir, comme toujours, parlé la première de liberté et d'égalité, il lui faudra suivre l'exemple des voisins qui la distancent et qui, plus pratiques, résoudront avant elle le problème.

Contradictoire nation que la nôtre ! Si prompte en esprit, si lente en organisation ; ayant tout imaginé, tout pressenti, tout indiqué, mais ouvrière de la première heure, négligente soudain de son ouvrage ébauché et qui laisse à la dernière venue le soin des réalisations.

Il est minuit. L'article de la *English Review* m'a entraînée loin, dans un chimérique domaine de suppositions... Puissent surtout l'Angleterre et la France acquérir, sinon les mêmes qualités, du moins un peu les mêmes défauts puisque c'est par là qu'on se ressemble, et travailler unies, selon la formule du mariage anglais : « for better » — pour *mieux* !

6 décembre.

Et voici qu'il me faut repartir, mettre un terme à ce séjour prolongé au delà des limites prévues. La semaine qui vient de s'écouler a été troublée par une crise politique. On publie aujourd'hui que Mr. Lloyd George, démissionnaire, reprend la direction du cabinet. Si ce sont les hommes qui font le destin, Mr. Lloyd George accomplira de grandes choses.

Oui, je quitte un passé vivace dont l'imagerie défilait l'autre jour en carrosses dorés, en costumes, en perruques, derrière un lord-maire entrant dans ses nouvelles fonctions, et je quitte ce qu'il y a ici de jeune, de fort, d'entreprenant, de déjà chargé d'avenir.

J'ai dit adieu aux amis anciens et nouveaux qui m'ont si parfaitement accueillie et qui, en ouvrant pour moi beaucoup de portes fermées ont si grandement facilité ma tâche ; j'ai dit adieu à l'active cité étrangement sombre dès que vient la nuit ; au Hyde-Park matinal où passent des cavaliers ; aux pigeons de Saint-Paul, frères des pigeons de Saint-Marc ; aux pierres noircies des vieux édifices ; aux quais de la longue Tamise. Ai-je dit adieu ?... J'ai dit *au revoir* à tout cela.

Mais Paris me rappelle, avec son visage ému, fier et grave.

BARONNE A. DE BRIMONT

POÈMES

VERTIGE

L'univers hésitant entre la Force et l'Ame
Va retomber de l'un ou de l'autre côté,
Comme un glaive oscillant sur le fil de la lame !
Heures, instants de qui dépend l'Éternité !
Pile ou face infini du Destin ! nœud du Drame
Qui se joua du jour où l'homme contracté
Fit jaillir d'un caillou l'idée avec la flamme !

Je voudrais, à travers ces tumultes géants,
Dans cet enfer d'où doit surgir l'apothéose,
Ressaisir mon esprit et mon cœur, ces néants.
Je ne puis. La tempête emporte toute chose.
La goutte d'eau qui roule au cœur des océans,
Quand elle émerge, voit là-haut les cieux béants,
Et replonge bientôt dans l'obscurité close.

Comme elle je tournoie au hasard des courants,
Goutte d'âme heurtant quelque autre âme chassée
Qui flotte et fuit vers des espaces différents,
Parfois stagnante au gré des calmes apparents,
Parfois glissant parmi la profondeur glacée,
Jetée à quelque écueil qui la blesse, ou froissée
Par le vent si lugubre au bas des cieux si grands !

— Et chaque jour encor le destin tourne et change !
Un coup de feu jailli d'un créneau de métal
Peut faire dévier le geste de l'Archange !
Nous tombons enlacés au gré du vent brutal;
Nous nous retrouverons dans l'azur ou la fange.
Tout peut orienter encor l'Histoire étrange :
Nous voyons varier ce qu'on dira fatal !

La clarté même au ciel que la Terre projette
Sera plus éclatante ou plus sombre, selon
Que sur eux ou sur nous s'abattra la défaite :
Chaque goutte du sang que boit le sol profond
Augmente dans l'éther obscur, sur notre tête,
A travers les halos que les astres y font,
L'ombre ou l'or qu'irradie au ciel noir la planète !

Et c'est nous, nous, Français, qu'on a voulu ternir,
C'est nous le centre ardent de la Chose inouïe !
C'est la France le cœur de la Terre, où s'appuie
La pointe du compas qu'en haut Dieu doit tenir,
Et de qui l'autre branche, au ciel évanouie,
Tournant avec lenteur dans une ombre éblouie,
Trace un orbe insondable à travers l'avenir !

Ah ! Français aux regards toujours fixés là-bas,
Savourons cette gloire anxieuse et féconde !
Il est grand, il est beau d'être le cœur du monde
Et d'y sentir frémir la pointe du compas,
Dût-il être percé par l'aiguille profonde !
Mais le cœur est solide et rouge, et son sang gronde :
Il ne le sera pas ! il ne le sera pas !

MOBILISATION

Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours !

Ils battaient la générale
Entre les vieux murs de By,
Où, contre le blanc crépi,
Sous le large pampre étale,
Le raisin mûrissait pâle.

Au ciel des nuages gris
Passaient, roulant vers Paris,
Gros d'une lourde tempête...
Soudain, sans gestes, sans cris,
Tout le village qui guette,
Au premier coup de baguette,
Tout le village a compris.

Partout, sur le territoire,
— Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours —
Leur rythme net, péremptoire,
Précis, rageur, obstiné,
Partout avait résonné :
Et ce rythme à peine né
Battait déjà dans l'Histoire !

Ces coups brefs tout près du sol,
On eût dit, à fleur de terre,
Les coups d'aile de la Guerre
Qui montait, prenant son vol.

Dans ces voix accélérées,
Dans ces roulements méchants,
On sentait les dents serrées
De ceux qui quittaient les champs,
Sans phrases, sans cris, sans chants,
Mais leurs âmes délivrées.

Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours !...

Le paysan du clos proche
S'arrêtait, jetant sa pioche.
L'ouvrier lâchait l'outil
D'entre ses mains ravinées,
Ses mains déjà façonnées
A l'acier frère, au fusil.
Et, se hâtant d'un pied preste,
Des maçons laissaient leur veste
Au mur d'hier s'élevant :
Depuis ce jour elle y reste,
Dorée au soleil levant,
Crevassée au gel funeste,
Parfois ballante au grand vent
Qui prête à la manche un geste,
Quand le pauvre bras souvent,
Hélas ! lui, n'est plus vivant...

Et, dans les yeux une brume,
A sa table d'amertume,
D'espoir, d'orgueil ou d'ennui,
Le poète devant lui
Posait sa fidèle plume,
Cette humble forme qu'assume
L'antique lyre aujourd'hui.

Et, repris par la coutume,
Tous les hommes, tous, d'instinct,
Au roulement moins distinct
S'agrégeaient d'un pas certain
En troupe qui se balance;
Et les femmes, au lointain,
Dans leur tablier déteint,
Pleuraient, pleuraient en silence.

Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours !

Puis, par fragments équipée,
En vieille blouse fripée,
S'accroissant de maint et maint
Dans un serrement de main,
L'humble escouade groupée,
Au détour du vieux chemin,
S'enfonçait dans l'épopée.

Ces tambours, ces sourds tambours,
Je les entendrai toujours !

STUPEUR

Un petit bois sur le flanc d'un coteau,
Dans un pays tout celte aux chênes bas...
La préhistoire est dans ce sol, au ras,
Sous le *mas* rose et le pauvre château.

Les Celtes blancs à chevelure blonde
Ont attaqué les noirs et courts Ligures
Dans ces ravins, sous ces branches obscures,
Quand ces monts bleus au loin bornaient le monde.

Et je suis là, par cet Octobre ardent,
Près d'un colchique irisé de soleil,
En ce jour clair si normal, si *pareil*,
— Mais où ton sort, France, ô France, est pendant !

Et l'on se bat sur la Scarpe et sur l'Aisne ;
On meurt sous ces rayons calmes et jaunes !
Là-bas la guerre étend ses sombres zones
Qui continuent ces champs de plaine en plaine...

Et dans mille ans et dans dix fois mille ans
On se battra sur ce triste univers !
Que fais-je là, rêvant mon âme en vers,
Fourmi parmi des brins d'herbe sanglants?

PAYS DÉLICIEUX...

Pays délicieux des bords de Seine et d'Oise !
Villages gris, doux bois embués, toits d'ardoise
Fins comme l'aile chatoyante des pigeons,
Et vous, vieux murs moussus, sauts-de-loup pleins de joncs,
Beaux châteaux blancs songeurs au fond d'un parc bleuâtre,
Chaumes dont en fumée oblique rêve l'âtre,
Et vous, coteaux au bord de l'azur suspendus,
Lointains dans des vapeurs de perle confondus !
Chers horizons d'été tant parcourus naguère,
Vous avez changé d'âme, et vous sentez la guerre,
Meudon, Garches, Marly, Herblay, Conflans, Auvers,
Noms charmants pleins d'oiseaux dans des branchages verts !
Ah ! depuis Coulommiers, là-bas, jusqu'à Compiègne,
Votre sol tremble encore et votre sève saigne !
Ils sont venus, avec des haches de bourreau,
Nerval, couper le pied de tes ormes ! Corot,
Ils ont voulu changer tes bouleaux de patrie !
Ils ont fui, mais la terre est encore meurtrie,

Et sent sur elle encor, toujours, peser leurs pas;
Et même sous l'azur elle ne sourit pas :
Elle sait que depuis deux ans ils sont là, proches;
Et si les fûts verdoient, c'est comme des reproches
Qu'ils montent vers le ciel aux changeantes pâleurs,
Et le sol crie à Dieu par la bouche des fleurs !

OOST DUNKERQUE

Front belge.

Ce Deauville naissant fait de deux ou trois rues
Perpendiculaires aux flots,
Avec cet air noyé des « plages » vite accrues
Où les maisons font des îlots ;

Les chalets alignant le long des dunes blanches
Leurs jardins aux maigres maquis,
Et rêvant clos devant ce qui reste des « planches »,
Que l'herbe pâle a reconquis ;

Ces deux pompeux hôtels qui « commençaient à prendre »
Où ce soir couche un bataillon,
Avec les officiers qui dînent, l'air peu tendre,
Dans ce qui fut le grand salon ;

Là-haut, par le ciel calme, un avion qui passe,
Tous les regards levés vers lui,
Vers ce point frêle qu'est un homme dans l'espace :
— Ami, l'homme, ou bien ennemi?

Le sable froid aux pieds dans la saison et l'heure,
Fin d'octobre au tomber du soir,
Un beau sable tassé que le flot lisse effleure,
L'étamant d'un bleu de miroir ;

Cet incendie au loin dont nul œil ne s'étonne,
Énorme et roussâtre toison,
Tel que la chevelure éparse de Gorgone
Qui se tordrait sur l'horizon ;

Et tous les sentiments qui se lèvent du sable,
Stupeur, ennui, regret, espoir,
Cette mélancolie auguste et misérable
Qui saisit les soldats, le soir ;

Au fond, la mer du Nord calme, plate, luisante,
D'un gris fin sous le ciel frileux,
Où s'arque le croissant d'une lune naissante ;
Et tous ces uniformes bleus

Marchant, courant, fumant, grouillant dans la pénombre,
Et, sur les dunes d'ajoncs verts,
Ces coups de feu répercutés dans l'air plus sombre
Par les échos des plans divers,

Ces coups secs, comme si l'on tirait à la cible...
— Celui qu'ici la guerre un soir n'a pas jeté
Ne sait pas, à travers l'infini du possible,
Jusqu'où ce monde atteint en son étrangeté !

BEAU JOUR

Là-bas, les morts figés mordent la boue immonde
Où se crispent leurs doigts !
Et voici la douceur qui descend sur le monde
Pour la seconde fois !

O beau jour ironique, infidèle, adultère,
Reflet d'un ciel perdu,
O bénédiction que Dieu donne à la terre,
Beau jour, que nous veux-tu?

Le front, désaveuglé des brumes coutumières,
Tonne aujourd'hui plus fort.
Vous aurez donc servi, tiédeur, azur, lumières,
A faire de la mort !

Va, remonte, beau jour, vers celui qui t'envoie,
Si tel fut son dessein :
Dis-lui qu'ivres de sang nous refusons ta joie,
O beau jour assassin !

CLAIR DE LUNE

La lune pâle coule entre les bleus rameaux,
Molle et tendre comme naguère;
Mais elle ne fait plus naître en moi les beaux mots :
C'est une lune de la guerre !

Elle éclaire là-bas le fleuve aux flots d'acier,
Le sillon de mort, les tranchées :
Des yeux qui la voyaient viennent de vaciller
Soudain, comme deux fleurs fauchées.

On ne peut plus chanter avec les mots d'antan
L'astre qui regarde ces choses !
Les roses même ont beau pâlir en palpitant :
Il y a du sang sur les roses !

Et pourtant, si lugubre est la réalité
Qu'il faut nous la cacher pour vivre :
L'art est plus que jamais le beau voile enchanté,
Le magique anneau qui délivre.

Mais la lune qui boit les feuillages épais
Hume du sang avec leur sève...
Quand te reverrons-nous monter, Lune du Rêve,
Entre les branches de la Paix?

SOUPIR

Les masses d'or, au loin, de l'automne valois;
Parfois un peuplier aussi svelte qu'une herbe;
Les lignes des vallons qui donnèrent leurs lois,
D'âge en âge, à la France augmentée, âme et verbe;

Les bleus coteaux qui font sur le ciel empourpré
Une frise onduleuse où bombent les feuillages;
La Seine qui reflète en son miroir nacré
Les horizons dormants rayés par les sillages;

La route qui conduit le rêve à l'infini,
Les chaumières d'où monte une âme de fumée,
Les villages montrant sous un carreau terni
Çà et là le cœur d'or d'une lampe allumée;

La grille qui nous parle encore des vieux rois
Qui passèrent souvent son seuil fruste et verdâtre;
Au bout des solennels canaux, entre les bois,
Versailles blanc au haut de son amphithéâtre;

Et puis, trouvée encor dans le charmant jardin
Où l'âme de Watteau flotte et se recompose
Et qu'un prince tira d'un caprice soudain,
La rose, la dernière et la plus tendre rose;

Tout cela serait doux, tout cela serait beau
Par un tel jour d'automne à la tiède lumière;
Mais chaque tertre neuf là-bas est un tombeau,
Mais là-bas l'ennemi marche sur notre terre!

Alors feuillages, ciel, fleuve, coteaux lointains,
Toi, grand frisson rappris en nos jours de l'histoire,
Toi-même, amour, secret ardent de nos destins,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas la Victoire?

La Victoire, soupir de nos cœurs confondus,
La Victoire, sommet de nos désirs, seul être
Que nous voulions serrer dans nos bras éperdus,
Seule resplendissante et profonde fenêtre

Qui nous rendrait la vie aux horizons perdus !

DEMAIN

Quels siècles, France ! — Quoi ! la Révolution
Immense, construisant la nouvelle Sion
Avec de la chair d'homme et des larmes de femme ;
Napoléon, cruel aurige aux mains de flamme
Qui t'attelle, embrasée et saignante, à son char
Pour broyer dans l'oubli Charlemagne et César ;
Puis deux invasions coup sur coup, deux années
Qui voient les Huns dormir sur tes feuilles renées ;
Deux Révolutions encor, — Soixante-dix ! —
Et Dix-neuf cent quatorze, et quinze, et seize et... — Dis,
O France pathétique, ô sublime agitée,
O surface du monde, abaissée, exaltée,
Bondissante, parmi rires, cris et sanglots,
France houleuse, ô mer humaine dont les flots
Remuent au grand soleil du vrai qui les éclaire,
Toujours, comme pour multiplier la lumière !
Sais-tu que sous un souffle heureux comme un baiser
La mer peut, certains jours d'automne, s'apaiser,
Et mirer dans une eau plus lisse que la soie
Le grand ciel sans rayons où sommeille la Joie !

Ah ! regarde alentour les autres nations !
Qu'elles savent bercer les blés sur les sillons
Et mûrir la moisson des hommes sur leur terre !
Cent ans de paix après Waterloo, l'Angleterre !

Et l'Allemagne même aux instincts dévorants
Qui n'avait pas bougé de quarante-quatre ans !
Paris pris et craquant sous sa dent qui le broie,
Elle s'était couchée et digérait sa proie !

*
* *

Mais toi, France, voilà plus d'un siècle et demi
Que tu ne cesses pas de vivre au cœur du drame,
France, trop romanesque et trop sensible femme
Qui vers tout idéal lèves un front ami !

France, France imprudente, ardente, inassouvie,
Avide du nouveau, du meilleur, du lointain,
Tu te jettes toujours dans l'aire du Destin,
Parmi la zone dangereuse de la vie !

O théâtre de Dieu, qui ne s'en distrait pas !
Cirque où toujours le sang rougit l'arène blonde !
Pivot où vient tourner l'axe écrasant du monde !
O point central percé par l'éternel compas !

— Ah ! cette fois, après la victoire certaine,
Jouis de ce triomphe acheté chèrement !
Lave d'abord tes pieds sanglants à la fontaine,
Travaille et joue avec ton art fier et charmant !

Refais ta chair, ton cœur, ton cerveau, ta nature,
Sans créer tout de suite un risque à ta beauté;
Ne cours pas aussitôt quelque neuve aventure,
Ne cherche pas trop vite une autre vérité !

Crains de lasser le sort, mère, je t'en supplie !
Sois calme et sage après le retour du vainqueur !
Songe qu'on peut mourir de ces grands coups au cœur
Qui sont le rythme de ta vie !

LA POÉSIE

Quand ces horreurs,—qu'eux seuls voulaient!—quand ces folies
Seront ainsi qu'un vain cauchemar abolies,
L'homme, qui ne peut pas se passer de rêver,
Saura, parmi le monde en ruines, retrouver
Les vers qui lui parlaient des choses éternelles,
Des nuits d'août où les eaux traînent la lune en elles,
Des midis où Dieu vibre aux sous-bois embrasés,
Des soirs où les amants épuisent les baisers.
Un matin, des brouillards de la plaine sonore,
Le printemps montera dans l'air avec l'aurore,
Et le jeune aspirant, qui vit souvent mourir,
Voudra vivre, et chanter sous le ciel, et courir.
Et les vers où, par un tel jour, un vieux poète
Aura laissé triller son âme d'alouette
Viendront surprendre alors sa mémoire, où les mots
Reparaîtront ainsi que les fleurs aux rameaux.
Et la mort, la tranchée humide et délétère,
L'obus, l'assaut, la nuit où sombra notre terre
Et qui semble à jamais nous emplir aujourd'hui,
Tout s'évanouira soudainement pour lui
Devant quelque humble strophe, en son cœur déposée,
Qui parlera de vent, d'herbes et de rosée.

FERNAND GREGH

L'ODYSSÉE

D'UN TRANSPORT TORPILLÉ[1]

A bord du *Pamir*.
Côte du Maroc, 22 août 1914.

Mon cher ami,

Tu dois te demander ce que je suis devenu dans toute cette bagarre. Il est plutôt loin notre 14 juillet de la Nouvelle-Orléans où nous nous sommes dit au revoir au *Dollar-Bar*, après un cake-walk au son du gramophone. Je vais te raconter en bloc.

Le *Pamir* a chargé son coton — cinq mille balles — jusqu'au 25 juillet. Il faisait plutôt chaud et on avait hâte de partir pour Liverpool trouver un peu de fraîcheur. Et puis les nouvelles sentaient le brûlé. Les journaux américains faisaient du tapage, avec de grosses manchettes, sur la Serbie et le reste. Mais on croyait que c'était un bluff de la presse germanophile et de la bande à Pearst. On était content tout de même d'aller

1. Ces lettres ont été écrites par un jeune officier de la marine marchande dont le navire a été torpillé récemment. C'est leur destinataire qui a soumis à la *Revue de Paris* cet inappréciable témoignage de la dure existence que mènent les équipages des humbles transports et des services trop méconnus qu'ils ne cessent de rendre à la patrie.

voir ce qui se passait en France et de voir aussi la tête des compatriotes.

On est appareillé à deux heures du matin. A la sortie un grand patouillard a failli nous caramboler, mais le pacha a bien manœuvré. J'ai pris le quart à trois heures, à la place de Blangy qui avait un bon coup de fièvre et se bourrait de quinine depuis deux jours.

Quel coup de soleil au golfe du Mexique ! 35° sur la passerelle, 40° dans la cabine. Pas ça de vent. Dans l'Atlantique, ça a un peu fraîchi et Blangy a repris le service.

La barque filait ses dix nœuds forts, mais au bout de trois jours voilà la machine qui s'emballe à tout casser. C'était notre arbre de couche qui venait de se briser net, à un mètre du palier de butée. On avait dû rencontrer une épave entre deux eaux qui avait bloqué l'hélice, je ne serais pas surpris qu'un morceau d'hélice soit tombé au fond de l'eau.

Pas moyen d'appeler au secours, puisqu'on n'a pas la télégraphie sans fil. Muriac, le mécanicien, a été épatant. Il a trouvé moyen de faire forger, sur notre mauvaise enclume, deux colliers en fer qu'il a pincés sur les deux moignons d'arbre avec huit boulons. Ça a pris deux jours de travail. Ce que le pacha Fourgues a pu grogner de se voir stoppé comme un coffre au milieu de la baille. Tu le vois d'ici avec ses yeux bridés et son bouc, criant toutes les cinq minutes par le panneau des machines :

— Eh ! en bas ! Muriac ! C'est-y pour les vendanges qu'il tournera, votre tourne-broche?

— Encore une heure, peut-être deux ! — hurlait Muriac. — Mais vous feriez mieux de nous fiche la paix !

On est reparti après avoir dérivé de cinquante milles à l'Ouest. Fourgues avait peur que la chignolle ne donne plus les dix nœuds, mais l'arbre était plus solide qu'avant.

Ça nous avait retardé. Le 7 août à la nuit, on entre dans le canal d'Irlande. On cherche les feux ! Macache ! J'étais de quart. Pendant trois heures, Fourgues m'a bourré comme il sait faire, parce que je ne voyais ni phare ni rien.

— Qu'est-ce qui m'a fichu un aveugle de ce calibre. Faut changer vos yeux. Allez-vous fourrer sur la terre ! Mais allez-y donc ! Collez-vous dedans ! comme ça vous les trouverez peut-

être les phares. Et puis, vous nous aurez fait perdre trois heures. Finira jamais, ce voyage !

Il n'en voyait pas plus que moi, des phares, et c'est bien pour ça qu'il braillait. On s'est approché de terre à toucher. On la voyait comme un quai. Pas plus de feu que sur la main. Alors, tout à coup, un bateau arrive sur nous à toute vitesse, avec des lampions qui s'allumaient et s'éteignaient. Il ne bouge pas parce qu'on le voyait par bâbord, et je continue mon petit bonhomme de chemin. Pan ! pan ! Le bateau envoie deux coups de canon à blanc.

— Bougre, — dit Fourgues, — on est dans des exercices de contre-torpilleurs ! Il doit y en avoir d'autres. Ouvrez l'œil, petit.

J'ouvre l'œil. Pan ! un obus nous tombe à dix mètres devant ; le destroyer vient à toucher, et hurle par le porte-voix :

— *Stop ! Stop ! or we shoot you down* [1] *!*

Tu parles qu'on a stoppé. Le destroyer s'étale tout près. On n'y voyait rien. Deux escarbilles de temps en temps.

— *Who are you ?*

— Pamir. *French cargo-boat with cotton from America to Liverpool. Why do you stop us ?*

— *Oh ! you are french, are you ?*

— *Yes !*

— *All right ! War is declared !*

— N. de D., — crie Fourgues en même temps que moi. Et il me saute dessus en m'embrassant. — Ça y est, petit, on s'étrille avec les Boches.

— *What are we doing ?* — crie le destroyer.

— *Oh ! going back to France !* — répond Fourgues ; et puis, aussitôt :

— *Is England with us ?*

— *Yes of cource* [2].

1. — Arrêtez, ou nous vous coulons.
2. — Qui êtes-vous?
— Le *Pamir*, cargo-boat français avec coton américain pour Liverpool. Pourquoi nous arrêtez-vous?
— Oh ! vous êtes français, n'est-ce pas?
— Oui !
— Très bien, la guerre est déclarée.
— Qu'allez-vous faire?
— Oh ! rentrer en France ! Est-ce que l'Angleterre est avec nous?
— Oui, naturellement !

— *Hurrah !* — répond Fourgues. — A gauche, toute, et en route pour H***. On va se mettre aux ordres de la Marine.

Le torpilleur nous accompagne un bout de chemin et puis nous largue en criant :

— *Good bye and good luck, fellows.*

— *Thank you and you the same*[1].

Y a pas ! Fourgues est un brave type. Il n'a pas hésité pour retourner en France. Il me tapait dans le dos, m'offrait des cigares, et rigolait sur la passerelle en se frottant les mains.

— Tu parles, qu'y en avait pas, des phares ! plus souvent qu'on leur allumerait des rostauds, aux Boches ! Dégringole, petit ! va raconter ça à Muriac et Blangy. Secoue-les s'ils roupillent. Ils vont en faire une tête ! Envoie-les sur la passerelle, et monte avec une bouteille de champagne. C'est ma tournée !

Blangy et Muriac n'ont pas fait ouf ! le canon les avait réveillés, mais ils croyaient à des manœuvres.

— C'est pas un bateau que tu nous montes? — ont-ils dit tous les deux.

— Blague dans le coin ; le pacha vous le dira.

On s'est embrassé. Personne n'avait plus sommeil. Sur la passerelle, Fourgues a voulu verser le champagne. Dans le noir, il nous a tout fourré sur les mains, parce qu'il tremblait d'émotion. On a bu ce qui restait.

— Avec tout ça, — dit Fourgues, — on ne sait pas depuis quand le boulot a commencé. Avons-nous l'air gourde, sans radio ni rien ! On pouvait aussi bien tomber sur les Boches ! Ça ne fait rien, ils sont un peu là, les Anglais aussi, de marcher avec nous ! Qu'est-ce qu'on prendrait s'ils nous avaient plaqués !

— Et les Russes? — demanda Muriac.

— Pas peur ! — dit Fourgues. — On va ensemble.

— Et les Italiens, — dit Blangy.

— Ça c'est plus chanceux. Faut tout de même savoir les tuyaux ! Pouvez-vous forcer un peu, Muriac?

1. — Bonsoir et bonne chance, les copains.
— Merci, et vous de même.

— On va essayer jusqu'à onze nœuds, le charbon est bon, l'arbre tiendra.

— Eh bien ! allez-y. Faut arriver demain à H***.

On a poussé tant qu'on a pu. Je n'ai pas dormi, moi. Je comptais sur une permission en août, pendant qu'on nettoierait les chaudières, pour aller chez moi, à la Rochelle. Tu sais pourquoi, mon vieux. Je t'avais raconté à la Nouvelle-Orléans. C'était pour cette année. Qu'est-ce qu'elle va dire, la pauvre petite? Je suis reparti sans la voir !

Le *Pamir* est arrivé à H***, le 9 au matin. Fourgues est allé à la Préfecture maritime. Il est revenu à midi, avec les journaux et les nouvelles.

— On ne sait pas ce qu'on va faire du *Pamir*. Il faut attendre les ordres. J'ai télégraphié à l'armateur. J'ai demandé à l'amiral de vider le coton. On m'a dit de le garder jusqu'à nouvel ordre. Défense de toucher à rien. Aucune visite de machine ou chaudière. Muriac, on verra notre arbre plus tard. Cet après-midi, un officier de marine viendra à bord pour statuer sur la destination des officiers et de l'équipage !

Si l'on n'était pas en guerre, Fourgues aurait plutôt fumé ! Nous garder avec cinq mille balles de coton dans le ventre, laisser en pagaye les chaudières et l'arbre, et ne pas savoir ce qu'on fera demain ! Mais il a bien pris tout, même la défense d'aller à terre et l'ordre de se tenir sous les feux.

L'officier de marine, un à cinq ficelles, est arrivé vers trois heures. Il a fait réunir l'équipage, regardé les livrets, et en une demi-heure le compte a été réglé. Muriac a débarqué, Blangy aussi ; la moitié des gens du pont et les trois quarts des mécaniciens ont fait leur sac et sont partis à terre. L'officier a dit que c'était pour armer les navires de guerre et les forts de la côte. Il nous a donné l'ordre de partir le soir même pour le port de..., au Maroc, où nous recevrions de nouveaux ordres.

Fourgues a un peu sauté.

— Alors ! vous voulez que je me trotte au Maroc avec deux officiers et la moitié de l'équipage en moins?

— Nous avons besoin des officiers. Les navires de guerre passent avant ; les inscrits maritimes prennent service dans la flotte, officiers ou marins. Quant aux hommes, on vous en

enverra à cinq heures un contingent de réservistes, cinq matelots de pont, dix mécaniciens.

— Autant me laisser les miens qui connaissent le bateau. Mon arbre est cassé, mes chaudières sont pourries.

— Bah ! vous en sortirez bien.

— Et du charbon? et des vivres?

— Partez toujours, vous vous ravitaillerez en route si c'est nécessaire. On a besoin de vous au Maroc.

— Pourquoi faire?

— Vous recevrez des ordres.

— Pouvez-vous me passer des cartes du Maroc? Je n'ai que celles d'Amérique et d'Europe.

— On verra. Je ne crois pas qu'il en reste. On les a passées aux navires de guerre.

— Je n'ai pas de T. S. F.

— A quoi bon. Avez-vous peur que les Allemands vous rencontrent? On fait bonne garde !

— Et mes cinq mille balles de coton?

— Nous n'en avons que faire. Bref, tenez-vous prêt à appareiller à six heures, après avoir reçu votre corvée de réservistes. C'est compris?

— Dame !

— Faites passer votre personnel qui débarque dans ma chaloupe, j'ai encore trois bateaux à voir !

Muriac, Blangy, tous les marins ont fait leur sac, en cinq sec, je te prie de le croire. On n'a pas eu le temps de se serrer la main. Qu'est-ce qu'ils ont pu devenir les copains?

— Ça va bien, — me dit Fourgues, quand on s'est retrouvé tout seuls. — Tu vas te charger de la machine et nous ferons le quart à courir, tous les deux, à moins qu'ils nous envoient quelqu'un qui sache où est tribord et bâbord. Dépêche-toi. Va écrire au pays. Je vais en faire autant. Voilà deux ans que je n'ai pas vu la femme et les enfants, à Orange... et toi, pauvre pitchou de fiancé ! Eh bien ! ça ne fait rien ! je suis content. On verra qu'il sait se débrouiller, le vieux *Pamir*.

Il m'a serré la main. Tous deux, on avait envie de pleurer. Partir comme ça, avec une sacrée barque démantibulée. On s'est trotté dans les chambres. Il a écrit à Orange, moi à la Rochelle. Pas bien long, tu sais. Juste pour dire qu'on était

présent, et écrire au ministère de la Marine, avec « faire suivre » en grosses lettres sur l'enveloppe. Et puis, les réservistes sont arrivés. Qu'est-ce qu'on nous a envoyé ! Je comprends qu'ils gardent les inscrits maritimes dans la marine de guerre, les autres sont tout de même un peu trop éléphants. Pour le pont, il y a un croupier de Deauville, un contrôleur de tramway, un marchand de journaux, un garçon de magasin, un cocher ; pour la machine, un boy d'ascenseur de grand hôtel, un opérateur de cinéma, trois livreurs, un afficheur, un marchand de bestiaux et trois autres de la même cuvée ! Qu'est-ce qu'ils se rappellent de la marine, ceux-là? Ils sont arrivés, abrutis, gras, posant des tas de questions. Ça n'a pas traîné : l'ascenseur et le cinéma sont chefs de quart devant les feux. Le contrôleur de tramway tiendra la barre, le cinéma fera aussi la dynamo. J'oubliais un chef de cuisine de l'hôtel Romantic à Monte-Carlo. Celui-là, nous nous le sommes annexé pour la table des officiers. S'il peut faire avec les fayots et le singe, c'est un malin. Quant à Fabrice, tu te rappelles, le petit Fafa qui faisait de si bons cocktails à Galveston, il est retourné au bossoir.

Le *Pamir* a quitté H*** à six heures tapant. Autant dire que Fourgues et moi n'avons pas fermé l'œil de la traversée. Douze heures de quart chacun sur vingt-quatre et un propre temps de cochon. Le reste du temps, je le passais dans la chafuste, en bleu de chauffe, pour parer aux échauffements et fuites. A l'école d'hydrographie, on n'apprend pas gros en mécanique. Je m'en suis aperçu, d'autant plus que j'avais tout oublié. Le premier jour on a eu des condensations d'eau dans le cylindre de pression, et ça tapait sur le couvercle à croire que la boîte allait éclater. Il a fallu réduire de vitesse et vidanger. La chambre des machines s'est remplie de vapeur. Tous les réservistes se sont trottés, en criant comme des putois. Avec les anciens du *Pamir*, on a tout rafistolé. Le lendemain, ce sont les tubes de la chaudière 3 qui se sont mis à sauter. C'est la vieille qu'il fallait retuber d'urgence. Le marchand de bestiaux, qui était de service à l'alimentation, ne savait pas où étaient les robinets des caisses à eau, quand il y en a eu une qui a été vidée, il l'a laissée marcher. Le niveau est tombé à zéro, et tu vois d'ici le coup de feu ! On a éteint la chaudière

et on n'a plus fait que sept nœuds. Dans le golfe de Gascogne, on a pris un coup de tabac, pommé. Deux livreurs et l'afficheur sont sortis des soutes, à moitié morts, crachant du sang et du charbon à pleines cuvettes. Plus moyen d'envoyer le charbon aux chaudières. Fourgues réduit à cinq nœuds. Les chauffeurs ne pouvaient plus charger. Ils en avaient plein les bras et se flanquaient par terre à chaque pelletée. Ils envoyaient le charbon partout, sauf dans le gueulard. C'était du propre.

Avec un équipage pareil, Fourgues a eu peur que le voyage dure un mois, qu'on n'ait plus ni vivres ni charbon. Il est allé mouiller au port de... Il a été plutôt mal reçu. D'abord, c'était un dimanche, et on lui a demandé pourquoi il venait déranger les gens, au lieu de venir en semaine. Il a dû leur envoyer quelque chose, mais je n'étais pas là pour entendre. On lui a permis de faire des vivres. Pour du charbon, barka !

— Comment, — a-t-il dit, — vous en avez là des monceaux ! Vous ne pouvez pas m'en passer la moitié d'un tas?

— Impossible. Ce que vous voyez, c'est le stock intangible de mobilisation.

— Eh bien ! on n'est peut-être pas mobilisé ! on est en guerre.

— Possible ! mais c'est le stock intangible. Ça veut dire qu'on ne doit pas y toucher.

Il n'a pas pu en sortir. A quoi ça leur sert-il, ce charbon qui est là pour la guerre, et qu'on ne donne pas en temps de guerre. Le *Pamir* a appareillé après huit heures d'escale. On a pu avoir des vivres. Fourgues a télégraphié à la boîte pour qu'on lui envoie de l'argent au Maroc. On est à sec, et il faudra manger, là-bas, et payer du charbon, et faire de l'eau, et tout.

Le reste de la traversée s'est fait cahin-caha, entre cinq et six nœuds. Les paliers ont chauffé, le graissage a manqué, la pompe de cale s'est enrayée, et il y a un mètre d'eau sous les planchers de chauffe. Tu vois d'ici ce que ça sent. Muriac avait du bon. Il n'aimait pas qu'on mette le nez dans son fourbi, mais ça marchait. Moi j'y renonce. Passerelle et machines, le quart, à courir, il y a de quoi claquer. Blangy a de la chance. Il doit être sur un bateau de l'État, avec état-major complet

Je me demande pourquoi c'est lui et pas moi qui est parti. Nous sommes de la même promotion; seulement, c'est lui qui a donné le premier son livret à l'officier de H***, et il était déjà emballé quand j'ai donné le mien.

Ça promet, mon vieux. Il passera de l'eau sous le *Pamir* avant qu'on nous donne des officiers.

On est arrivé au Maroc avant-hier. Comment est-on arrivé sur la bonne rade? Demande à Fourgues. On n'avait pas eu les cartes de H***, et nous n'avions que le routier de l'Atlantique, où la côte du Maroc occupe un centimètre. Les fonds sont mauvais. Les côtes sont plates. On est resté un jour et une nuit à rôdailler en vue de plages avec trois cactus et un palmier. Fourgues ne voulait pas se tromper de port, et à distance ils se ressemblent tous. Pas moyen de faire le point, des nuages tout le temps ou de la brumaille. Heureusement on a rencontré un américain qui nous a signalé notre position et la route à faire. C'est comme ça que le *Pamir* est arrivé.

Au port, tout le monde avait fichu le camp pour la France, par le dernier bateau. Un officier de terre, un premier-maître de marine, et rien de plus. Ils ont demandé ce que nous venions faire et si nous avions des munitions.

— Des munitions? — crie Fourgues. — Cinq mille balles de coton, capitaine, des chaudières en bottes, plus rien à manger, des raclures de charbon et pas un sou en caisse.

— Que diantre venez-vous fabriquer au Maroc, alors?

— On m'envoie de H***, et l'on m'a dit qu'il y aurait ici des ordres pour le *Pamir*.

— Première nouvelle, attendez toujours. On trouvera bien quelque chose pour vous.

Voilà, mon vieux, pourquoi je t'écris du Maroc. Nous attendons des ordres qu'on a demandés à Paris, à Rabat et à Tanger. Rien n'arrive. Fourgues ne décolère plus. Notre coton commence à chauffer, car il fait tiède, ici. La moitié des réservistes est sur le flanc, diarrhée, embarras gastrique, claque générale. Il faut les entendre. Impossible de rien visiter ni démonter, car on nous a dit d'être prêts à partir en deux heures. Moi, j'ai dormi pendant près de trente-six heures. J'avais ma part. Fourgues est très gentil pour moi. Il se rattrape sur les réservistes. Qu'est-ce qu'il leur passe? Au

fond, il a raison. Tous ces gaillards croyaient se la couler douce, et il faut un peu leur remonter l'horloge.

Tu peux dire que tu as de la veine, que je t'écrive si long. Mais je m'ennuie, et je voudrais savoir ce que tu deviens avec les camarades. Un bateau venant du Sud va passer demain, je lui enverrai la lettre à tout hasard. Je mets l'adresse de ta famille et j'espère qu'on te la fera parvenir. Veux-tu qu'on s'écrive une fois par mois comme avant? Moi, j'essayerai et je te la serre.

5 octobre 1914,
Port de K***, Méditerranée.

Mon cher ami,

Alors toi aussi tu as été extrait de ta barque, comme Blangy? Entre parenthèses je n'ai rien reçu de lui, pas même une carte. Sa flemme l'aura repris. Tout de même je voudrais bien te voir sur ton cuirassé, dans une tourelle double, au poste de veille pendant douze heures sur vingt-quatre. Ce que tu dois t'ennuyer, mon pauvre vieux, toi qui me racontais, à la Nouvelle-Orléans, que tu allais bientôt commander un voilier du Chili. « Et vire de bord par-ci, et largue les écoutes par-là ! » Je t'entends encore. Te voilà canonnier. Ils doivent avoir besoin de bons observateurs sur ton cuirassé. Et je me rappelle qu'avec le sextant et la table de logarithmes tu nous faisais la pige à tous. Le point en douze minutes, à un demi-mille près, telle était la devise... Et puis, ça doit te gêner de ne pas pouvoir fumer ta pipe. Bah ! faut pas te frapper. Comme hourque, le cuirassé *Auvergne* est un peu là. C'est le dernier cri. Je l'ai vu lancer. Tu dois être plutôt bien logé. Et puis, un de ces quatre matins tu enverras quelques pruneaux bien soignés aux Austro-Boches, du côté de Pola ou de Cattaro. Vous n'allez pas les rater, hein ! comme le *Gœben* et le *Breslau*. Tout compte fait, je ne te plains pas.

Quant au *Pamir* on l'a laissé tanguer sur sa bosse pendant dix jours au Maroc. Nous roulions bord sur bord, malgré nos cinq mille balles de coton. Je n'aurais pas cru qu'il y a tant de levée sur cette sacrée côte. Je te recommande ça pour embarquer du matériel. Faut avoir l'œil et le bon, sans quoi

tu te démolis tes palans, ton mât de charge et tout le bazar, et tu reçois le ballot en pleine figure. Ce qu'il y a de plus bête, c'est quand il n'y a pas un nuage, ni un brin de brise, et qu'il t'arrive du large des rouleaux et des rouleaux comme des maisons. Les meubles, l'office, les livres, tout dégringolait par terre. Par calme plat, tu croirais faire la mousson d'Indo-Chine.

Ils ne savaient pas quoi faire de nous, là-bas. Fourgues ne voulait plus mettre le pied à terre tellement il en râlait d'être chez les bicots au diable vauvert, pendant que les autres travaillaient en France. Quel aria pour avoir du charbon ! Il y avait sur rade un bateau allemand, un grand patouillard de la Woermann qui était resté épinglé lors de la mobilisation. Les cales pleines et le charbon plein les soutes. Il n'y avait qu'à prendre. Ah ouah ! Défense de toucher au boche, pas même d'y prendre une bosse ou un prélart. Il était sacré. Il portait des bananes, des arachides, tout ça a pourri sur place et ça se sentait à deux milles.

Tout de même, Fourgues a fait tellement de musique pour avoir du charbon, qu'on lui en a passé. Nous ne pouvions même pas aller jusqu'à Gibraltar. Nous avons pris dans un tas destiné au corps expéditionnaire, sur le quai.

Ce qu'il a fallu de papiers, tu vois ça d'ici. Et puis on nous a compté les sacs, juste pour arriver à destination. Si le *Pamir* avait mis un jour de plus, il restait en carafe comme un voilier sur l'Équateur.

Un jour, on nous a dit de filer dare-dare sur Oran, pour embarquer les troupes d'Algérie. Au dernier moment, contre-ordre. Deux jours après, ordre de partir pour Dakar et de nous mettre aux ordres de la marine là-bas. On appareille, l'ancre n'était pas à poste qu'on nous signale de mouiller où nous sommes. Cinq jours passent. Pas de nouvelles. Pas de lettres du pays. Le cafard venait, Fourgues restait dans sa chambre, à faire des réussites en jurant comme un païen. Moi, je faisais des conférences aux réservoirs sur les drains, les soupapes. Muriac se serait plutôt amusé, de m'entendre expliquer la mécanique. Le reste du temps, je jouais de la mandoline, mais l'enthousiasme n'y était pas. Et puis, il faut de la bonne volonté pour faire du crin-crin en s'accrochant au

mur toutes les dix mesures pour ne pas s'affaler au roulis. A la fin, je jouais couché ! Un beau matin, on nous ordonne d'appareiller au trot et de faire route pour T***, à vingt milles dans le Nord. C'était pour embarquer une tribu d'Allemands expulsés du Maroc. Sale besogne, mais tout de même on était content de se dégrouiller. Mais quel infect mouillage que celui de T***. La côte droite, rade foraine, pas de tenue, de la houle, et une barre pleine de cailloux. Ça va bien. On commençait à savoir ce que c'était de rouler bord sur bord.

Il y avait à terre une cinquantaine de Boches, avec toutes leurs cliques et leurs claques : mobiliers, pianos, des malles haut comme ça, un déménagement, quoi. Ils se conservent bien, les Allemands au Maroc. Tous avaient dépassé l'âge militaire. C'était écrit sur leur état civil, le plus jeune avait cinquante ans. Toi qui es physionomiste, tu lui aurais tout de suite donné trente-cinq ans. Mais les autorités nous ont ordonné de les traiter avec égards, rapport à un article du droit international, et qu'il fallait les loger non comme des prisonniers, mais comme des passagers en surveillance. Fourgues, qui n'aime pas les micmacs, a dit qu'il n'allait pas déménager l'équipage pour des Boches, et qu'ils s'installeraient sur le pont. Alors on lui a répondu de construire des abris de bois sur le pont, pour faire des dortoirs et des cabines. Il a dit qu'il n'avait pas de bois pour ça. On lui a envoyé des planches, des madriers tout neufs, avec des charpentiers militaires, et en quarante-huit heures tout le pont, depuis la cheminée jusqu'au tableau arrière, a été recouvert d'une belle cabane. On aurait dit un bateau-lavoir.

Tout ça n'était rien. Il y avait les meubles de ces messieurs, de quoi remplir un train. Les Allemands ne voulaient pas qu'il y ait de casse. Fourgues voulait les mettre en vrac, sur l'avant, amarrés avec des ficelles au-dessus du grand panneau.

— Tu vois, petit, — me disait-il en tiraillant son bouc, — il n'en restera pas gras de leurs fringues, si on rencontre un bon coup de sirocco dans le derrière. Ça sera toujours assez bon pour faire des allumettes.

Le malheur, c'est qu'à la première fournée de déménagement, il y avait un piano. On l'élingue et on le hisse ! au bout du palan. Malgré le roulis, il ne rentre pas trop mal, et le

voilà au-dessus du panneau. Au moment de descendre, voilà que le câble s'emberlificote sur la poupée du treuil et s'arrête, mon piano restant en l'air. Trois bons coups de roulis arrivent, mais là, tout le monde se cramponne pour étaler la pelle. Le piano fait la balançoire un coup, puis deux, et bing ! sur le bastingage bâbord. Le couvercle, le tablier se décollent. Bing à tribord ! le clavier saute, les touches blanches et noires se cavalent sur le pont, les cordes pètent l'une après l'autre, comme une mitrailleuse, et toute la boutique dégringole. Tu aurais dit un sommier crevé. Fourgues avait son petit rire silencieux qui lui secoue le ventre et le rend rouge comme une tomate. Moi je ne tenais plus de rire et l'équipage braillait de joie. Mais le propriétaire, un Boche à lunettes, a fait un foin ! Il nous a envoyé une bordée d'injures ! heureusement qu'il parlait dans sa sale langue, parce que la moutarde montait à Fourgues, qui l'aurait envoyé par-dessus bord de pied ferme, s'il avait compris un seul mot. C'était juste avant la Marne, et les Boches se moquaient de nous, fallait voir. Celui-là est parti à terre en nous montrant le poing. Nous avons vidé à la mer les débris du piano et embarqué le reste du mobilier.

Mais le lendemain on a reçu l'ordre de ranger en soute tout le matériel des Boches. C'est un petit adjudant qui est venu annoncer ça à Fourgues. Il a été bien reçu :

— J'ai du coton jusqu'à l'écoutille et je n'enlèverai pas une balle. Même si vous me donnez l'ordre écrit, je défends à mes hommes d'y toucher sans ordre de mon patron. Je ne peux pas vous empêcher d'enlever du coton, mais vous enverrez du monde.

Alors une corvée est venue de terre et on a débarqué la moitié de la cale. Qu'est-ce qu'il voulait en fabriquer, je me le demande. Tant bien que mal nous avons arrimé le déménagement ; il y a bien eu quelques chaises et valises qui ont piqué une tête dans la flotte, mais on n'est pas allé les chercher. Les Boches ont demandé — pas à Fourgues — et obtenu qu'on leur donne quelques balles de coton comme matelas. Pendant toute la traversée ils ont dormi comme des coqs en pâte, pendant que nous on était sur la galette de la compagnie.

Dans l'ensemble, ça c'est bien passé avec les Boches. Le premier jour ils ont voulu le prendre de haut, au premier

repas. L'un d'eux, un vrai vieux, a eu le toupet de monter sur la passerelle et de dire à Fourgues qu'il n'y avait rien à manger, que les Allemands voulaient de la bière et non de l'eau, et que tous ces messieurs de Hambourg, de Leipsik et d'ailleurs étaient des gens de la haute, qui avaient aidé la France à conquérir le Maroc, qui le colonisaient parce qu'elle n'en était pas capable, et qu'il entendait qu'on ait des égards. Ça valait la place, de voir la tête de Fourgues pendant le laïus. Il s'était mis les mains dans les poches, pour ne pas caramboler par-dessus la rambarde l'homme à la bière. Quand l'autre a eu fini, il lui a répondu de sa petite voix calme, tu sais, quand il rage tant qu'il n'a plus l'accent :

— Le premier qui réclame, vous ou un autre, je le fourre dans la cale avec les meubles. Si la nourriture de l'équipage ne vous va pas, rien ne vous oblige à manger. Que personne de vous ne m'adresse la parole. C'est monsieur qui s'occupe de vous... et puis, f...z-moi le camp de la passerelle.

Les autres ont été matés. On ne les a plus entendus. Ils faisaient leurs petites affaires dans l'étable en bois et dormaient. En voilà des gens faciles à mener, quand on leur fait peur. Le vieux me demandait poliment, quand il avait besoin de quelque chose :

— Pourriez-vous ajouter un peu de sucre au café? Pourriez-vous nous vendre des allumettes?

Ça c'était pour lier conversation. Toutes les fois, après, il me demandait si c'était bien sûr que le *Pamir* allait en France.

— Pourquoi voulez-vous le savoir?

— C'est pour savoir; vrai, vous n'allez pas dans un port neutre?

— Non, on va en France.

— Où ça?

— Si vous connaissez le pays, vous le reconnaîtrez.

— Alors, je puis dire à mes amis qu'on ne va pas au pays neutre?

A la cinq ou sixième fois j'ai raconté ça à Fourgues.

— Parbleu, tous ces farceurs sont d'âge militaire. Si on les débarque en Espagne ou en Italie, faudra qu'ils filent là-bas pour tâter du 75. Ils préfèrent une saison en France, bien à

barque. Il a fallu la guerre pour que je commande. Enfin, peut-être que là-bas je te verrai sur ton *Auvergne*. On se racontera les histoires. A bientôt, vieux frère.

Cardiff, 15 novembre 1914.

Mon cher ami,

Tu ne te doutes pas que j'ai presque vu ton cuirassé. C'est quand nous sommes entrés dans l'Adriatique au sud de Leuca. Au petit jour j'étais de quart ; dans le Nord, j'ai vu de la fumée comme il n'y a que les navires de guerre qui savent en faire. Après j'ai vu les mâtures et les cheminées de trois grandes barques qui allaient l'une derrière l'autre. Fourgues a pensé que c'était une division des gros qui allait charbonner à Malte. Il a l'œil, Fourgues, puisque j'ai reçu à Liverpool ta lettre datée de Malte, cinq jours après la rencontre. Je t'en reparlerai de ta lettre, mais avant je vais te raconter les affaires du *Pamir*.

J'ai cru qu'on n'en finirait point d'embarquer le charbon à K***. Quinze cents tonnes, ça n'est pourtant pas gros, il n'aurait pas fallu beaucoup plus d'une matinée en Angleterre ou en Amérique. On te colle à quai, les wagons arrivent, on les chavire dans la cale, et quand le train est vidé, un autre arrive.

A K*** nous avons mis trois jours pleins. Autant dire d'ailleurs qu'on l'embarquait à la cuiller. D'abord on nous a laissés sur un coffre en pleine rade, et les chalands sont arrivés à la va comme je te pousse. Il y avait dedans des corvées d'hommes qui n'attraperont pas d'ampoules ; ils fourraient le charbon dans des sacs avec la pelle, et puis on les montait à bord au bout du treuil, dix par dix. Il y avait d'autres hommes dans la cale, qui décrochaient les sacs, les vidaient en les basculant, les raccrochaient au croc, les renvoyaient dehors. Pendant ce temps le treuil travaillait à vide. Je comprends que le charbon lui coûte cher à la marine de guerre.

Ce n'est pas tout. Le port nous avait dit qu'on emporterait du charbon spécial en briquettes, pour torpilleurs. J'attendais les briquettes. Pas du tout, il arrive dix chalands chargés de

charbon en roche, — quand je dis en roche, autant dire du poussier. Il devait être là depuis quelques années, à pourrir dans le parc. Je crie au patron du remorqueur qu'il y a maldonne, que j'attends des briquettes, et que sa poussière doit être pour un autre bateau.

Il me demande si je suis bien le *Pamir*. Oui, parbleu, que je dis, vous pouvez lire le nom. Alors, il répond que c'est bien pour le *Pamir* qu'il a son papier. Il ajoute que les briquettes arriveront plus tard.

Du moment qu'il y a un papier, moi, j'embarque. Briquettes ou poussier, c'est toujours de la marchandise. Ça a duré deux jours pour mille tonnes. Le chef de la corvée trouvait que ça allait vite. Qu'est-ce qu'il aurait pris avec le patron, si le *Pamir* avait dû payer deux jours de droit d'ancrage pour quatre pelletées de charbon?

— Alors, — je lui demande, — ce n'est pas pour des torpilleurs, ce charbon, puisque les torpilleurs ne consomment que des briquettes?

— Vous trouverez bien, là-bas, des croiseurs ou des cuirassés. Ils mangent n'importe quoi. Et puis, ces dix chalands-là étaient en dehors, et comme on devait vous envoyer mille tonnes aujourd'hui, on a pris au plus tôt paré.

Ils ne se font pas de bile, à K*** : ça, tu peux le croire. Les briquettes sont arrivées le troisième jour. Seulement il a fallu aplatir le charbon en roche qui faisait pain de sucre, pour que les briquettes ne dégringolent pas à fond de cale. Il ne faut pas les casser, disait le chef de corvée, ça les abîme. Seulement le dessus des chalands de briquettes était bien arrimé, tout droit, bien propre, avec des briquettes entières. D'ailleurs, c'était du beau charbon. Grand-Combe, Lens, le dessus du panier. Mais après deux ou trois rangées, rien que des épluchures. Des morceaux gros comme le poing. Dans le fond, de la vase, qu'il a fallu embarquer tout de même, parce que l'ordre est de renvoyer les chalands bien raclés. Si tout le monde les racle, pourquoi y a-t-il un fond de vase? Ça fera du propre dans les chaudières de torpilleurs. Tu te rappelles les caisses d'oranges qu'on avait achetées à Carthagène. Le dessus épatant, le dessous pourri. C'était pareil pour leur charbon.

Fourgues est arrivé à sept heures du soir, et on est parti à

huit. Maintenant il s'en fiche. Il a vu son monde à Orange et trouve que tout va bien. Il a rapporté des calissons d'Aix, des confitures d'Apt, et un petit baril de marc. Pendant tout le voyage, il ne s'est presque pas mis en colère ; et puis, il m'a promis, parole d'honneur, que ce serait mon tour la prochaine fois. Avec ses défauts ce n'est pas un menteur. Avant trois ou quatre mois, j'irai faire un tour au pays. J'aurai peut-être mis de côté de quoi me marier. Enfin, on verra.

Ça va mieux tout de même. A K***, la marine nous a passé un quartier-maître de timonerie réserviste. C'est un patron des bateaux de la Seine, et il s'est vite mis à la coule. Jusqu'à Liverpool, on a fait le quart à trois, et on a pu souffler. Pendant ce temps j'apprenais au contrôleur de tramway les règles de navigation, les feux, les sifflets.

De Liverpool à Cardiff, il a fait le quart sous la surveillance de Fourgues. Il est assez débrouillé. On va lui donner le quart en chef pour le retour et tu pourras dire que ton vieux copain commence à souffler.

A K***, il y a un ingénieur qui est venu voir notre arbre cassé et la réparation. Il a trouvé que c'était un peu rustique, c'est son mot, et nous a fait faire un beau collier bien poli, bien tourné avec butoir et vis-frein. C'est bien trop fignolé pour être solide. Tout ça commence à jouer. Au premier coup de tabac, les deux morceaux d'arbre se remettront à tourner à part. Heureusement, j'ai gardé les manchons de Muriac.

Le *Pamir* avait ordre de faire route pour Anti-Paxo. Il a fait ses bons dix nœuds et on est arrivé sans trop de peine. Les réservistes commencent à s'y faire. J'ai oublié de te dire qu'on avait changé les tubes crevés de la chaudière 3. Elle n'est encore pas fameuse, mais si on ne tire pas trop sur la ficelle, elle pourra attendre le retubage. On est arrivé à deux heures du matin à Anti-Paxo. Pourquoi nous fait-on naviguer avec les feux clairs, pendant que les navires de guerre sont tous feux éteints? Nous sommes du gibier aussi bien qu'eux, et puis on ne sait pas dans quoi on marche. Pendant la dernière nuit, un temps bouché à ne pas voir l'avant du navire, j'ai senti tout à coup de la fumée qui me venait en plein visage, par tribord devant. Eh bien ! mon vieux, c'était un de vos croiseurs à trente-six cheminées qui venait de me

couper la route à cinquante mètres, et qui m'envoyait ses escarbilles dans l'œil. Je n'avais rien vu. Je suis resté aplati. Sans blaguer, ils pourraient bien allumer un quinquet quand ils font des coups pareils. Je sais bien que leurs officiers veillent, mais un de ces jours il y aura carambolage.

Devant Anti-Paxo, un contre-torpilleur nous a couru dessus, *full speed*. Nous avions hissé notre numéro. Il s'arrête à bâbord, à dix mètres. Son commandant avait l'air furieux.

— C'est vous le *Pamir*? Vous deviez aller à Fano.

— A K***, — répond Fourgues, — on m'a dit Anti-Paxo !

— C'est la *Marguerite* qui doit venir à Anti-Paxo. On vous a appelé toute la nuit.

— Regardez, commandant, je n'ai pas de T. S. F.

— Eh ! je vois bien ! Tous les mêmes ces patouillards. Enfin, venez toujours, suivez-moi. Combien avez-vous de charbon?

— Quinze cents tonnes.

— Bien ! vous allez charbonner le croiseur *Lamartine*, derrière la pointe.

— Attention ! c'est que le dessus de ma cale est en briquettes pour torpilleurs.

Ça n'a pas rasséréné le commandant du contre-torpilleur. Il a réfléchi et juré.

— Ah ! et puis tant pis. Le *Lamartine* attend depuis hier, et il faut qu'il reparte aujourd'hui pour le Nord. Il prendra vos briquettes. Demain vous passerez votre charbon en roche à un autre.

— *All right !* — dit Fourgues.

Et on se met en route pour accoster le *Lamartine* qui attendait sous la pointe, en dérive, sans même avoir jeté un pied d'ancre.

A mille mètres, il nous oblige à stopper, parce qu'un officier du bord venait en vapeur sur le *Pamir* pour aider à la manœuvre. Ils auraient pu le garder. Nous n'avons qu'une hélice, nous, et pas trois comme les croiseurs. Le *Pamir* avec ses trois mille tonnes dans le ventre ne tourne pas comme un toton. L'officier a voulu s'en mêler. Fourgues a commencé par chanter, et puis il s'est dit qu'en temps de guerre la marine

marchande doit se ramasser. Quand il a vu que ce ne serait pas trop grave, il a laissé faire l'autre.

— En avant ! en arrière ! à droite toute ! Mais il n'obéit pas votre bateau... Le voilà qui se met en travers... à gauche ! Encore ! En arrière ! en arrière ! Bon Dieu !

Baoum ! Tu parles qu'il s'est arrêté, le *Pamir*. Il a de la veine d'avoir une cuirasse, le *Lamartine*. On lui serait rentré dedans jusqu'à l'emplanture des mâts. Et puis ça s'est tassé. On a cassé les deux premières aussières, des neuves en acier, on a raclé un peu. En ont-ils des histoires qui débordent, tes bateaux : tourelles, canons, bossoirs, passerelles.

Le *Pamir* a tout ramassé avec son canot de sauvetage, à tribord. Il est tombé entre nous et lui et il a éclaté comme une noix. Ça a amorti le choc, mais nos deux supports d'embarcation ont été tordus, et nous ne sommes pas près d'avoir un autre canot à cet endroit-là.

Le croiseur a commencé à embarquer son charbon à sept heures du matin, et à trois heures du soir il avait avalé ses mille tonnes, briquettes d'abord, roche ensuite, intervalle du repas compris. Comment ont-ils pu faire, les matelots de l'équipage, je me le demande encore. Tu peux dire que ce sont des merles. Dire qu'ils avaient trente jours de croisière dans les jambes et qu'ils ont arraché cela en sept heures ! S'ils sont comme cela sur l'*Auvergne*, tu peux te vanter d'avoir quelque chose de bien comme équipage. Ce que je voudrais savoir, c'est si sur ton bateau les ingénieurs ont passé leur temps à compliquer l'entrée du charbon. Ils n'ont pas dû en passer souvent des briquettes avec leurs mains. Sans quoi ils se seraient arrangés pour faire autrement que si on voulait emménager des meubles par les tuyaux de cheminée.

J'ai voulu suivre un envoi de charbon depuis la cale du *Pamir* jusqu'aux soutes du *Lamartine*. Autant valait trouver la sortie dans le palais des glaces du Crystal-Palace. Seulement là, c'était plus sale.

Et puis, est-ce que vous trimballez aussi le charbon sur l'*Auvergne* dans des couffins en vannerie, comme ceux où les nègres des Antilles portent des ananas? Autant dire qu'on veut vider le Mississipi avec un chalumeau de coktail. Les couffins crèvent, ça éreinte les hommes, et tu parles d'une

poussière. Les Anglais et les Boches font mieux que cela, il faut le reconnaître. Avec leur temperly le charbon monte comme un ascenseur, et puis les chemins de soute sont moins biscornus. Enfin, j'attends les détails que tu m'enverras. Peut-être que je me trompe.

Le *Lamartine* nous a envoyés mouiller pour la nuit sur un plateau de rochers, disant que demain un autre croiseur nous prendrait le reste. A peine le temps de dire ouf, il était parti dans la brume.

Fourgues est allé mouiller, et au trot, bien content de souffler un peu et de fumer une pipe tranquille.

On s'est débarbouillé, il a fait monter sur la passerelle un boujaron de marc qu'on a mis dans du café, pour se rincer le charbon de la bouche, et on a bavardé jusqu'au souper. La brume s'est levée pour le coucher du soleil et alors on est resté épatés tous deux. Tu as de la veine de voir ça tous les soirs. Fourgues a voulu faire le malin et dire que sur la vallée du Rhône et à Marseille les jours de mistral c'est mieux que ça au coucher du soleil. Il crânait. Moi je sais que ça enfonce les Antilles et le golfe du Bengale. Il n'y a pas plus de lumière et pas autant de couleurs vives, mais on dirait du velours. D'ailleurs, je suis bien bon de te raconter ça, toi qui l'as vu depuis trois mois. Mais je serai bien content d'y retourner pour regarder ces soirs-là en pensant au pays.

Le lendemain matin nous attendions un croiseur pour le charbon en roches. Il est arrivé une escadrille de contre-torpilleurs, qui se sont accrochés tous ensemble, au *Pamir*. Bien manœuvré. Une amarre ici, une défense là, et les voilà tous, bien sages, collés devant et derrière. Le chef de l'escadrille monte à bord et demande Fourgues. Il n'avait pas dû ôter ses bottes depuis longtemps, ni se laver beaucoup. Il avait des escarbilles plein la barbe et les yeux tout rouges. Quand il a su que le *Lamartine* avait pris le charbon spécial et qu'il ne lui restait que du charbon en vrac, il a fait une tête :

— Voilà trois fois que ça recommence. Ça m'encrasse les grilles et ça fait une fumée d'enfer. Et on nous demandera de donner vingt-cinq nœuds avec cette saleté.

Mais il fallait qu'il reparte à midi pour prendre le barrage au soir, je ne sais plus où, et il a fait embarquer le charbon.

Ceux-là, des contre-torpilleurs, je les plains encore plus que ceux des croiseurs. Ils n'ont même pas la place de remuer main ni patte, et qu'est-ce qu'ils doivent encaisser comme coups de chien?

Il nous restait cent tonnes de charbon, quand les six fiots ont fini le leur. Fourgues aurait bien voulu partir vide, car ça ne ressemble à rien de remporter du fret. Mais il paraît qu'aucun navire ne devait charbonner là avant cinq jours, et comme ce n'était pas la peine que le *Pamir* remonte au Nord avec si peu de charbon, le commandant en chef nous a transmis l'ordre, par T. S. F., reçu par le chef d'escadrille, de poursuivre pour notre destination.

— Tu vois, mon petit, — a dit Fourgues, — le croiseur a pris le charbon des torpilleurs, et les torpilleurs le charbon des croiseurs. C'est la vie.

Les contre-torpilleurs sont partis, nous avons rempli nos ballasts avant, car tu penses si nos deux mille cinq cents balles de coton nous enfonçaient derrière, et on a appareillé pour Liverpool. Ça a été une balade de pères peinards. Fourgues n'avait pas peur de manquer de charbon avec les cent tonnes qu'on promenait gratis, et nous étions trois pour faire le quart, en comprenant le bonhomme des bateaux parisiens qui, entre parenthèses, a un petit bagage d'histoires qui enfoncent celles de Fourgues.

A Liverpool le pilote nous a remis un télégramme du patron qui disait qu'après entente avec le consignataire il fallait passer le coton au *Karl-Kristian*, un grand cargo norvégien amarré devant Birkenhead. Quand on a pu s'amarrer contre, sais-tu ce que le capitaine a dit à Fourgues? Je te le donne en mille ! Que le *Karl-Kristian* allait emporter les deux mille cinq cents balles de coton et quatre mille avec à Copenhague : tu penses si ça va rester en Danemark. C'est la première fois que Fourgues s'est mis en colère depuis K***, et il a dit que, s'il avait su, il aurait plutôt envoyé tout à l'eau au Maroc, quitte à prendre les meubles de cent mille Boches, plutôt que de leur avoir apporté sur un plat de quoi fournir d'obus un corps d'armée. Tu dois avoir lu le conférence de la Haye, toi, mon vieux, sur ton cuirassé; si tu peux me dire pourquoi c'est défendu de vendre du charbon aux Boches, et pourquoi le

coton n'est pas contrebande de guerre, tu feras plaisir à moi et à Fourgues. Si les Allemands avaient notre place sur mer et nous la leur, je crois que ça n'aurait pas traîné, l'embargo du coton.

Le *Pamir* n'a pas moisi devant Birkenhead. Dans la journée le *Karl-Kristian* a gratté nos deux mille cinq cents balles de coton. Mais Fourgues en a profité pour faire visiter par le scaphandrier des constructeurs — le *Pamir* a été fait là — l'hélice qui n'avait pas l'air de tourner bien rond. C'est là qu'on a su qu'un bon morceau de métal de l'hélice était resté dans l'Atlantique, sans compter trois écrous du moyeu décapités. Fourgues aurait bien voulu réparer ça sur place, mais le chantier lui a dit qu'on était débordé, à cause de l'amirauté qui active la construction, et que si le *Pamir* pouvait aller jusqu'à Cardiff, il y trouverait à la succursale une hélice de rechange et des monteurs. Comme la balade était courte, on est parti le soir même, sur lest, et ce matin on a fait piquer du nez le *Pamir*. Les monteurs ont installé un radeau sous l'hélice qui est juste au ras de l'eau, et ils auront fini demain. On chargera le charbon, et en route.

Comme il n'y avait rien à faire à bord pendant ce travail, Fourgues a donné campo à toute la clique, qui ne se l'est pas fait dire deux fois, et m'a invité à déjeuner au *Welsh Lino* ! Ça nous a ragaillardis de boire de la bière fraîche et de manger du pain du matin. Comme on était de bonne humeur, j'ai lu à Fourgues ta lettre partie de Malte, et que j'avais dans ma poche depuis Liverpool. J'espère que tu ne m'en veux pas. D'ailleurs il a dit :

— Ils ont de la veine sur l'*Auvergne*. Avec un petit bonhomme comme ça sur la passerelle, le commandant peut dormir sur ses deux oreilles.

Alors tu peux croire que ça l'a assis de savoir que tu faisais la veille dans une tourelle, et que, quand tu mettais le pied sur la passerelle, tu n'avais que le droit de te taire. Tout ce que tu as écrit l'a beaucoup intéressé. Fourgues a l'air un peu brusque, comme ça, il ne parle pas beaucoup, sauf quand il jure; mais quand il se déboutonne, il n'y a qu'à l'écouter, parce que je me suis aperçu que tôt ou tard on voit qu'il avait raison.

— Pas mal la lettre de votre ami, — a-t-il dit, quand j'ai eu fini. — Il s'intéresse à ce qu'il fait, et il n'y a que ça en dehors de la vie de famille. Seulement, il m'a l'air de croire que c'est arrivé sur son *Auvergne*. C'est le milieu qui veut ça. Il ne jure que par le canon. Il ne rêve que plaies et bosses. Très bien. Faudrait tout de même voir s'il n'y aura que le canon dans cette guerre sur l'eau. Au train dont vont les choses, j'ai comme une idée que les Boches ne l'entendent pas comme ça. Quant aux Autrichiens ! Enfin, on verra... Tiens, petit, viens faire une partie de billard à poches en buvant un whisky. Ça nous dégourdira les doigts et les jambes. Tu me diras ce que tu penses de cette lettre, et on verra si nous sommes du même avis.

Moi je joue au billard comme une mazette, surtout sur cet énorme billard anglais. Fourgues m'a rendu cent points sur cinq cents, et il a gagné en sept séries. Je le regardais faire. Jamais je ne l'ai vu si content. J'ai essayé de placer quelques mots sur ta lettre, mais il a parlé tout seul tout de suite. Je ne vais pas te raconter depuis *a* jusqu'à *z*. Ça a duré une heure. Il m'a posé des tas de colles, et, comme je ne savais pas quoi répondre :

— Demandez-lui donc ça et ça et ça à votre canonnier de l'*Auvergne*, — disait-il en passant la craie sur le procédé.

Eh ! bien, mon vieux, je m'exécute. Tu pourras répondre directement à Fourgues, si ça t'amuse. Je ne serai pas jaloux et ça lui fera plaisir.

— De deux choses l'une, — a-t-il dit. — Ou bien l'armée navale veut se battre avec les Autrichiens, ou elle ne veut pas Si elle veut, pourquoi fait-elle le blocus du canal d'Otrante? Quand on veut tirer un lapin, on le laisse d'abord sortir de son trou, on se met entre le trou et le lapin, et on lui envoie un coup de fusil. Encore ne faut-il pas se mettre d'abord devant le trou. Le lapin ne sortira pas. Je ne sais pas où sont les Autrichiens, à Pola ou à Cattaro ou ailleurs, mais est-ce qu'ils vont sortir, quand ils savent que l'armée navale se balade devant chez eux, à quatre contre un? Il vaudrait bien mieux rester au port, par là dans les environs, avec un ou deux bateaux sur le canal qui n'est pas si large, les laisser sortir s'ils en ont envie, et leur tomber dessus.

» Le compte serait réglé en une heure, et le blocus serait fini. Au lieu de cela, on éreinte des bateaux, des hommes, pendant que les Autrichiens restent chez eux, à entretenir leurs machines et faire des exercices de tir, et être frais comme l'œil le jour où ils voudront.

» Et puis, à quoi est-ce que ça sert de remonter l'Adriatique en grand tralala. Tout le monde sait qu'aujourd'hui les bateaux de guerre ne peuvent pas approcher des côtes ennemies à cause des mines. Le commandant du *Lamartine* me disait l'autre jour qu'ils ne doivent pas dépasser les fonds de cent mètres. Les fonds de cent mètres, ça fait dix ou vingt, ou trente milles au large. Ce n'est pas de là qu'ils bombarderont les arsenaux et envahiront l'Autriche. Tout ce qu'ils y attraperont, c'est un sous-marin qui leur enverra une torpille ou une mine en dérive. Si encore il y avait un résultat, mais je n'en vois guère. Au fond, avec l'idée de se battre, ils m'ont tout l'air de faire ce qu'il faut pour ne pas y arriver. D'ailleurs, si tu as lu les journaux anglais, tu peux voir que c'est pareil de ce côté-là. Enfin, qui vivra verra. Écris toujours cela à ton ami, avec le bonjour de ma part et demande-lui ce qu'ils en pensent sur l'*Auvergne* et les autres bateaux. C'est peut-être une idée de vieux dur-à-cuire, qui n'a pas fatigué les livres de tactique, mais ça ne doit pas être si loin que ça de la vérité !

Fourgues a dit bien d'autres choses, mais j'en ai assez pour aujourd'hui. Demain trois mille tonnes de charbon, et, à la nuit, en route. Si on n'a pas reçu de nouvelles instructions, on retourne charbonner l'armée navale. Mais peut-être que le télégramme arrivera dans la journée. Au revoir, mon vieux. Je vais jouer un air de mandoline sur le pont, et tu peux être sûr que je ne penserai pas à toi.

Alexandrie, 12 février.

Mon cher ami,

Je te demande pardon d'être resté si longtemps sans t'écrire. Pas même la bonne année. Tu sais pourtant que j'ai pensé à toi, mais, vrai de vrai, on n'a pas eu le temps de moisir. Si je me rappelle, on était à Cardiff à ma dernière lettre, et on croyait repartir pour le canal d'Otrante. Mais on a reçu contre-

ordre. La flotte anglaise a besoin d'un tas de charbonniers, dans la mer du Nord, et elle en manque. Au début de la guerre, ils ont dit que leur devise serait : « *Business is usual*[1] », et ils ont laissé les patouillards continuer le commerce pour ne rien déranger. Comme ça se tire en longueur, ils ne peuvent plus assurer le ravitaillement partout. Bref, le *Pamir* est parti pour le Sénégal, le Togo et le Cameroun, où il y a une escadre franco-anglaise qui avait besoin de charbon.

Ça s'est bien passé au départ, mais au cap Finistère, on a pris un coup de tabac. Le *Pamir* était plein jusqu'à la gueule, et il rentrait dans la plume, fallait voir. On a été lavé pendant trente-six heures. Le malheur, c'est que l'arbre s'est remis à faire des siennes, et qu'on a vu le moment où le manchon réparé à K*** allait nous fausser compagnie en pleine tempête. Fourgues a réduit tant qu'on a pu, juste pour ne pas tomber en travers à la lame, et il est allé à Cadix pour mettre en place les colliers faits par Muriac. Ça n'a pas marché sur des roulettes, la réparation, parce que mes hommes n'y entendent goutte, et moi guère plus. On a profité de l'escale pour faire de l'eau et des vivres. Vrai, ce n'est pas drôle d'être Français en Espagne. Partout on nous lançait des yeux et on nous ricanait dans le dos. Les Boches sont bien installés. Leur gouvernement les soutient. Tandis que Fourgues a plutôt été mal reçu. Et puis tous les Français ont été rappelés à la mobilisation. Il n'y a plus personne pour nous représenter. Toutes nos affaires sont à vau-l'eau. Les Boches en profitent. Ils préparent la fin de la guerre, et sérieusement. Il ne faut pas croire qu'ils restent tous là. Il y a des gros bateaux qui partent, de Barcelone ou d'ici, remplis d'Allemands qui vont en pays neutre, et de là, en Allemagne. Ça ferait une belle rafle si on leur courait après. J'espère que tu me diras si on en a pris. Tu dois le savoir, moi je ne sais pas grand'chose. On a assez à faire à bord, et les journaux disent des bêtises. D'ailleurs, une fois parti d'un patelin, on pense à autre chose, mais il n'y a qu'à se promener sur les quais pour voir les bateaux qui sortent avec les Boches. Avec un informateur, la France saurait l'heure et le jour du départ, et un navire de guerre les cueillerait au sortir des eaux espagnoles.

1. Les affaires comme à l'ordinaire.

Puis, le *Pamir* est descendu jusqu'à Dakar. Il a fait toute la côte, Gorée, Sierra-Leone, Porto-Novo, en laissant du charbon un peu partout, des fois à des canonniers, des fois à un croiseur ou à quai. Ça me rappelait les vieux voyages de commerce, où on fait des bouts de traversée de port à port, qu'on débarque trois tonnes et qu'on prend cent barriques. Seulement là, rien à faire pour la marchandise. Partout il y avait des ballots, des régimes de bananes, de l'ivoire à prendre, est-ce que je sais? Fourgues se rongeait les sangs de voir tout cela moisir, alors que le *Pamir* avait de la place de quoi ramasser toute la côte. Mais il avait beau demander, partout on a refusé, parce qu'il est au service de l'État. On est revenu à vide. Rien qu'avec les bananes on aurait payé le retour. Tout ça ira en port neutre, et de là je sais bien où. On a vu pas mal de monde là-bas qui demandait les nouvelles et les détails. Les confitures de Fourgues et le marc y ont passé, parce qu'il invitait les pauvres diables qui s'ennuyaient. Il y en a qui avaient trois ou quatre ans d'Afrique et c'était leur tour de rentrer au pays. Ils sont obligés de rester. D'ailleurs, il paraît que ça va bien, et que le Togo et le Cameroun ne feront pas long feu. Mais les Boches avaient préparé leur coup de longue main, car on a trouvé au fin fond de la brousse des canons et des mitrailleuses dernier modèle et des tas de munitions. Malgré ça, tout le monde dit que le pays sera bientôt purgé, et ça fera toujours deux belles colonies de moins pour eux. Les Anglais leur ont pris pas mal de bateaux, et les officiers de leur marine à qui on a causé disaient que ça ferait un beau magot de part de prise. Quand on leur a dit que chez nous, depuis la guerre, on avait supprimé les parts de prise, les gratifications et tout, ils ont cru qu'on leur racontait des histoires. Comme ils disent, toute peine mérite salaire, et on se grouille un peu mieux quand il y a une récompense au bout. Il y en a même un qui nous a dit que nous étions des jobards, et que nous serions obligés d'y revenir. Fourgues a voulu le ramasser, mais ce n'était pas de bon cœur, parce qu'il m'avait déjà dit qu'il pensait la même chose.

En repassant à Dakar, on nous a donné l'ordre de toucher à Casablanca pour y attendre des instructions; nous avons cru que ça allait refaire comme en août. Pas du tout. Il y avait là

deux mille tonnes de céréales destinées au Monténégro, qui claque du bec. On les a embarquées avec des barcasses comme les meubles des Boches, seulement c'était un peu plus calé. En plein décembre, il y a quelque chose comme levée. Je passais mon temps à me dire : « Ça y est, cette barcasse chavire dans la barre » et puis elle passait. Ils connaissaient le truc, les bicots. Fourgues était content d'avoir quelque chose dans le ventre du *Pamir* et de ne pas partir sur lest. Il avait peur qu'on ne nous envoie pas au Monténégro.

— Tu vas voir, petit, qu'on va nous faire débarquer tout ça et retourner au charbon.

Il n'aime pas le charbon, parce qu'il dit que, quoique ça tienne les dents propres et soit bon pour l'estomac, on ne peut pas avoir de chemises et de mouchoirs propres. Mais on nous a envoyés à Oran, pour compléter le chargement avec des chaussures, des couvertures, et toute sorte de matériel d'habillement. Il faut qu'ils soient rudement sur la paille, au Monténégro.

Enfin, le *Pamir* a passé quelques heures à Bizerte pour prendre de l'essence pour l'armée monténégrine. Tout ça nous a pris du temps, quoiqu'on n'ait pas moisi dans les ports, et dans la plus mauvaise saison de l'année. Je n'aurais jamais cru que la Méditerranée soit si mauvaise. C'est pire que l'Atlantique et les mers de Chine. Pluie ou vent, vent ou pluie, et une mer hachée tout le temps. Fourgues encaisse ça et se paye ma tête.

— Eh ! petit ! Tu vois qu'on a tort de chiner le Midi. La Méditerranée, vois-tu, c'est grand comme une tasse, mais il faut être malin pour la traverser en long, en large, sans recevoir quelque saleté. Tiens, regarde celle-ci, et celle-là !

Qu'il y ait des lames plus hautes que la cheminée là où elles ont le temps de prendre du champ, je comprends, mais trouver ça en Méditerranée, ça me passe. Toi, mon vieux, tu es tranquille dans ta tourelle, mais la passerelle du *Pamir* n'est pas souvent sèche.

Le rendez-vous était à l'ouest de Fano, à dix milles, et le *Pamir* y est arrivé vers midi. De loin, nous nous sommes demandé ce qui pouvait bien arriver. On pensait voir un contre-torpilleur, peut-être un croiseur, et vous étiez cinquante

ou soixante. On voyait la fumée à trente milles, et il arrivait tout le temps d'autres bateaux. C'est la première fois que je voyais l'armée navale au grand complet, tous les cuirassés, croiseurs et torpilleurs. Il n'y a pas à faire le malin, ça a de l'œil. J'ai cherché ton *Auvergne*, mais elle n'était pas là. Qu'est-ce que tu faisais? Ça m'intéressait tellement de voir les signaux à bras, les pavillons et tous les canots qui allaient d'un bateau à l'autre, que j'ai oublié de t'écrire un mot pendant la demi-heure qu'on est resté stoppés dans le tas. Je me demandais ce que vous faisiez tous là, arrêtés sans rien faire, et ce n'est qu'à la fin que j'ai vu le courrier, que me cachait un grand croiseur, et j'ai compris pourquoi il y avait tant d'embarcations à courir. Ça ne fait rien, il n'a pas peur, l'amiral, de rester là en plein jour, tous ensemble, sous le nez des Grecs.

Dès qu'on a été stoppé, un vapeur est venu prendre Fourgues et l'a conduit à bord de l'amiral, où il n'est pas resté quinze minutes. Quand il est revenu il a grimpé l'échelle au galop.

— En route, petit, tout de suite, cap au Nord. Mets-toi derrière ce contre-torpilleur pendant que je vais ouvrir mes ordres.

Il est allé lire son enveloppe cachetée et je suis passé tout seul, fier comme un caban derrière mon contre-torpilleur, au milieu de tout votre acier. Tout de même c'était un peu vexant de n'avoir pas su qu'on tomberait sur le courrier. Toi passe encore, mais ils auront cru que j'étais noyé, au pays. Ils sont restés au moins un mois sans lettre.

Quand Fourgues est arrivé sur la passerelle, j'attendais qu'il me raconte, et je commence :

— Eh bien ! commandant?...

— Marche toujours, petit !

Il va se coller près du taximètre en tapotant la rambarde, le sourcil froncé. Je voyais bien qu'il y avait un cheveu, mais c'était pas la peine de s'en mêler. C'est moi qui aurais écopé, tandis que comme il n'a plus que moi à qui parler, j'étais sûr que ça sortirait avant peu.

Il est redescendu et a donné des ordres pour doubler la veille, deux hommes devant, un derrière. Puis il a dit que tant qu'on remonterait et qu'on descendrait l'Adriatique,

c'est lui et moi qui ferions le quart en chef, que les autres nous doubleraient, sauf pendant les repas qu'on continuerait à faire ensemble, mais dans la chambre de navigation. Après il est resté à ruminer sans dire pipe jusqu'au dîner.

Moi je n'ai pas ouvert le bec. Je commençais à être épaté de voir cette tête à Fourgues au moment de faire quelque chose d'intéressant. Il est plutôt casse-cou. Enfin il a éclaté :

— Il ne faudrait pas tout de même qu'on s'entende. Sais-tu ce qu'ils m'ont demandé, petit, sur ce cuirassé-là?

Pas de danger que j'ouvre la bouche.

— Eh bien ! ils m'ont demandé pourquoi je n'ai pas la T. S. F., et pourquoi je n'ai pas un tonneau de vigie à la pomme du mât, et si j'ai une colonne de signaux lumineux, et comment je communiquerai la nuit avec eux et avec le contre-torpilleur. Et pourquoi par-ci, et pourquoi par-là? Ils n'ont qu'à donner des ordres, bon Dieu de bois ! Je ne demande pas mieux qu'on le grée de tout les apparaux de la création, le *Pamir*, avec des chaudières neuves et un arbre entier par-dessus le marché. Mais tu vois ça, toi, d'avoir l'air de m'attraper !... Je ne suis pas un cuirassé, moi... Alors, j'ai demandé à mon tour à celui qui me posait encore une colle, un frégaton : « Et vous, qu'est-ce que vous faites là stoppés? Vous attendez une torpille? » Il s'est fichu à rire. Il a appelé les autres et ils m'ont regardé comme une bête curieuse. Il y en a un qui a daigné m'expliquer. Les sous-marins c'est pour la défense des côtes. Jamais ils ne descendront jusqu'à Fano. Il ne faut pas se faire des épouvantails. On peut naviguer tranquille. Là-haut, peut-être, il faudra ouvrir l'œil, mais au large, quelle bonne blague !... C'est tout de même un peu fort de croire que Fourgues a peur... Je ne sais pas ce que je leur aurais dit, mais l'amiral est arrivé :

« — Ah ! c'est vous le commandant du *Pamir* qui allez au Monténégro ! Vous avez plus de veine que moi; vous n'avez pas peur au moins?

» J'allais lui répondre, moi, mais il est parti sans même attendre, et dès qu'on m'a donné mon pli cacheté je suis rentré dare-dare. Ici je sais ce que je fais, et personne ne m'apprend ma leçon. Qu'ils me la donnent la T. S. F., voilà dix fois que je la demande à l'armateur, et chaque fois il me

regarde comme si je lui demandais la lune. Ah ! et puis, j'oubliais, à la coupée, il y avait un petit lieutenant de vaisseau. Je lui demande ce que j'ai à faire si je vois un sous-marin, et si c'est avec mes deux poings que je lui répondrai. Celui-là encore m'a regardé comme un phénomène, et puis il a haussé les épaules et s'en est allé rire avec les autres. Non ! mais vois-tu ça, petit?

Ça lui faisait du bien à Fourgues de s'être soulagé. Il a allumé sa pipe et a avalé un verre de rhum, du bon des Antilles.

— Va te coucher, petit, et tâche de bien dormir jusqu'à minuit parce que demain ce n'est pas la peine d'y compter. Nous allons à Antivari, on arrivera à la nuit. On repartira au jour, et il faudra que toute la camelote soit envoyée à terre. Heureusement, les nuits sont longues. Ils verront bien si le père Fourgues a du jus de navet dans les veines.

C'est pas très folichon de remonter la côte d'Albanie. Il y a autant de végétation que sur ma main, et quand le vent se met à dégringoler de là-haut, ce n'est pas pour rire. Nous avons attrapé un de ces coups de bora, à arracher les mâts de leurs emplantures... Je ne sais pas comment le contre-torpilleur a fait pour ne pas chavirer. Chaque fois qu'on pouvait le voir entre deux lames, il était couché à droite ou à gauche. Quant au *Pamir* il en a tant vu que ça ne lui enlève même plus de peinture, il n'en reste plus.

En serrant la terre, on est arrivé au lendemain soir devant Antivari. Le torpilleur toujours devant montrait le chemin. Le vent était tombé, mais ce n'était pas fameux, et puis pas un lumignon. Fourgues est rentré là dedans comme en plein jour, et on ne voyait ni la côte, ni le wharf. Tu aurais cru qu'il entrait dans le bassin de l'Eure, au Havre, avec remorqueur devant et derrière.

Il y avait tout de même du monde sur le wharf, des Monténégrins qui ont reçu les amarres et ne les ont pas tournées trop bêtement. Le *Pamir* a pu se déhaler dessus, et on n'a rien cassé en accostant. Comme des diables, les indigènes ont sauté à bord. Dans leur charabia, ils ont dû demander à manger, car dès qu'on a sorti le premier maïs, ils se sont jetés dessus et en ont rempli leurs poches.

Comme travail de nuit, je te recommande ça. Défense d'allumer un lampion, défense de faire marcher les treuils, défense de crier. On jetait par-dessus bord sur le wharf sans savoir où ça tombait. Tant pis pour qui était dessous. Ceux qui étaient à terre crochaient dedans comme ils pouvaient, et tiraient ça dans les hangars. Essence, chaussures, couvertures, sacs de maïs, tout ça déballait. On n'a tué personne, je me demande comment on a fait, même pas les avions autrichiens qui sont venus à deux heures du matin et ont lâché quatre ou cinq bombes. Elles ont éclaté tout autour, sauf une qui est tombée dans le maïs sans sauter, et que Fourgues a jetée à l'eau comme si ç'avait été un bout de cigarette. Seulement, dès qu'ils ont entendu les avions, tous les indigènes se sont trottés comme des lapins, et il n'y a pas eu moyen de les faire revenir. En voilà qui aiment la nourriture toute servie. Le contre-torpilleur nous a envoyé du monde, et pourtant ils devaient avoir envie de dormir, après le métier de chien de ces derniers jours. Ils ont quand même arraché ça comme si c'était pour eux. C'est ce qu'on appelle tirer les marrons du feu. A cinq heures du matin, les cales étaient vidées, raclées, et le *Pamir* a filé sans demander son reste. Le contre-torpilleur est resté là, parce qu'il avait reçu un radio pendant la nuit, et il est parti pour rôdailler dans les environs. Nous avons redescendu l'Adriatique sans être convoyés ni rien. Si un mouille-ciel avec une carabine nous avait tiré dessus, on était bel et bien prisonniers, et ça aurait eu l'air fin. Fourgues grommelait, disant que tout de même un bateau de trois mille tonnes est bon à prendre et que la France n'en est pas si riche pour les larguer comme cela dans les eaux ennemies. Et puis on n'avait pas d'ordre, et Fourgues se demandait s'il fallait retourner à Cardiff, ou à Toulon, ou quoi. Bref, la vie n'était pas drôle sur la passerelle. Pour comble de bonheur, une tête de bielle se met à chauffer. Il a fallu réduire jusqu'à trois nœuds et arroser avec des seringues. On aurait eu le temps d'être coulés dix fois. On a mis cinquante heures pour redescendre, avec du gros temps sur le nez. Fourgues voulait passer à l'intérieur de Corfou pour trouver du calme et mouiller si la bielle ne voulait pas refroidir. Mais comme on allait s'engager dans la passe nord de Corfou, toute une escadrille de torpilleurs

nous arrive dessus et nous fait signe de passer par le large. Les bateaux français, a crié l'un des porte-voix, ne doivent pas aller aux eaux grecques. Pourtant le *Pamir* n'est pas un navire de guerre.

L'autre a continué à causer. Il paraît que toute l'armée navale a cru que le *Pamir* était coulé ou torpillé, et qu'on nous cherche partout depuis vingt-quatre heures. Le contre-torpilleur qui était avec nous à Antivari avait reçu l'ordre de redescendre et de tâcher de nous trouver pendant que d'autres remonteraient au rideau. Notre compagnon qui était parti en recherche à toute vitesse nous a dépassés, comme tu penses, sans nous voir, puisque nous avions longé la terre pour trouver de l'abri, et il a reçu le matin, par T. S. F., un savon de première du commandant en chef. Ça a un peu ennuyé Fourgues de savoir ça :

— Et puis, tant pis ! — a-t-il conclu, — s'ils nous mettaient la T. S. F., ça n'arriverait pas?

On nous cherchait aussi pour nous dire d'aller à Alexandrie, où nous sommes arrivés avant-hier. Nous ne savons pas encore pourquoi, mais je crois que c'est à cause d'une expédition du côté de Constantinople. Fourgues est assez content, parce qu'il dit que ce sera drôle de mouiller en vainqueur là où il a mouillé des milliasses de fois avec de la camelote. Pourvu que ça soit vrai. Il passe son temps maintenant à me raconter le Bosphore, les détroits de la mer Noire, que je n'ai jamais faits.

Il dit qu'avec du cran, l'affaire est possible, qu'il faut surprendre et ne pas s'arrêter, et qu'en trois jours les Turcs sont cuits. « Seulement, ajoute-t-il, c'est pas tout de dire qu'on y va, il faut y aller. » En attendant, on se repose. Les Anglais sont très gentils, et je t'assure qu'on ne se fait pas de bile à Alexandrie. L'équipage en profite. Il y a eu un peu de nez sales, mais Fourgues ferme les yeux puisqu'ils ont travaillé d'arrache depuis trois mois, et que c'est la première fois qu'on déboucle le ceinturon. Moi je me suis mis à faire du courrier, comme tu vois. Mais je voudrais avoir des livres. Depuis le mois d'août je réfléchis beaucoup, surtout que Fourgues me fait voir qu'il y a des tas de choses que je ne sais pas. Avant je ne lisais guère que le journal, mais il me

faudrait quelque chose de plus sérieux, rien que pour tenir la conversation avec Fourgues. Envoie-moi une liste, vieux frère, sur la marine et l'histoire d'Europe, et puis des choses classiques. J'achèterai ça en France. Si tu ne m'en veux pas de t'avoir abandonné si longtemps, envoie-moi un paquet de livres que tu auras finis et dont tu n'as pas besoin.

A cause de la nouvelle année, je t'embrasse.

(*A suivre.*)

Y.

THÉRÈSE

OU LA BONNE ÉDUCATION[1]

IV

RÉVÉRENCES ET FAIBLESSES D'AMOUR

Thérèse accueillit sans empressement le fils Feugerolles quand, agréé officiellement, il vint faire sa cour, mais elle ne le rebuta point non plus par la froideur. Elle se montra polie et le prit comme un passant qui traverse le salon en faisant des courbettes et qu'on ne verra plus de la saison. La régularité même de ses visites convenues ne corrigea point cette attitude.

Madame Fouquet, au contraire, combattant la sévérité naturelle de son tempérament, se dépensait autour de son futur gendre. Sans doute craignait-elle, de toute sa vanité piquée par deux échecs, qu'il échappât. En outre il était fils unique et son père, veuf, en raison même de son alerte verdeur, ne montrait point de goût pour de nouvelles épousailles. Les

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1917.

affaires, réglées préalablement en l'étude de maître Barbichet, apportaient à Thérèse, dotée au plus juste, la fortune des armateurs. C'était un établissement qui valait bien des avances.

Elle commanda, chez madame Loriquet, de nouvelles robes violettes et marron, adornées de dentelles en ruche, qu'elle porta gaillardement, ainsi qu'un uniforme, sur sa forte charpente. M. Fouquet le remarqua et lui poussa une pointe en clignant de l'œil :

— Hé ! hé ! ce Gaston fait des conquêtes !

Mais elle n'entendait point la plaisanterie sur ce ton, et, sérieusement, elle répondit par un de ses principes :

— Il faut paraître selon son rang.

Au surplus, elle laissait son cheveu blanchir et le poil lui pousser au menton, ce qui prouvait abondamment qu'il ne s'agissait point là de coquetterie, mais de devoir social.

Toutefois, au thé, elle roucoulait, à propos d'un morceau de sucre ou d'un biscuit, des « Gaston ! » tendres et familiers et gourmandait sa fille pour l'oubli d'un carafon de rhum ou de cognac. Elle savait les habitudes de « ces messieurs » et marquait pour leurs défauts, qui n'ont point de conséquences dans le monde, autant d'indulgence qu'elle exigeait de tenue chez la femme. Elle disait volontiers :

— Les hommes, n'est-ce pas?...

Achevant sa pensée d'un sourire qui conférait au sexe fort des privilèges dans la vie. Ainsi elle voulut que Gaston fumât, sans cérémonie, comme il en avait l'habitude.

— N'êtes-vous pas chez vous, voyons, et mes fils ne fument-ils pas?

Elle plaça des cigares sur le plateau près de l'alcool.

Thérèse ne se mettait point en frais, mais comme elle était simple et jolie au naturel, elle charmait sans chercher à plaire. M. Feugerolles s'y trompa dès le début et en conçut une opinion avantageuse de sa personne. Elle ne lui avait pourtant pas accordé plus d'attention qu'aux premières fois qu'elle avait dansé avec lui. Elle savait au juste qu'il était grand, roux, rasé à l'américaine et portait monocle. Nulle curiosité ne la poussait à le pénétrer, par habitude elle ne le voyait plus.

L'échéance encore lointaine des fiançailles et l'absence des menus soucis ménagers qui préparent un mariage la tenaient en repos sur les aspirations du prétendant. Son trousseau, confortablement pourvu lors de l'affaire Brignot, comblait les vieilles armoires dans lesquelles sa mère l'avait rangé avec un grognement de revanche :

— Ce sera pour le prochain !

Il était prématuré de s'occuper d'un appartement, et sans les exhortations de madame Fouquet, qui de temps à autre la rappelait à l'ordre, aucun souci n'eût troublé la monotonie régulière de sa vie.

Cependant, il parut convenable que les jeunes gens fissent, comme l'on dit, connaissance. Madame Fouquet les lâcha un beau soir tête à tête, au tournant d'une conversation, avec une brusquerie qu'elle jugeait habile :

— Mon Dieu ! j'ai oublié que Gilles venait dîner ! Vous m'excusez !

Elle sortit, mais non pas si vite que Gaston n'eût le temps de recueillir le stimulant d'un regard à la fois attendri et engageant. Il n'en profita point et sentit au contraire un malaise irréfléchi l'envahir devant la porte refermée. Thérèse était près de lui et un peu en arrière, en sorte qu'il devait se tourner à demi pour la voir. D'abord il n'osa risquer ce mouvement et fit d'un clin d'œil tomber son monocle, par contenance. Il prit du temps pour le rajuster, en songeant qu'on lui avait fait « une sale blague » ; mais le silence lui parut tout d'un coup immense et inconvenant. Alors il se tourna avec un grand courage et il fut troublé par la vue de cette jeune fille avec laquelle il se trouvait seul dans une chambre close.

— Votre mère est très occupée, n'est-ce pas?

Cela lui échappa, au hasard, comme le chant de peur au gamin attardé dans la nuit sournoise.

— Oh ! c'est l'oncle Gilles qui la tracasse ; il est difficile sur la table et un peu ronchon. Vous ne le connaissez pas? C'est un type !

— Ah ! ah ! un type !

Elle se leva pour atteindre un livre qui traînait sur une table et passa devant lui. Il crut qu'il ne l'avait jamais vue et s'avisa qu'elle était belle. Il se sentait lui-même tout changé dans ce

salon assourdi et guindé où les choses prenaient un air étranger. Elle lui tendait le volume en demandant :

— Vous connaissez ça?

Mais lui ne voyait que ses mains un peu longues sur la couverture jaune. Il faillit reculer sa chaise en même temps qu'il répondait machinalement :

— Oh ! moi, vous savez, les romans...

— Mais ce n'est pas un roman ! Samain n'a écrit que des vers.

Elle riait en montrant une denture éclatante. Il répondit, pour sauver sa vanité, qu'il n'avait pas lu le nom de l'auteur et qu'au surplus il n'aimait pas les vers.

— Vous êtes un homme d'affaires, comme papa, — reprit-elle avec une pointe d'ironie.

Mais il ne comprit pas la nuance et se laissa railler bénévolement. Le rire clair de Thérèse, d'ailleurs, lui brûlait les yeux comme un soleil et les mouvements de sa jupe l'étourdissaient. Malgré lui, des instincts débauchés l'amenaient aux pensées troubles. Jamais il n'avait ainsi pris contact avec la jeune fille qui n'était point de son gibier. Thérèse l'environnait d'une révélation inquiétante qui le prenait de court et l'intimidait.

Madame Fouquet renouvela plusieurs fois le stratagème avec des variantes ingénues : Gaston pressentait son départ à l'intérêt qu'elle manifestait soudain pour la conversation. Il pensait : « elle va nous lâcher », dans le moment même où déjà elle criait un prétexte et s'éclipsait.

Il se tournait vers Thérèse qui ne s'apercevait point de sa gêne, attendant que d'un mot elle le tirât d'embarras et amorçât l'entretien. Et chaque fois il la voyait avec des yeux plus sensibles, retrouvant pour l'évaluer son habitude experte et ses appétits.

Elle vivait près de lui, simplement, flexible dans sa démarche, cambrée dans son port. En raison de l'été, elle gardait les bras et le cou nus, offrant la jeunesse glorieuse de sa peau mate. Sa chevelure noire tentait, en suspens sur la nuque.

Il n'y put tenir. La chaleur du sang, qui lui roidissait les veines, le trahit. Ses lèvres tombèrent sur le dos tiède, au ras du corsage, un jour qu'elle passait devant lui. Elle plia de surprise, de peur et frissonna. Il vit son visage qui pâlissait

à mesure qu'elle reculait vers la fenêtre. Elle ne fit point d'éclat. Et le silence grandit entre eux comme un remords.

Il n'osait remuer, honteux, étourdi. Une cloche sonna. Thérèse dit :

— Six heures, les ouvriers vont sortir...

Elle paraissait calme, étrangère. Alors il fit la révérence et s'enfuit comme un voleur.

Dans sa chambre elle pleura — oh ! un sanglot à peine ! — au souvenir ravivé du premier amour, du premier baiser, au sentiment de la déchéance. Le soleil rouge s'effondrait au bout du port ; les menues voiles des pêcheurs remontaient avec le flot. Les quais roulaient la pouillerie ouvrière, noire et puante.

Gaston Feugerolles fonçait à grands pas dans la ville, soulagé par le grand air, mais chaud encore d'émotion virile. Il se répétait avec insouciance et sans parvenir à se le persuader : « J'ai peut-être fait la gaffe ! » en s'excusant tout à la suite : « C'est qu'elle est jolie, la mâtine ! »

Il revit Thérèse dans l'apaisement, la trouva la même, sans défiance, et fut tranquille. Il ne remarqua pas une ombre de tristesse autour d'elle, malgré le verbiage satisfait de madame Fouquet. La mère prit de l'humeur de ce nuage et harcela Thérèse :

— Ah çà ! vas-tu rebuter ce garçon ! Qu'est-ce que ces manières de faire la pincée et de rester toute momifiée devant lui, comme si tu avais perdu trois pains de ta fournée ! Tiens-toi pour dit qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre !

Des manifestations publiques s'imposaient pour engager les deux parties. Madame Fouquet les hâta dans la crainte de voir échouer ses projets par la faute de Thérèse. Mais celle-ci accepta avec joie les sorties qui rompaient les obsédants tête-à-tête.

On se montra le dimanche à Saint-Macaire où la messe de midi « fait salle comble » par snobisme. La Butte, les Cours, le quai aux Palmes et l'Ile y figurent au grand complet et il n'est pas de mauvais ton d'arriver un peu en retard s'entasser sous les orgues où l'on se retrouve avec une œillade. Les mères ont coutume d'y exhiber leurs fils qui travaillent dans les écoles — Saint-Cyr, Polytechnique, Centrale, — ceux qu'on

nomme « des sujets » et qui, à coup sûr, en sont un d'envie. Les officiers viennent en tenue, le dolman roide, de la pommade aux cheveux. Parfois, les chapelets de la noblesse cliquettent pendant le sermon aimable du jésuite ou bourru d'un missionnaire.

A peine l'encens refoule-t-il les parfums autour du retable rococo de l'autel, embrasé d'or et de torsades, et qu'on dit « riche » avec respect. Aux marches du chœur, les Badereau, les Carré de la Hotte, les Magnol de L'Epau, forment le rang comme une garde. Beaucoup de ces messieurs, qui ne peuvent se dérober à la quête, se tiennent debout pour ne pas payer une chaise. Quelques dames, déjà sur l'âge, les imitent, mais par force et dans la crainte de faire éclater le corset dans quoi la femme de chambre les a comprimées et rivées. Vers l'élévation, M. Feugerolles paraît à la porte, où il demeure « le temps de se rafraîchir l'œil », assure-t-il.

La venue des Fouquet, en compagnie du fils Feugerolles émut les familles. Les mieux informés triomphèrent : « Je vous l'avais bien dit, n'est-ce pas ! » On sut aussi, de-ci, de-là, par chuchotements, que « cette fine mouche de Thérèse avait su bien se nicher, et pourtant, elle n'était pas si blanche que ça »...

Madeleine Jarillon, debout près de son fiancé, le solide Maugras, leur fit des signes. On se joignit et un murmure désigna les deux couples. Madame Fouquet rayonnait sous ses plumes, oubliant d'ouvrir le livre où il lui semblait décent de suivre ostensiblement l'office. A la sortie il y eut des embrassades, mais madame Jarillon, dolente et boursouflée, s'apitoyait :

— Croyez-vous, ces pauvres Godard, eh bien leur petite est idiote ! Navrant, n'est-ce pas ! Les médecins ont fait l'impossible ! Un si gentil ménage, si pieux !

— Ah ! chère madame, chacun a sa croix...

— Idiote ! A leur place, je n'hésiterais pas, je m'en irais à Lourdes au prochain pèlerinage !

— Nous, nous ferons en Suisse notre voyage de noces, — lâcha étourdiment Madeleine, — vous comprenez, une lune de miel en plein été, ça demande du frais !

Maugras étouffa un sourire dans sa face pâteuse, tandis que ces dames suivaient la foule avec une feinte indifférence.

Des mendiants ricochaient de groupe en groupe. On entendit M. Badereau crier sévèrement à un vieillard qui assiégeait sa voiture :

— Vous feriez mieux de travailler, mon ami !

Les fidèles récriminèrent contre la mendicité en se hâtant vers le repas dominical. Feugerolles, qui déjeunait au cercle, entraîna Maugras.

— N'oubliez pas la soirée Marcotte, demain soir ! — rappela madame Maugras.

— Entendu ! — sourit Gaston.

Et à Maugras :

— Mon vieux, je n'ai même plus le temps de tailler une banque !

Andoche, le gérant du cercle Saint-Hubert, sortit, au café, ses vieilles fines charentaises, au ton d'acajou, pour « ces messieurs qui étaient amateurs ». Au troisième cigare, Feugerolles demanda une voiture et parla de convier des amies à finir la journée en banlieue, dans les guinguettes où l'on croque la friture au bord de l'eau entre un quadrille de pianola et le graillon des galettes. Maugras l'allait suivre quand la porte battit et le colonel Chartesac parut, raide et forçant la goutte qui lui soudait les jarrets.

Il salua selon sa coutume :

— Messieurs, j'ai bien l'honneur !...

Et empoignant ses lombes sanglés dans la redingote il ajouta :

— De la pluie avant deux jours, mon baromètre craque.

Une raie de poussière cernait la semelle de ses souliers qu'il essuyait avec soin sur le tapis de l'escalier, en montant, et dénonçait la marche. Il venait de la campagne où, sa fortune, les propriétés, les héritages, l'usufruit des tutelles mangés, il subsistait aux frais de sa femme qui lui concédait, outre la nourriture, un complet par an et vingt francs par semaine.

Le louis se retrouvait tous les dimanches, à midi, dans une ancienne tabatière affectée, par convenance, à cet usage, et qui ornait la cheminée du colonel. Il l'escamotait, le glissait dans son gilet, mangeait de grand appétit et réclamait avec éclat sa canne et son haut de forme. Madame le voyait passer la

grille entre les potées de géraniums et tirer rageusement la jambe sur la route, jusqu'au détour. Dix kilomètres ! « Cré dié, chiens de rhumatismes ! » La ville était au bout, et le cercle et le jeu. Le colonel Chartesac tâtait par intervalles sa pièce qui faisait un petit rond dur à gauche, à l'endroit du cœur, sous la rosette.

On apporta des cartes. Chazin-Barbeaux, Bruchemotte, Rodier-Vacherot avec une bande arrivèrent coup sur coup. En quelques instants le tapis fut cerné, le baccara s'ouvrit. La chance s'attacha au colonel qui débitait avec précaution son louis monnayé. Des heures durant il gagna. On se groupait à son tableau ; on pontait sur sa main. Vers le soir survinrent les d'Avrillé, père et fils, sortis du fond de leur terre, pour risquer aussi leur mensualité. Le jeu monta. Le colonel, qui n'avait pas quitté la table, même pour manger, prit la banque à cent louis à trois heures du matin.

Il avait une joie d'enfant dans les yeux et un petit tremblement aux doigts qui abattaient la carte. Il annonçait le point largement dans la tension silencieuse :

— Six ! Huit ! Bac !

Au jour, décavé à fond, il dormit sur une banquette dans la salle de lecture, lesté de quelques sandwichs, « à la moutarde, cré dié ! » Les chiffres bourdonnaient aux oreilles des joueurs invincibles serrés sous les lampes, volets clos. A midi, Feugerolles, au souvenir de la soirée Marcotte, s'ébroua. Le colonel le cueillit à la porte et lui offrit un apéritif qu'il laissa Gaston payer. Puis il reprit la route, poussant ses jambes, grognant. « Dix kilomètres ! et en voilà pour huit jours. » Madame Chartesac l'attendait sans souci en tricotant des brassières « pour ses pauvres ».

Le soir Gaston fut exact chez Marcotte où l'on faisait de la musique « entre intimes ». Le docteur bouleversait des piles de cahiers, remuait des pupitres sans s'inquiéter des invités qui s'installaient à leur guise. Le jeune Loisel les recevait avec des sourires qui mettaient une sensualité singulière sur son masque épais, tandis qu'il dispensait les compliments d'une voix câline. Des jeunes filles lui rompaient les doigts d'un shake-hand.

Déjà las d'une nuit de jeu et redoutant la musique, Gaston ne vit point sans déplaisir la belle madame Rodier-Vacherot dont le mari, prévenant, flatteur, attendri, entourait la majesté comme un cortège. Elle chantait d'un contralto fluide et charnel ensemble, émouvant, que le docteur avait découvert. Mais le solfège l'ayant trouvée récalcitrante, il l'avait laissée faire, et elle alla justement, d'instinct.

— Ça chante comme ça respire ! — proclamait Marcotte.

Et Rodier-Vacherot, la face ointe d'un sourire, s'empressait :

— Te sens-tu en voix, ma chérie?... Tu n'as pas trop chaud? Pas trop froid?... Veux-tu la partition ou le cahier?

Il portait la musique, une écharpe et des bonbons pour adoucir la gorge.

Madame Fouquet le donnait en exemple, en cillant vers Gaston.

— Quel délicieux mari !

Mais Thérèse, qui n'était point intéressée, repartit :

— Je trouve même qu'il abuse.

— Tu sauras, ma fille, qu'un homme n'abuse jamais !

Gaston le prit pour un encouragement et regarda Thérèse. Elle ne détourna point ses yeux, sans éclairer leur mystère, et ce fut elle qui découvrit encore la lueur ivre dans la prunelle de l'homme. Le docteur criait familièrement en haussant sa face de mousquetaire jovial :

— Allons, les enfants, un peu de silence !

Elle entendit à peine les amples premières mesures de la *Sonate au Clair de Lune*. Elle se remontait à petits tours de raisonnements pour se tirer de souci. « Eh quoi, s'attrister parce qu'un homme la désirait? Un homme qui était son fiancé, qui serait son mari, auquel seraient conférés tous les droits? Enfantillage ! N'étaient-ils pas ici, ensemble, pour proclamer leur union prochaine... Ah ! le baiser dans le cou, l'autre jour?... Eh bien, mais c'était la cour, n'est-ce pas, la première saisie... il n'y avait qu'à tendre la nuque... Gaston? il en valait un autre et on le disait bel homme... Maugras, qu'épousait Madeleine, n'était qu'une baudruche ; le petit Rouchette un pitre ; et Godard? qu'est-ce qu'il avait donc, celui-là, pour faire des enfants idiots?... Pour sérieux, les

Feugerolles, on les connaissait ! Mais les autres... Chazin-Barbeaux, marié de six mois, ne rentrait déjà plus chez lui... »

— Eh bien, Thérèse ! — reprenait madame Fouquet, — monsieur Feugerolles qui te dit bonjour !

M. Feugerolles, le père, entourait sa future belle-fille de politesses exquises, la flattant de galanteries mesurées et de ces à-propos sur la toilette qui touchent si joliment la femme dans sa coquetterie et sa vanité. Il la comblait de fleurs, de menus cadeaux, avec le ton paternel sous quoi il dissimulait son goût naturel pour des charmes désirables. Son fils lui paraissant un heureux coquin, il l'avait apostrophé :

— Tu as trop de chance, mon gaillard !

A quoi l'autre rétorqua, pensant à l'embarras des fiançailles :

— Tu te fais des illusions, papa !

Une houle passa sur le rang des hommes : madame Rodier-Vacherot allait chanter. On parlait du mari :

— Vous savez, les deux croiseurs qu'il a construits pour l'Uruguay, acceptés et payés !

— Bah ! Est-ce que le pont n'avait pas cédé aux essais d'artillerie, écrasant les salons d'arrière?

— Mais si, mon cher, mais si ! Quelques épontilles, de nouvelles boiseries, en route, et ça a passé !

— Une vraie veine de...

— Chut ! un bienfait n'est jamais perdu !

La voix sourdait comme une eau vive, s'épandait, remplissait le grand salon nu de son flot trouble et chaud, montant au cœur des auditeurs, les prenant à l'échine de sa vibration grave, et dominant le sang de son rythme. La chanteuse était belle. Avec de la lumière aux modelés pleins des épaules, elle se révélait femme dans son buste parfait, sa hanche féconde, le jeu coquet du visage, et mystérieusement mâle à la fois dans la sonorité de sa gorge. Vraiment elle subjuguait les femmes ; les hommes l'écoutaient en la désirant.

Le docteur Marcotte, qui ne se tenait plus, lui sauta au cou à la dernière mesure. Il pirouettait, délirait, empoignait le mari aux revers et lui criait dans la face :

— Un miracle, je vous dis ! un miracle ! Et elle ne sait même pas ses notes ! un miracle ! Mais n'allez pas me la gâter, mon gaillard ! hein ! je vous ai à l'œil !

M. Feugerolles dépensait son élégance auprès de la chanteuse et Gaston le surveillait du monocle. Madame Fouquet chuchotait que « pour une personne convenable, cette dame Vacherot s'affichait beaucoup », quand elle aperçut son fils aîné, Gustave, qui venait de se glisser jusqu'à Thérèse.

— Amédée ne t'a pas accompagné? — fit-elle.

— Tu sais bien que mademoiselle de L'Epau n'est pas ici.

— Ah ! il est tenace ! — persifla Thérèse.

— Et il a raison, — trancha madame Fouquet. — Amédée sait ce qu'il veut et va droit son chemin sans faire l'original ni la victime.

C'était son fils bien-aimé, qui lui paraissait exemplaire dans son obstination à cerner une noble dot, en comparaison de l'indépendance irréductible de Gustave, de la froideur de Thérèse. Les plus belles espérances étaient sur lui et il allait dans la bonne voie sans qu'on eût besoin de l'y pousser, lui, comme sa fille.

Gaston revenait dans la cohue finale avec le manteau de Thérèse. Il l'aida, en la frôlant de près et humant sa nuque chaude, tandis que madame Fouquet s'offrait, bras ouverts, aux compliments. Il avait encore la voix sonore de la chanteuse dans la poitrine ; l'air moite sentait la femme ; la main nue de Thérèse lui brûla les doigts au départ.

M. Fouquet attendait en voiture, dans la rue. Ils montèrent ; mais comme Gustave s'éloignait, son père le rappela sévèrement :

— Eh bien, tu ne rentres pas?

Il poursuivit sans répondre. Par-dessus le tumulte des adieux, on entendait Marcotte chanter à tue-tête dans l'escalier. Madame Rodier-Vacherot sortit entre son mari et Loisel, qui lui tenait le bras. Gaston tirait vers le *Valet de Cœur*.

V

LES ACCORDAILLES AUX SONS DES PIPEAUX

Monsieur et madame Fouquet décidèrent que le repas de fiançailles aurait lieu à La Joliverie, au moment de la vendange qui corserait la fête. Les intimes du voisinage seraient conviés avec la famille, et on régalerait les fermiers.

Thérèse n'osa pas faire d'objection, mais son trouble n'échappa point à Gustave qui se rappelait le doux passé où, complice de sa sœur et de Paul Chantemille, il les menait aux confitures de l'oncle Gilles. Touché, il se porta en avant :

— Ah çà ! pourquoi la campagne quand on peut si bien dîner ici? Et pensez-vous que notre vieux maniaque de tonton trouvera cela de son goût?

Madame Fouquet se redressa de surprise, le couteau fiché dans une poire, — on était au dessert, — et toisa son fils. M. Fouquet prit du temps, mastiqua jusqu'au bout la william qu'il gobait par quartiers avec attention, puis levant brusquement les paupières :

— Gustave, mon ami, — appuya-t-il, ne me force pas à demander raison de ta conduite, fort déréglée depuis quelque temps, et prive-toi de juger mes actes.

Les deux hommes se tâtèrent un instant, par-dessus la table, à bout de prunelles. Le sang reflua au cou de M. Fouquet. Gustave plia sa serviette avec méthode, se leva, sortit.

— En voilà des manières ! — jeta madame Fouquet.

— C'est un garçon complètement dévoyé, — dit le père. — Thérèse, les cigares?

A La Joliverie, l'oncle Gilles fit mine de céder la place à sa sœur. Il la nommait « madame Fouquet » ou « la Surintendante » en imitant son parler roide. Mais tandis qu'elle donnait des ordres, régentait, bousculait, il la suivait, bougonnant et parfois sacrant comme un païen quand elle attentait à la disposition des lieux.

Il y eut des mots à propos de quelques douzaines de chaussures que l'oncle rangeait dans le vestibule et que sa sœur déménagea. Au salon, la scène s'envenima. C'était une pièce immense, décolorée, avec des caricatures de l'Empire, du gibier et des pipes le long des murs. Deux pianos à queue, bout à bout, portaient les paniers, les échantillons de fruits, de fleurs, les graines, les sécateurs, les journaux. Gilles s'y adossa et attendit de pied ferme en broyant sa moustache. Madame Fouquet avançait déjà des mains sacrilèges.

— Mais mon pauvre ami, tu ne vas pas laisser là toutes ces saletés !

— Ah ! ne touche pas ! ne touche pas !

— Voyons, Gilles, tu plaisantes ! Tiens jusqu'à de la terre !

— A moi, Jaquette ! Nicolas ! à moi !

La servante et le jardinier montrèrent à la porte des faces narquoises. Madame Fouquet saisit un paquet. Son frère lui sauta au corps :

— Ah ! mes narcisses ! mes crocus ! Tu vas lâcher ça, entends-tu !

Les oignons roulèrent sur le sol où Nicolas les ramassa. Jaquette Padiou levait les bras au ciel en signe de détresse et madame Fouquet reculait :

— Père disait bien, — grogna-t-elle, — que tu étais une sale bête et qu'il ne savait pas où il t'avait pris !

L'oncle Gilles répondit par un mot vigoureux et bref. Les deux parties se séparèrent. Mais une heure plus tard Gilles revenait, portant une magnifique gerbe de roses blanches qu'il mettait aux bras de sa sœur.

— Tiens, voilà pour la petite... Nicolas, de l'eau fraîche!

Thérèse payait ces cadeaux d'un gros baiser sur les joues qui remplissait l'oncle d'une émotion douce. Il éprouvait un besoin violent de la gâter et aurait coupé pour elle son verger et son jardin. Il donnait comme on se confie, et dans une gerbe ou une grappe elle trouvait son cœur. Car il voyait au fond de sa nièce et, la parole fortifiante qu'il n'osait dire, il la lui portait avec le don, dans ses mains.

Quand Gaston Feugerolles arriva, briqué, lustré, doré, flanqué de son père à la parade, madame Fouquet s'accrocha au veston de Gilles :

— Tu vas changer ça ! tu vas changer ça !

Mais Thérèse l'entraîna et le présenta dans sa bure, ce qui mit tout le monde de belle humeur.

On fit le tour du propriétaire en attendant les invités. Le temps était chaud avec cette mollesse qui accompagne le soleil d'automne. Des nuages dormaient au fond du ciel ; les hirondelles tardives se rassemblaient. En passant sous les noyers, on écrasa quelques fruits dont les écales jutèrent et noircirent.

Dans le verger appétissant et bien ordonné, dont les murs crépis gardent la chaleur, l'oncle Gilles devança le groupe d'un pas de maître. Et tout de suite il maudit les guêpes qui foraient, tête première, les williams cuivrées et animaient d'un vrombissement doré les treilles où le raisin mûrissait en sac. M. Feugerolles désigna d'un doigt connaisseur une admirable poire en la flattant de la voix :

— Hé ! hé ! la cuisse-madame, n'est-ce pas?

— Peuh ! — fit l'oncle, — ça promet plus que ça ne tient ! Mais tenez, cher monsieur, voilà des poires comme on n'en fait plus ! Du jus ! du parfum ! à pleine bouche ! Là, ce doyenné d'hiver et la beurrée aurore et la beurrée d'Aremberg !... Vieux poiriers ! cinquante ans. Ça s'en va ! On n'en trouve déjà plus dans le pays !...

Nicolas Clochette, qui suivait avec une corbeille, détachait pieusement des fruits. Quelques fraises de Saint-Joseph levaient leur chaperon rouge sur la paille fraîche, dans un cadre de pommiers nains. L'opulente reinette alternait avec la pomme d'api, minuscule et sanguine. L'oncle nommait ses pêchers au passage : le brugnon rustique au goût vineux, la grosse mignonne, le téton de Vénus...

— Hé mais, c'est délicieux, le jardinage, — sourit Gaston.

Cependant une puanteur agaçait les narines. Madame Fouquet s'efforçait de détourner son monde du carré des salades, mais Gilles l'arrêta.

— Hein, ces laitues ! c'est blanc ! c'est moelleux !... Un peu d'odeur, oui, mais ça c'est mon système.

M. Feugerolles, par politesse, demanda des éclaircissements, quoiqu'il sentît fort bien que l'engrais ne venait point de l'écurie et décelait franchement son origine supérieure. L'oncle

Gilles lui confia « qu'il fallait délayer quand c'était frais et arroser aussitôt ».

— Et les résultats vous étonneront, cher monsieur !

De la terrasse, les jeunes gens découvrirent la vigne mouvante, à perte de vue, où plongeaient les vendangeurs. Aux carrefours des hommes bleus pilaient dans les portoires ; les routes criaient sous la foulée des charrettes.

M. Fouquet, qui venait du pressoir, les rejoignit dans cet instant et renseigna sa femme :

— On fera cinquante barriques, pour le moins. Belle vendange, peu de pourri et ça poisse aux mains : il y aura du degré.

La haute silhouette du curé Couillard parut au détour du chemin, en compagnie de la masse confortable du chanoine Hilaire de la Barbette qu'on avait invité, en manière d'amende honorable, pour lui prouver qu'on ne tenait pas rigueur de la malheureuse affaire Brignot. Presque aussitôt déboucha l'antique béruchette « des dames de la Hotte », ainsi que l'on disait dans le pays, attelée de la vieille Blanche, que Patu, le fermier, excitait en sifflant du coin des lèvres.

On se porta vers la grille, madame Fouquet en tête, où l'on arriva à temps pour cueillir au marchepied les deux sœurs, Céleste et Prudence. Revêches et noires, elles avaient au col, en guise de broche, un crucifix d'argent, et, quand elles tiraient leur mouchoir, on entendait grelotter des chapelets dans leurs poches. Leur frère, Jérôme, à peine extrait de la voiture, se perdit en compliments, souhaits, embrassades, jusqu'au moment où le chanoine et le curé, survenant, détournèrent sur eux ces politesses.

— Hé ! hé ! — faisait Couillard, en broyant les mains à la ronde, — il paraît que le vin coule dru cette année !

— Le Seigneur a répandu ses bénédictions sur nos campagnes et favorisé nos vignes, — reprenait le chanoine.

Cependant que les dames de la Hotte frétillaient pieusement à l'entour des soutanes, maître Barbichet, l'oncle Valentin, Bruchemotte et Chazin-Barbeaux arrivèrent par groupes avec leurs épouses. Le retard des Badereau, qui étaient le clou de la fête, commençait à inquiéter madame Fouquet, quand une auto déboucha dans l'avenue. Mais des masques et des cache-poussière sortirent, comme une surprise, le jeune

couple Maugras et Gustave, que son père s'étonna de voir en cette compagnie.

— Dix minutes de la ville jusqu'ici, — annonçait Maugras. — Une moyenne de soixante, malgré les côtes !

Gustave dut constater que le moteur ne chauffait pas et que les graisseurs donnaient bien. Il balançait à acheter la voiture, malgré les preuves multiples de sa perfection que Maugras accumulait en le roulant depuis quinze jours sur les grand'routes. Défiant par nature et par métier, il ne doutait pas que l'autre voulût le tromper, selon les principes du bon commerce. Il ajournait sa réponse ; mais Maugras comptait sur l'émotion digestive de la soirée pour le rendre à merci.

Tout le parti féminin cernait Thérèse, la flattait, la cajolait, avec cette tendresse maternelle, un peu envieuse à cause du regret, des femmes qui raniment leur passé dans un sourire à la fiancée. Jeunesse, illusions et ce mystère de l'homme, toujours incompris avant l'étreinte, coquetterie des parures, joie des cadeaux ; que de choses ou profondes ou puériles passaient dans les yeux mobiles et la gamme des voix ! Les dames de la Hotte, miel et sucre, s'en mêlèrent ; mais il manquait à leurs propos de vierges sèches la caresse instinctive qui trempait ceux des épouses.

Valentin réclamait le pressoir :

— Eh bien ! eh bien ! va-t-on le voir un peu ce vin nouveau?

Madame Fouquet poussa Gaston et Thérèse en avant. On tourna la maison, par la roseraie où les plants s'alignaient militairement, le matricule au col. A la vue de l'étang, tavelé de lentilles, Gustave faillit chercher une ligne. Maître Barbichet, considérant les marches ouvertes sur l'eau sombre, prononça :

— Voilà qui est bien dangereux pour les enfants !

Une volée d'allusions plaisantes frappa Thérèse, et Gaston crut galant de lui dire :

— Grand-papa fera mettre une barrière...

Mais au moment où l'on débouchait dans la cour, M. Fouquet s'exclama :

— Tiens, ces chers amis !

Les Badereau étaient venus au travers des vignes, par derrière, en voisins, La Cornillère tenant à La Joliverie ; et puis, ajoutait M. Denis :

— Ça m'a permis de jeter un coup d'œil sur les hommes.

Une forte bouffée de vinasse s'enleva du pressoir quand la charrette, qui s'y trouvait engagée, sortit, les portoires vides. Chargée de raisin, la mai jutait sous les sabots de Moriceau Chéri et de son frère Casse-Mottes qui foulaient en dansant d'un pied sur l'autre. L'anche empoissée lâchait un filet trouble dans la cuve mousseuse. En approchant, on distinguait à droite et à gauche les pressoirs, archaïques et terribles comme des machines à torturer, deux troncs de chêne équarris, jumelés par la vis, et coulissant dans un bâtis en forme de guillotine.

Babonneau l'Ancien, qui maçonnait la vendange en cube, entre les poutres, et pataugeait dans le moût, mit ses sabots par politesse et vint saluer. Les fouleurs le suivirent avec Jargnoux Poil-de-Vache, Biritte et la Goule-d'Oie qui revenaient des vignes. On offrit des grappes, lourdes, serrées, collant aux doigts. Babonneau fit le compliment :

— Mam'selle, quand l'vin pisse raide à l'anche, c'est comme on dit, de l'or qui tombe et il fait bon se mettre en ménage. L'année est bonne, vot' monsieur a du nez et je lui souhaitions de la graine de malin comme lui !

— Sacré Babonneau ! sacré Babonneau ! — répétait Valentin, — faut arroser son discours !

Le magasin, la porte blasonnée de médailles, s'ouvrait en face. Bruchemotte et Denis Badereau, les connaisseurs, y marchèrent d'un pas délibéré aux côtés de l'oncle Gilles et de M. Fouquet. La fraîcheur et une odeur mêlée de terre humide et d'aigre les saisit dès l'entrée. Ils ne voyaient encore, dans l'obscurité des murs, que les saignées des meurtrières aux vitres dépolies. Mais d'un froncement de paupières ils avisèrent les barriques claires et rondes, comme d'énormes chats ronronnant à la file dans les ténèbres sûres, car le vin nouveau bouillait.

On alla vers le vieux, et Babonneau fit sauter les bondes. La pipette plongea, remplit le verre qui demeurait en permanence sur la barrique.

— C'est jeune, c'est limpide, — fit l'oncle Gilles, en élevant le vin dans la lumière, — ça n'a pas bougé depuis le printemps !

Et se tournant vers les invités :

— Mesdames... — offrit-il.

Mais le chanoine eut une idée délicate :

— A ces jeunes gens d'abord, puisque c'est leur jour de fête.

Thérèse s'exécuta en souriant et Gaston, tout de suite après, dut boire sur la trace même de ses lèvres. Elle n'y voulait prendre garde, malgré la complicité générale, quand le vieux Biritte émit avec un air finaud :

— Maintenant il va connaître vot' pensée... Et puis, il la connaissait ptète ben avant !

Babonneau remplissait le verre méthodiquement en répétant :

— Chacun son tour, comme à confesse.

Ces dames dégustèrent une à une en minaudant. Céleste de la Hotte qui gérait le vignoble patrimonial et trafiquait des récoltes, se gargarisa, avala, cracha et apprécia :

— Je vendrais ça cent trente, fût à rendre !

Elle avait cette coutume de conserver ses barriques et de les utiliser d'année en année, si bien que, resserrés à chaque vendange et perdant lentement leur contenance, ses vieux fûts lui valaient un bénéfice. Jérôme approuva par habitude, au son de la voix de sa sœur, bien qu'il fût plongé dans une confidence sur le traitement de la goutte dont le chanoine était l'heureux dépositaire :

— Une sangsue, croyez-moi, une sangsue au beau milieu de l'enflure...

— Hé, hé ! ce doit être efficace, — approuva Badereau qui avait des lumières.

— Moi, je la noie, la goutte ! — jura l'abbé Couillard, en se jetant deux verres à la mâchoire.

L'oncle Valentin rit beaucoup, étayé de sa canne. Des cigarettes circulèrent. Les dames se retiraient discrètement, quand, à la porte, madame Fouquet dit à sa fille :

— Eh bien, appelle-le donc !

Thérèse se retourna :

— Monsieur Gaston !

— Ah ! monsieur Gaston ! Mais appelle-le donc Gaston tout court, comme si nous n'y étions pas !

Thérèse sentit le coup et rougit. Elle ne l'avait jamais nommé ainsi, quoique madame Fouquet le voulût faire accroire. Elle perçut soudain combien on se touchait du cœur et des sens par le petit nom. Cela lui fit l'effet d'une incorrection à la fois et d'une invite.

Il l'entendit dans ce dernier sens et, tandis qu'il la suivait doucement, il se promettait enfin de franchir la barrière qui était entre eux et de la gagner par des paroles, comme il devait. La rumeur des beuveries s'apaisait derrière eux ; madame Fouquet entraînait ses amies ; la charmille semée de soleil était discrète. Il ralentit le pas et dit :

— Thérèse...

Mais il n'alla pas plus loin, cherchant une phrase. Sa mémoire le secourut machinalement, lui rappelant à propos l'attaque d'une aimable grisette pour laquelle il avait eu un béguin, ce besoin de possession paré d'un sentiment. Et comme il avait dit à l'autre, il ajouta :

— Est-ce que je vous déplais?

Elle le regarda, moitié riant, moitié touchée de sa naïveté, et repartit :

— N'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour plaire !

La pointe l'émut, parce qu'il était troublé près d'elle. Un chagrin d'enfant lui passa sur le front. Il dit :

— Pourquoi vous moquer? Ne croyez-vous pas que je vous aime?

Elle chercha la vérité sur son visage et vit ses yeux humbles et mâles ensemble. Il avait bon air et respirait la force, mais soumise. L'éternelle flamme de coquetterie victorieuse brilla au cœur de la femme et elle lui accorda de douces paroles parce qu'elle se sentait le dominer.

— Mais si, je crois à vos sentiments, mon ami, et ils me font plaisir...

Il prit pour un aveu ce mouvement de satisfaction égoïste que sa jeunesse ne savait pas dissimuler. Et, comme elle tendait le bras vers un brin de jasmin, il saisit sa main blanche, vivante et y jeta les lèvres.

Le baiser lui entra aux doigts, et le sceau des lèvres de cet homme, qu'elle portait déjà sur la nuque, lui redevint sensible dans le même moment. Elle n'avait pas encore acclimaté sa peau et eût reculé spontanément. Mais elle voulut sourire à la fois pour se dompter et remercier, car c'était là un hommage.

Il garda sa main et elle ne la retira pas. Sous la pression elle sentait l'anneau des fiançailles comme un lien étroit. Ils étaient dupes du silence, des arbres recueillis, de leurs corps à jeun.

Et puis, toute sa jeune vie, même froissée, criait encore vers le bonheur qui est l'expansion des forces neuves.

Un merle s'échappa d'un sorbier, traversa l'allée devant eux. Gaston fit, d'une secousse, le geste d'épauler.

— Ce gaillard-là était à moi, — dit-il.

Elle ne s'aperçut point qu'il l'avait lâchée, brusquement, et pensa à son adresse.

— Vous êtes bon tireur? — demanda-t-elle.

— Ça oui, je peux le dire, et j'ai quelques fameux coups à mon actif.

Elle en écouta le récit avec attention, et il ne lui déplaisait pas qu'il se glorifiât devant elle. Son imagination le lui montrait nettement, botté, sanglé, armé, grand et fort. Après des millénaires, elle cédait aux sentiments qui livraient les vierges des hordes aux bras des beaux chasseurs nus et sanglants. Quand il eut fini, elle dit :

— Vous me tuerez du gibier, je pense !

La cloche du dîner coupa la réponse. Les Maugras accouraient comme des fous, rouges et suants. On cherchait ces messieurs, on appelait : « Gustave ! Tonton Gilles ! M'sieu l'abbé ! » Jaquette Padiou parut même au détour de la roseraie, gémissant :

— Bon Jésus ! mes poulets vont brûler !

Le vin chauffait les têtes au fond du magasin. Verre après verre, les litres tombaient au ventre. Bruchemotte et Badereau, toujours calmes, mais la larme à l'œil, appréciaient sans répit et comparaient les barriques. M. le chanoine Hilaire de la Barbette se récusait dévotieusement, tandis que le solide abbé Couillard, pour lui faire honte de sa défection, soutenait son inextinguible soif d'aphorismes :

— Le vin blanc, c'est le lait des vieillards !

Sa face tournait à l'écarlate sous la perruque blanche. Maître Barbichet riait aux anges en fredonnant une *ronde de table* du bon vieux temps :

Le punch et le vin que j'ai pris
Viennent ranimer mes esprits,
Messieurs point de chicane :
Turlututu, chapeau pointu,
Je vais vous faire un impromptu,
Rempli de coq-à-l'âne !

Adossé au mur, l'oncle Valentin entonnait silencieusement. Mais l'équipe des hommes avait grossi derrière les Moriceau, Jargnoux Poil-de-Vache et Biritte. Tous les vendangeurs étaient là, aigres, poisseux, l'œil sur la pipette de Babonneau qui giclait au verre, sans relâche, le beau vin clair. Les grands buveurs tenaient le premier rang et redisaient les soûlées mémorables et l'année où le vin tua des hommes par l'ivresse, comme à coups de feu. A belles lippes Biritte se gaussa du médecin qui l'avait mis au lait :

— Mais j'aurions crevé si j'étions point revenu à la barrique !

— Tiens ! est-ce que le vin blanc a quéque fois fait du mal ! T'es soûl, tu t'couches ! Deux heures après t'a pus ren !

— Pus qu'à recommencer, quoi !

Les rires sonnèrent jusqu'au cœur des futailles. Gilles grogna :

— Douze verres ! allez chercher douze verres !

Babonneau l'Ancien comprit, se rengorgea et dit :

— M'sieu Gilles, j'ai plus de six litres dans l'corps, mais je ferai le coup !

La Goule-d'Oie aligna, remplit les verres. A ce moment les jeunes gens foncèrent dans le magasin :

— A table ! à table !

— Silence, nom de nom !

— C'est rapport à midi qui va sonner au bourg, — expliqua poliment Babonneau, faut qu'on entende.

Au premier coup il lampa un verre et ainsi de suite tout le long des douze notes. Le temps de respirer, et hop ! jusqu'au dernier. Après quoi il rafla la rosée aux poils de sa moustache d'un revers de main.

L'ovation fut belle, digne du geste, et couronnée d'une tournée générale. Puis les vendangeurs marchèrent au pressoir comme au combat, la compagnie gagna la table.

Ce fut quand on porta la santé des fiancés avec quelque ronds de phrases et des vœux que madame Fouquet crut devoir défaillir. Le chanoine n'eut que le temps de lui prêter son bras. A vrai dire elle n'y versa point et parut soulagée par un soupir et par une larme.

— Ma petite Thérèse, n'est-ce pas, — bégaya-t-elle, — se séparer c'est dur...

— Allons, allons ! — encouragea bonnement M. Fouquet.

— C'est le lot des pauvres mamans, voyez-vous, — susurraient les demoiselles de la Hotte.

— Hé, hé ! elles sont à la peine après avoir été au bonheur ! — jeta Badereau.

Mais on n'eut pas le temps de s'esclaffer. Un fracas de verre brisé enveloppa Valentin qui suait le sang aux pommettes. L'alerte fut brève, ses voisins étouffant des rires. D'un coup de pied inopportun, il venait de culbuter une demi-douzaine de bouteilles soigneusement vidées et glissées sous la table.

Prudence de la Hotte, éclaboussée de bordeaux, se leva, plaintive et pincée. Madame Fouquet, ranimée, lui porta secours. Mais quand les dames quittèrent la salle, Nicolas Clochette et Jargnoux durent empoigner Valentin pour le monter coucher.

— Ce pauvre frère, les étourdissements l'abattent de plus en plus souvent, — gémissait M. Fouquet.

— L'âge, voyez-vous, l'âge, — compatissait M. Feugerolles ; — et puis la digestion...

— Messieurs, j'ai bien l'honneur ! — proclama soudain une voix à la porte.

Ce fut une surprise. Le colonel Chartesac avançait, la main tendue. Il venait en voisin, « trois kilomètres, cré dié, une promenade ! » et fut de suite familier avec les cigares et la fine. Jamais, depuis longtemps, on ne l'avait vu un autre jour que le dimanche, et on aurait cru à un malheur sans son humeur souriante. Il attendit que Jérôme de la Hotte eût fini de lui vanter l'efficacité des sangsues contre la goutte pour proposer à Gaston :

— Un petit écarté?

Ayant soustrait cinq francs au porte-monnaie de sa femme, en traversant la cuisine, le colonel avait fui vers La Joliverie. On apporta les cartes et ils s'installèrent.

Thérèse retrouva Gaston à la même place vers six heures du soir. Le colonel se leva pour lui faire compliment et en profita pour s'éclipser avec son gain. On entendait chanter dans la

cour, derrière la maison, où les gars et les filles, étourdis de boissons, avaient noué une ronde.

Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille,
Et bon ! bon ! bon !
Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille !
Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille encor !

Le soir, tombant avec la douceur silencieuse d'une neige, exaspérait l'ivresse aux cerveaux. Dans le pressoir, les défis lançaient les hommes, bardés de muscles, sur les barres de serrage. Les troncs de chêne geignaient à la peine avec des éclats secs de détente. La vendange suintait et le vin neuf chantait dans la cuve mousseuse.

— Hardi, les enfants ! encore un tour !

M. Fouquet se rua lui-même, soutenu par Couillard qui, troussant ses manches de soutane, découvrit sa charpente noueuse de paysan. Le chanoine battait les paupières devant la ronde qui entraînait maintenant le notaire, Bruchemotte et M. Badereau lui-même.

Il y eut des entrechats, des rires, des culbutes. Babonneau, raide comme un suisse, brandissait les bouteilles et la tête tournait aux dames.

Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille !
Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille encor !

Nicolas criait aux Carré de la Hotte « que la voiture de ces demoiselles était attelée et que la Blanche s'impatientait ». Mais quand on chercha Patu, le fermier, on ne le trouva point. Il dormait dans le foin, soûl comme toute la Pologne. Couillard chargea le chanoine et l'ivrogne dans la béruchette, monta sur le siège et cingla la jument.

Le départ des Feugerolles n'alla point sans embrassades, et Thérèse se livra de bonne grâce. Elle était nerveuse, étourdie, et sentait la tête lui manquer dans la surexcitation des sens.

Gaston lui demanda galamment la fleur de son corsage, et elle la donna en riant comme on frissonne.

Il la suivit des yeux, longtemps, tandis que son père saluait à plusieurs reprises ainsi qu'un président en tournée. L'ombre bleue l'enveloppait de son onde souple, révélant mieux la femme dans le contour sobre d'une silhouette, et la soudant des pieds à la terre. Elle agita la main en signe d'adieu quelques instants, puis, se tournant, elle reçut le choc émouvant du silence, après le tumulte.

Mais une voix gronde là, sous les tilleuls, la voix colérique du père. Gustave est debout devant lui. Elle le distingue à travers la ramure basse des cèdres, en avançant dans l'allée. M. Fouquet ordonne :

— Tu resteras ce soir avec nous, en famille, j'y tiens.

— Mais je te le répète, c'est impossible...

— Ah çà ! qui est-ce qui commande ici? Suis-je le maître?

— J'ai promis de rentrer en ville...

— Tu as promis ! tu as promis ! et à qui, à qui? Veux-tu que je te le dise ! A une gourgandine !

— Père !

— A une gourgandine ! Crois-tu donc que j'ignore l'affaire ! Je suis renseigné, va ! mais je ne tolèrerai pas tes sottises !

— Père !

Gustave a jeté cet appel en suppliant. M. Fouquet, déchaîné, fonce toujours avec une insistance furieuse :

— Es-tu donc millionnaire pour entretenir des maîtresses?

— Suis-je le seul dans la famille?

— Hein !

Thérèse est là, immobile, suffoquée. Elle a vu le bras de son père se lever comme une hache. Gustave est droit, insolent. Est-ce le cœur des adversaires, est-ce le sien qui ébranle sa poitrine?

— Canaille ! canaille !

Le col de M. Fouquet siffle, arraché. Le souffle rauque dans sa gorge libre. On voit l'ombre trembler autour de lui comme une vapeur.

Gustave passe près d'elle d'un pas raide. Il s'en va. Une honteuse pitié la détourne du père. Elle rentre à la maison, furtivement, par la cuisine, et tombe sur sa mère qui compte

l'argenterie et dénombre la vaisselle sous l'œil effaré de la vieille Jaquette.

— Thérèse, rappelle-toi qu'une maîtresse de maison ne doit jamais se coucher sans que tout soit en ordre. Quand tu auras du monde, vérifie et range tout le soir même, comme je le fais. D'ailleurs, tu verras plus tard que tes parents ne t'ont jamais donné que de bons exemples.

Les forces lui manquèrent pour répondre : « Oui, maman. »

VI

L'ÉPITHALAME

La chambre est vaste, claire et ouatée. Elle participe à l'ampleur de la maison qu'elle occupe, bien patrimonial des Feugerolles, élevé par quelque bon aïeul traitant, à l'époque où l'escalier servait à décorer autant qu'à monter et où la fenêtre portait le balcon forgé en crinoline. Le tapissier a conseillé les tentures abondantes et les moquettes qui font cossu. Thérèse inclinait vers le rose qui sied aux brunes. Madame Fouquet n'avait pas de préférence ; d'une façon générale elle réprouvait les tapis qui sont des nids à poussière.

Le style Louis XV réunit d'emblée les suffrages. M. Feugerolles, qui ne le voyait qu'en estampes polissonnes, lui accordait une vertu gaillarde. Communément son nom royal, et la considération où le tenaient les bourgeois rentés de la Butte, lui assuraient la priorité. Bésuchet, l'ébéniste, a ruiné un confrère qui faisait du moderne, par la seule puissance de ses imitations louisquinzièmes.

Le lit porte le flambeau, le carquois et les flèches, en attributs, au sommet de ses panneaux sertis de moulures souples et galbées comme des hanches. La commode, à paniers pourrait-on dire, à considérer sa tournure, fait le pied cambré ainsi que les chaises fleuries de bouquets clairs. Il y a un bonheur-du-jour guirlandé, frisé, joli cœur comme un sigisbée ; une

armoire qui tient aussi le flambeau, le carquois et les flèches ; et, parmi le rose accueillant des tentures, de bonnes reproductions de *L'Escarpolette* et du *Verrou*.

Gaston, après avoir fait jouer les portes des meubles, car il n'aime pas « les serrures qui grincent », a éprouvé les sièges dont la sveltesse inquiétait sa masse. Puis il a donné ses soins au cabinet de toilette : de l'eau, de l'air, du confortable ! Son père affirme qu'il n'y a pas mieux en ville, et il faut l'en croire, car il parle d'expérience. Madame Fouquet n'eût pas tant exigé, mais elle avoue volontiers en souriant « qu'elle est vieux jeu ».

Elle a rangé le trousseau dans l'armoire en compagnie de sa fille. Thérèse se plaît dans cette chambre, grise et rose comme un tableau de Greuze, dont la coquetterie minaudière des meubles l'a séduite. Elle ne se sent point trop dépaysée et s'amuse d'empiler le linge. Mais quand madame Fouquet, l'ayant une fois pourvue d'un carnet de relevé et de conseils pratiques à l'égard des femmes de chambre, l'abandonna, les mains vides, désœuvrée, elle aperçut soudain le grand lit comme un obstacle.

Le sens précis des choses la heurta sans ménagements et elle en tressaillit, bien qu'elle se crût prête. Il y avait autre chose qu'un transfert de vêtements, d'une maison à l'autre, dans ces circonstances de sa vie, et redoutant plus l'avenir prochain que la rupture de son passé de vierge, elle envia la sérénité ménagère de sa mère. C'était là un exemple peut-être pour se roidir. Au fond elle eût préféré la simple faiblesse du cœur qui autorise l'étreinte et excuse les larmes.

Elle savait que Gaston avait remis au lendemain du mariage leur voyage de noces. Elle ne démêlait point qu'il y avait dans cette décision la crainte de l'hôtel précaire et le besoin d'inaugurer des habitudes. Elle contemplait déjà le lieu, à vrai dire doux et secret, du sacrifice, mais le flambeau et les flèches lui parurent d'une ironie navrante, car, par avance, elle voyait son heure.

Elle sortit ; elle ferma la porte. Elle ne la voulait plus franchir que « ce soir-là » pour n'y point penser. Elle en était presque à la veille, mais l'échéance la surprit encore, tant l'illusion a de force, comme un accident.

La voici madame Feugerolles : elle a passé le seuil, dans les chuchotements du satin blanc. Les lampes brûlent à la sourdine par complicité. C'est bien la chambre au ton perlé, flexueuse dans ses lignes. Thérèse la sent plus qu'elle ne la voit, car la journée cérémonieuse l'a étourdie.

Elle s'arrête d'émotion et la pensée confuse. Machinalement elle tire sur ses gants qui collent à sa chair moite. Mais comme elle va, par habitude, les serrer dans ce coffret qui tenait le coin de sa commode de jeune fille, elle trouve la place vide. Elle veut rire de la méprise et se parle à elle-même : « Suis-je bête ! me voici pourtant chez moi !... mais oui, chez moi, c'est tout naturel... »

Elle voit le lit et les deux oreillers, côte à côte. Elle rectifie infiniment bas : « Chez nous... » — La femme de chambre est là qui la couve d'un regard ambigu et flatteur.

— Allons, Justine, déshabillez madame !

Comme sa mère a dit cela ! Est-ce donc si pressé de quitter cette robe où elle est encore elle-même? Ah ! le courage qu'on s'est promis d'avoir ! On en a, bien sûr, mais parce qu'il y a là des yeux étrangers, des yeux qui vous font fête et qu'il ne faut pas décevoir... « C'est vrai, je suis bien mariée. »

— Justine, les souliers, vite !...

« Je fais des envieux ! Mais père m'a embrassée singulièrement ce soir ; je ne connaissais pas encore son baiser... Voilà, il sait que je m'en vais... et que je ne vais pas être seule... »

— Maman !

— Ma petite !

Thérèse a fléchi et elle regarde la sèche figure maternelle, ridée en long, qui se penche sur les agrafes. Les mots ce soir lui portent au cœur comme des balles et l'émotion monte à ses lèvres ainsi qu'un flot de sang. Elle ne voit ni les rides, ni l'empreinte des sévérités sur le visage de la mère. Elle est une toute petite fille qui se pend aux jupes, crie vers le refuge et voudrait qu'on la berce, qu'on l'endorme dans la sécurité d'un giron tiède. Un geste d'étreinte lui soulève les bras ; ses lèvres gonflent de tendresse épeurée...

— Maman !... Tu m'enverras ma boîte à gants, je l'ai oubliée....

— Je t'avais bien dit de faire une liste !

L'inquiétude passe comme une nausée. On entend la pen-

dule qui avance à petits pas réglés, sans hâte, en entraînant son monde. Pas moyen de s'arrêter... Le satin tombe en se froissant comme des feuilles... Le miroir !... Thérèse vient de voir son épaule, sa gorge... Mon Dieu, comme les joues lui brûlent ! Elle y porte les mains dans la honte de rougir et pour trouver de la fraîcheur...

Où est-il en attendant?

Des refrains débraillés errent dans la nuit du port comme des nuages dans un ciel. Des couples d'ivrognes qui cahotent de comptoir en comptoir. Thérèse retrouve avec soulagement la ville et les nocturnes de l'Ile. Novembre, le vin nouveau, la cité entière qui titube et braille aux lampions comme un porte-faix ! Thérèse écoute la vie étrangère qui est là, ainsi qu'hier. L'aventure de son mariage se dégonfle, n'est plus qu'un point sur son horizon. Il n'y a rien de changé, et pourtant elle s'accroche à ces voix qui lui faisaient peur de l'autre côté du fleuve, dans la maison familiale.

Lui est allé jusqu'à la fenêtre de la salle à manger qu'il a remplie de son attente et il soulève un rideau pour voir la bande avinée. « Imagine-t-on qu'il n'y a pas même un carafon de cognac dans le buffet ! Avec ça qu'on n'a pas besoin d'être secoué des soirs comme celui-ci !... Une belle fille, Thérèse, bien sûr ! mais quoi ! elle n'a même pas fait un geste dans le coupé, alors !... »

Gaston allume une cigarette, rajuste son monocle, marche. Au repas il a bu et mangé solidement en manière de préventif. Il passe en revue ses bonnes fortunes, au hasard, en quête d'une direction et d'analogie. « On le sait bien, pardi, le début n'est pas son genre ! Maugras prend lestement la chose ! Je voudrais l'y voir près de Thérèse ! »

Et comme il passe devant la glace, le goût de sa personne l'arrête. Il avance la tête pour se regarder de près, face à face. Son teint ardent reluit à l'entour de sa robuste mâchoire. Il voit son œil chaud et sa carrure fastueuse. D'une paume souple il lisse sa chevelure départagée, en se rejetant en arrière. La confiance lui vient à constater sa belle santé. Son souci de politesse, habitude éducative d'être dans la juste note, et qui n'est pas même de l'inquiétude sentimentale, se dissipe à l'éclat du sang.

Il ne fait point le héros de roman, parce qu'il est sans lecture. Nulle aberration illusoire ne tourne à la poésie son sens de vigoureux Gaulois, restreint par les réalités des trafics séculaires. S'il pense : « Je l'aime ! » c'est en se tâtant le rein ; et il se rassure le cœur en se disant que « si innocente qu'elle soit, elle sait tout de même à quoi s'en tenir et qu'il ne faut qu'y aller avec franchise ».

. . . . . .

Elle a renoncé à l'amour des poètes et la sagesse bourgeoise l'a pliée au devoir. Mais elle a compté sans les souvenirs. Pourquoi le revit-elle, au moment même où Gaston, — son mari, — marchait en maître vers elle, celui qu'elle aima et à qui elle avait souhaité se donner? Ce fut brutal comme la vérité, car elle avait menti à son cœur en le croyant oublié. Alors elle se sentit en dérive dans la destinée, impuissante contre elle-même et contre la réalité

Elle le voit, Paul Chantemille, comme une vision, et Gaston est là pourtant. Elle remarque même son encolure sanguine, inquiétante... L'autre est sur sa prunelle. Elle demeure immobile, craintive, résignée, sans souhaits, sans regrets, — comme une proie, — et elle parle cependant, elle est à la scène présente ainsi qu'une autre personne et ses mains rencontrent ses dentelles comme une parure étrangère.

. . . . . .

Des chants encore qui traînent par les quais, éraillant la nuit. Elle ne sait pourquoi maintenant elle les guette, elle les suit. Son esprit est un chien sans maître qui s'attache au passant. Les refrains oscillent, avec la bande sans doute. Thérèse attrape des mots, un semblant d'air...

Lui, vient de s'endormir et il ronfle à petits coups. Elle se fait menue, au bord du lit, et roide sous les couvertures tirées, comme dans son enfance, lorsqu'elle craignait, au craquement d'un meuble, qu'il y eut un voleur dans la chambre. Elle ne peut fermer les yeux et malgré la nuit elle voit autour d'elle. Cette fois elle a saisi la chanson et les paroles s'ajustent, dans sa mémoire, sur les braillements :

Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille !
Et bon ! bon ! bon !

Toujours cette vieille scie qui est au fond de chaque bouteille et s'échappe avec la dernière goutte ! On la chantait aux fiançailles ; elle revient à la nuit de noces... « L'amour me réveille !... » La Joliverie, du moins, dorait le mensonge. Loin, loin, le jour où elle a cueilli les cerises de l'oncle Gilles avec *Lui*...

Les confitures de Jaquette Padiou, quel souvenir !... et le verger où elle donna ses lèvres !... Mon Dieu !... mon Dieu !...

(*A suivre.*)

MARC ELDER

LES VOYAGES

D'UNE

PETITE « SECOND EMPIRE »

•

Aux jours de ma jeunesse, voyager conservait encore un certain cachet d'aventure. Lorsque l'immortel M. Perrichon songea à visiter la Suisse, il provoqua, dans son entourage, de sincères étonnements : « Un carrossier, aller en Suisse ! » Évidemment, à cette époque naïve, l'entreprise semblait énorme pour un simple bourgeois. « Voyager » n'était pas non plus fréquemment l'apanage des petites filles ; leurs familles les transportaient, colis vivants, d'un point à l'autre ; mais le voyage proprement dit, l'exploration d'un pays étranger était rarement leur partage ; on attendait pour ce genre de plaisir, comme pour beaucoup de choses, qu'elles eussent « l'âge », l'âge fatidique décrété par de mystérieux augures.

Tel ne fut pas mon sort, et à onze ans, je commençai l'heureuse série de « voyages » dont le souvenir m'est un enchantement : voyages où je jouai un rôle, non passif, mais actif

au premier chef, compagne de toutes les heures d'un père très aimé, pour qui m'ouvrir de nouveaux horizons était un bonheur ; il me traitait, dès ce temps, en personne raisonnable, développant avec une sollicitude vigilante mon goût de la nature, m'encourageant à l'aimer, à l'admirer, à surprendre ses plus fugitifs aspects, et rendant durables ces impressions par l'obligation où il me tenait de noter chaque jour ce que j'avais vu ! Ils sont là devant mes yeux, ces chers petits cahiers bien reliés et coquets : il me suffit de les ouvrir, de les parcourir, pour me retrouver en présence des spectacles qui émurent mon cœur, pour revoir distinctement ces montagnes, ces fleuves, ces vieilles cités, dont je faisais la connaissance avec tant d'admiration ardente.

Pendant ces années de jeunesse, j'ai récolté une si abondante moisson que j'en ai rempli les greniers de mes souvenirs, et comme dans ceux de Pharaon, la provision, malgré les années stériles, est demeurée inépuisable. La voix paternelle qui me le promettait ne m'a pas trompée !

Mon père était l'être le plus vivant du monde ; il débordait de vie, non qu'il fût jamais bruyant, mais par l'ardeur et l'entrain qu'il apportait à toute chose ; je ne crois pas qu'il se soit jamais levé de mauvaise humeur... il jouissait extraordinairement du simple fait d'exister. Combiner un déplacement était pour lui un plaisir de choix : il subissait l'attrait de l'aventure, de l'inconnu.

Plusieurs mois à l'avance, il fut occupé de l'idée de m'emmener enfin « en voyage » aux prochaines vacances. Cette fois ce ne devait pas être la simple villégiature coutumière, aux bains de mer ou aux champs ; il s'agissait de voir des sites absolument différents de tout ce que je connaissais. J'y avais moins d'empressement, étant une petite oiselle très attachée à son nid, et, même pour de belles choses, n'aimant guère à s'en éloigner. Tout, grâce à mon père, revêtait aisément un air de fête, car lui-même s'amusait de tout ; le départ, avec son brouhaha inévitable, constituait à ses yeux le premier agrément d'un déplacement : il s'y préparait avec un soin méticuleux, trouvant plaisir à rouler les châles, à serrer les courroies, à surveiller les sacs de nuit, à prévoir tous les objets dont, en route, on pourrait avoir besoin ! Mon père, élégant

et charmant, apparaissait pour le voyage vêtu selon les canons de la plus correcte mode anglaise... Et sa petite compagne?... Je plonge les yeux dans un vieux miroir qui a souvent reflété la silhouette de la petite fille « second Empire », et je la vois surgir : elle est fort gentille dans sa robe de léger linsey wolsey gris à longue basquine, elle est juponnée en ballon, mais sans outrance et sans cage, son col plat, blanc, très fin et net lui entoure le cou, ses manches de nansouk bouffent un peu sous la manche demi-pagode et sont fermées aux poignets par des boutons de lapis lazuli ; les bas blancs se découvrent et sont correctement tirés, les bottines n'ont pas de talons ; sur les cheveux courts et bouclés pose un chapeau que décorent des plumes de paon... ; une jolie cape rouge, d'origine irlandaise, est prête à être mise si le temps se rafraîchit... La petite demoiselle tient en main son sac... elle a l'air posé et raisonnable qui était alors de rigueur, car, en ces jours lointains, on ne badinait pas sur la tenue !

Physiquement, je ressemblais prodigieusement à mon père; cette ressemblance attirait généralement l'attention, il en avait conscience et en était charmé... Il aimait à répéter l'oracle d'un vieux cocher de remise, qui un jour lui déclara : « Ah ! monsieur, jamais peintre n'a fait un pareil portrait ! » et dut recevoir, en échange de ce jugement spontané, une solide gratification !

L'arrivée à la gare du Nord, les facteurs complaisants, le chef de train empressé, que mon père, prompt aux pourboires, appelait « mon ami » ou « mon brave », et que ces épithètes un peu protectrices n'offensaient pas, me sont présents encore à la mémoire, comme aussi l'émotion avec laquelle je montais en wagon et voyais disparaître Paris !...

Peu à peu mon trouble s'apaise, et me voici assise en face de mon cher papa qui me sourit et me parle de toutes les merveilles qu'il va me faire admirer. Comme j'avais encore les jambes fort courtes, il posait sous mes pieds son beau pupitre gainé de cuir fauve ; il veillait au soleil, au vent, il se mettait en frais pour me distraire.

Nous partions ce beau jour d'août (Napoléon III par la volonté nationale étant Empereur des Français) pour l'Angleterre et l'Écosse... j'avais une petite tête toute farcie d'histoire,

et je vivais dans une étonnante familiarité avec les personnages des siècles passés... Mon père, très jeune de cœur et de caractère (il le fut jusqu'à l'ultime jour de sa vie), partageait mes enthousiasmes et les nourrissait. Il lisait la plupart des travaux historiques qui se publiaient en anglais et en français, en recueillait le miel, qu'il me donnait ensuite en pâture : la petite fille de onze ans possédait vraiment un bagage historique considérable, mais le fardeau ne lui en parut jamais lourd, et sa jeune vie en retirait une source constante d'intérêt.

La traversée de la Manche fut le premier événement « remarquable » de cette journée initiale ; l'embarquement sur le paquebot marquait clairement la rupture avec la vie ordinaire... Toute petite enfant, j'avais adoré la mer ; mais déjà la passion m'en était passée ; deux ans auparavant nous avions été en sérieux péril sur un yacht. Il avait fallu recourir à un des canots ; serrée dans les bras de mon père, qui m'assurait pouvoir nager à terre avec moi, j'avais éprouvé une terreur dont le souvenir ne s'effaçait pas... il ne s'est jamais effacé. Comme d'autre part, je possédais le pied marin, mon père s'efforçait de me persuader que je prenais grand plaisir à me trouver sur un bateau ; il me promenait sur le pont, attirait mon attention sur les vagues, sur le vaste horizon ; il me citait de beaux vers de Byron vantant l'ivresse « de danser en triomphe sur la mer bondissante ». J'essayais, très consciencieusement, de me mettre au niveau de satisfaction que mon père attendait de moi. Néanmoins, l'approche des blanches falaises anglaises me réjouissait fort... Venait, en débarquant, la sensation soudaine de plonger dans un monde inconnu, nouveau, différent.

Mon père était éminemment sociable et n'avait rien de la réserve britannique, il fraternisait volontiers avec des compagnons de route, son usage du monde le servait excellemment en ces circonstances ; je pris ainsi de bonne heure le pli de m'intéresser à mes semblables, de les observer, et sur la première page de « mon journal » je retrouve, avec une surprise un peu attendrie, l'évocation « d'un vieux monsieur et de sa fille qui étaient charmants », et qui firent route avec nous jusqu'à Londres.

Le vieux monsieur, sans doute mis en verve par des interlocuteurs attentifs, raconte des aventures qui lui sont advenues dans sa jeunesse ; la petite fille qui l'écoute juge que de cette façon le voyage passe rapidement, et probablement elle a plu, car en prenant congé à la gare, « la dame » est assez bonne pour lui annoncer qu'elle lui enverra un livre de poésie écrit par son mari. Ce livre vint-il? Je n'en ai nulle souvenance.

La petite Parisienne est à Londres et ouvre de grands yeux ; les rues ne lui semblent pas belles ; elle perçoit l'odeur étrange de l'atmosphère, involontairement elle en est peut-être un peu attristée, car le tendre père qui la veut gaie, la fait bien vite s'habiller, et on sort s'occuper des emplettes : c'est le début habituel et agréable, qui paraît tout naturel. Le soir, les plaisirs proprement dits commencent. Il y avait à cette époque à Londres un ménage d'artistes : monsieur et madame Howard Paul, qui jouissaient d'une grande vogue, et qui pendant de longues années réussirent à attirer le public à un spectacle varié dont ils faisaient exclusivement les frais : scènes anodines, accommodées au goût « Victorien », tantôt gaies, tantôt sentimentales ; je les écoutais avec une vive attention, quand le numéro le plus imprévu vint fouetter mon jeune sang.

Mrs Howard Paul, belle et grande jeune femme, s'est avancée seule sur le petit théâtre ; elle est vêtue d'un peplum blanc, coiffée d'un bonnet phrygien, en main elle tient le drapeau tricolore, et voici qu'elle entonne *la Marseillaise* !

Le chant de *la Marseillaise* représentait une chose redoutable aux petites filles de ma génération qui jamais ne l'avaient entendu... Chanter *la Marseillaise* était un acte directement révolutionnaire ! Un peu apeurée, j'écoute, je vibre, et les accents de Rouget de Lisle m'émeuvent prodigieusement. La protagoniste anglaise prononçait bien, je ne perds pas une de ses paroles, qui me bouleversent... Mon père, que les idées avancées n'effrayaient aucunement, est charmé de mon enthousiasme.

Il m'achète le programme, qui donne le texte du chant prohibé ; le lendemain matin je le savais par cœur, et le respectable salon de notre propriétaire, Mrs Rawling, retentissait de *la Marseillaise*... J'y allais avec un sérieux profond, et mon

père tout aussi sérieusement m'admirait ; il aimait en pareille circonstance faire partager ses impressions, et, dans l'après-midi du même jour, me conduisait en visite chez d'anciens et chers amis : Sir Charles et Lady R...

Lady R... était française, l'était restée jusqu'au bout des ongles, avec le mari le plus anglais qui fût au monde ; d'ailleurs ces êtres excellents s'adoraient, et leurs divergences donnaient une sorte d'activité à leurs sentiments. Mon père les mit au courant de notre soirée de la veille et de l'audition de *la Marseillaise*. Ils voulurent eux aussi m'entendre (ce que mon père avait prévu), et dans ce beau salon, donnant sur Regent Park, la petite fille toute vibrante et exaltée entonna *la Marseillaise*... Je ne puis songer rétrospectivement à cette scène sans sourire. La pauvre Lady R... frémissait à ces appels redoutables adressés aux « *enfants de la patrie* », et éprouvait une certaine stupéfaction à voir l'enfant douce et timide qu'elle connaissait depuis sa naissance, clamer avec furie l'appel aux armes ! Sir Charles et mon père, très libéraux, applaudissaient ; on me loua, on me choya, et ainsi finit la comédie ; mais l'impression chez moi avait été si profonde, que, revenant six semaines plus tard à Londres, après une belle randonnée au pays des lacs, je demandai à retourner entendre *la Marseillaise*, j'y fus menée, et j'écrivis sur « mon journal » qu'elle me plut tout autant que la première fois.

Mon père était descendu à Londres dans un « lodging » où il venait fréquemment. Le lodging est une institution éminemment anglaise ; on est hébergé pour ainsi dire dans une habitation particulière, dont la propriétaire, très complaisante, consent à faire la cuisine de ses locataires et à assurer leur service. Les veuves respectables avaient jadis le monopole presque exclusif des lodgings, qui à cette époque, même dans les quartiers fashionables, étaient remarquables par la laideur sordide et triste des meubles ; celui de Mrs R... ne faisait pas exception ; elle-même était un type : généralement vêtue de soie noire avec une jupe à volants d'immense envergure, un corsage opulent, de longues boucles de chaque côté du visage, elle incarnait la caricature de l'anglaise de ce temps ; d'une politesse touchant à l'obséquiosité, elle

plongeait dans ses jupes avec une révérence de cour à chaque parole de mon père, à qui invariablement elle répondait :

— S'il vous plaît, monsieur.

Cette phrase élastique était pour elle une forme d'acquiescement respectueux.

— Le gigot n'était pas assez cuit, Mrs R...

— S'il vous plaît, monsieur.

Ce genre de discours me stupéfiait, et je crois que de son côté Mrs R... me jugeait un petit animal étranger assez curieux.

— Mrs R..., — disait la petite demoiselle, — savez-vous où est Célina? (Ma femme de chambre.)

— S'il vous plaît, miss, — et Mrs R... souriait, persuadée de m'avoir renseignée.

Heureusement je n'avais pas grand loisir pour observer les singularités toutes britanniques de Mrs R... : mon père voulait me faire connaître Londres, et le champ d'action était considérable !

Mais mon père était infatigable, et il faut croire que sa petite fille ne l'était pas moins, car nous avions des journées bien remplies : du jardin zoologique nous passions à Westminster Abbey pour visiter les tombes des rois de jadis. Une excursion de ce genre était un régal pour moi, sur qui la vue des monuments anciens exerçait une véritable fascination, et mon père se montrait un cicerone incomparable : ses récits rendaient la vie aux choses évanouies ; jamais deux êtres n'eurent une communion plus intime que ce tendre père et la petite fille qui buvait ses paroles... Je travaillais ferme pendant les mois consacrés à l'étude ; mais, les vacances venues, la détente était complète : mon père voulait m'amuser, me distraire. Un soir, par exemple, il me mena à une exposition de fleurs aux lumières : elle me fit, par sa poésie charmante, l'impression qu'il voulait susciter ; le plaisir de mon père à voir mon admiration émue aller aux spectacles qu'il jugeait lui-même beaux, ne se peut décrire... J'ai, pour la petite fille dont je narre les heureux voyages, une tendresse d'aïeule : il me semble que je puis la louer sans aucune vanité personnelle, je la tiens un peu comme une relique vivante, et

quand je fais l'éloge de la fillette de jadis, c'est le père bien-aimé que je retrouve en sa fille dont il écrivait à cette époque : « Avec ma fille que je ne quitte que quand elle se couche, je « ne m'ennuie jamais ; tous les jours je suis plus étonné « d'elle, son intelligence est vraiment remarquable et son « cœur est un trésor de bonté. »

Comment exprimer l'impression causée par ces lignes sur le cœur de la femme vieillissante qui les lit par hasard pour la première fois, cinquante ans après qu'elles ont été écrites ! Elles avaient été glissées par mon père dans une de mes propres lettres d'enfant écrite à ma mère, et y avaient été laissées par elle; en relisant mes lettres, je les ai trouvées, vivant témoignage de la tendresse de cet incomparable père.

On peut imaginer quelle était la douceur des rapports entre lui et cette petite fille, et les beaux jours qu'ils coulaient... Elle non plus ne s'ennuyait jamais avec son père et ne souhaitait d'autre compagnie.

Londres était une étape, le but, l'Écosse, dont bientôt nous prenions le chemin.

L'Écosse représentait pour moi un pays de mystère et de rêve. « L'Enchanteur du Nord », comme les Anglais appellent Walter Scott, m'avait touchée de sa baguette magique ! Mon père, peu amateur de la littérature juvénile alors en vogue, m'avait hardiment emportée dans d'autres régions ; celles des belles, nobles et amoureuses aventures. Déjà, pendant des vacances précédentes, il m'avait lu *Ivanhoë* et *l'Antiquaire*, et en vue de notre pèlerinage en Calédonie, il venait de commencer la lecture de *Waverley*. Cette lecture se faisait après dîner : ayant fumé son cigare, mon père me prenait sur ses genoux, car j'étais très portative ; j'appuyais ma tête sur son épaule, et ainsi blottie je l'écoutais... avec quel ravissement !

La lecture se terminait toujours à neuf heures, heure invariable de mon coucher. Les commentaires étaient remis au lendemain.

A l'occasion de notre voyage, une vieille amie m'avait fait présent de *l'Histoire d'Écosse*, délicieusement illustrée, racontée par Walter Scott à ses petits-enfants. Ces volumes demeuraient à ma disposition, et je les parcourais avec avidité ;

il n'est pas d'histoire plus romantique, plus palpitante que celle des anciens rois d'Écosse, j'y prenais presque autant de plaisir qu'à *Waverley*, et c'est beaucoup dire.

De Londres à York, où nous devions nous arrêter, j'ai noté avec soin les petits épisodes du voyage : l'absence de buffets, l'achat dans une gare « de lourds *mution pies* » qui m'altèrent prodigieusement, la proposition aimable d'un prêtre catholique anglais, notre compagnon de route, qui, voyant que j'ai grand'soif, m'offre du bordeaux, une dame qui prête un verre dans lequel chacun a déjà trempé les lèvres... le tout accepté avec plaisir et bonne humeur, et enfin l'arrivée à York, « couverte de poussière », état qui me semblait anormal. Après les ablutions nécessaires, nous partons admirer la cathédrale : « avec deux magnifiques tours, et un majestueux « portail ; la pierre a conservé une belle couleur, l'intérieur « est immense » ; l'orgue jouait précisément, et la petite fille ne manque pas d'observer que « le son dans cette immense « église fait un effet admirable. »

Les anciens remparts et le château partagèrent encore mon admiration ; mais nous étions au jour du dimanche, et « un « dimanche à York est comme un dimanche en Écosse, il n'est « permis que de rester dans sa chambre. » Cependant nous esquivâmes cette obligation en allant « nous promener en « bateau sur la rivière Ouse qui est fort belle et navigable « jusqu'à Hule. »

La persévérance de mon père nous fit admettre, malgré le repos dominical, dans les jardins du musée, « où se trou- « vaient les ruines d'un ancien monastère saxon, magnifique « avec sa chapelle, ses cellules, ses dortoirs pour les malades, « car le monastère était également un hôpital ; mais, parti- « cularité curieuse, on n'y trouva aucune trace d'escalier « et l'on se demande comment on y arrivait. » J'eus le bon jugement de me rendre compte que le musée lui-même, de style grec moderne, déparait par son voisinage ces belles ruines.

Mais la visite à York n'était qu'un avant-goût. Le jour suivant nous franchissions la Tweed, qui sépare l'Angleterre de l'Écosse; à quatre heures nous arrivions à Edimbourg ! J'étais enfin dans le pays de Walter Scott et de Marie Stuart, je

baignais dans une atmosphère romantique. « Edimbourg, — écrit la petite fille ravie, — est la ville la plus pittoresque qu'on puisse imaginer. »

Le lendemain matin, après déjeuner, nous partions en voiture pour visiter Holyrood... En route mes yeux demeuraient bien ouverts afin de ne rien perdre des beautés naturelles qui s'offraient à leur admiration : d'abord la promenade charmante nommée *the Queen's drive*, le chemin de la Reine, qui contourne *Arthur's Seat*, une très haute montagne : « Papa « et moi y sommes montés, c'est la première fois depuis que « j'ai l'âge de raison que je monte sur une véritable mon- « tagne ! »

Cet exploit — car l'ascension fut heureuse — nous permit de jouir d'un merveilleux horizon : « d'un côté la mer, de l'autre « une chaîne de montagnes..; dans le *Firth du Forth* on voit « une quantité de charmants îlots couverts de verdure. »

Enfin nous rejoignons notre voiture et nous nous dirigeons vers Holyrood.

Je me souviens, comme d'hier, de toutes mes sensations en y pénétrant : « J'ai vu les appartements de Marie Stuart « et de Darnley; la chambre de Marie Stuart est très intéres- « sante, on voit l'escalier par lequel les assassins de Rizzio « montèrent lorsque Marie Stuart donnait un souper privé... » Et avec l'assurance et la conviction d'un témoin oculaire, je décris la scène sur mon journal : Marie Stuart, avec ses traits familiers, le pâle Rizzio, le sombre Ruthven revivaient, pour la petite enfant palpitante, le drame dont les murs que je regardais avaient été témoins... Mon père, à voix basse, complétait les détails, précisait, comme je le souhaitais. J'entendais la belle reine meurtrie dire : « Ce sang vous coûtera cher. » « On voit encore les taches qu'a faites le sang de Rizzio », ai-je écrit au retour, car le guide nous les montra sur le parquet, et leur authencité me parut indiscutable. Cette visite à la chambre de Marie Stuart fut une des plus pénétrantes impressions de mon enfance, je contemplai tout ce qui m'entourait avec une attention si soutenue que la mémoire de ces lieux m'est demeurée incroyablement présente... Je ferme les yeux, je les revois, et ressens à nouveau l'espèce de compassion ardente dont mon cœur était rempli en pensant aux souf-

frances de cette reine, venue du doux pays de France !... Mon père n'avait pas la reine Marie particulièrement en gré, mais il n'éprouvait pas non plus une sympathie bien vive pour les contemporains du brutal John Knox, et il me concédait que la pauvre petite souveraine avait dû, de la part de ces gens grossiers, endurer bien des affronts.

Des leçons d'histoire de ce genre élargissent singulièrement l'esprit de l'enfant qui les reçoit : la visite à Holyrood fit époque dans ma vie.

La rédaction de mon journal était l'événement intime de notre journée; mon père n'y prenait nulle part quant au texte, mais s'en était réservé l'illustration. Il achetait les plus jolies gravures qu'il pouvait se procurer, représentant les sites et les monuments que nous venions d'admirer ; et en bonne place, avec un soin délicat, il les collait sur les pages de mon journal, qui en sont égayées de la façon la plus aimable... La plupart de ces vues sont exquises, d'une poésie, d'une profondeur que ne possèdent pas les simples reproductions photographiques; cette impression n'est pas une illusion personnelle, mais celle de tous ceux à qui j'ai fait voir mes précieux petits volumes. Mon père aurait voulu me faire soigner un peu plus mon écriture; mais en somme il se contentait de mon effort, et lisait le « journal » avec une satisfaction qu'il ne dissimulait pas.

Les excursions se renouvelaient, de plus en plus intéressantes.

J'éprouvais une prédilection affectueuse pour tous les Stuarts (un seul excepté), et le superbe château de Dalkeith, construit par la veuve du beau et malheureux duc de Monmouth, évoqua pour moi la personnalité attirante de ce prince infortuné; je plaignais ses malheurs, et la cruauté de son oncle, le roi Jacques II, refusant au fils de son frère la vie que celui-ci implorait à genoux, me paraissait atroce ; nous causions avec mon père de ces événements du passé comme d'événements contemporains ; qui nous eût écoutés, eût été assurément surpris de la nature de nos entretiens !

L'imagination, que j'avais vive, se délectait à ces évocations des temps évanouis; tout ce qui était mystère m'enchan-

tait : l'exploration des cavernes creusées dans le roc de Hawthornden, où les partisans de Robert Bruce se réfugièrent, me procura le plus vif plaisir; je les examinai avec une minutieuse attention, comme en témoignent les pages de mon journal :

« Il y a quatre chambres ; on est obligé de monter quelques « marches formées par la nature; d'un côté la chambre de « Robert Bruce, et de l'autre la bibliothèque, où l'on voit « quelques centaines de petits carrés pour mettre les livres, « et qui ont été faits par les soldats de Robert Bruce ; il « y a une cave qui conduit jusqu'à Roslin à une *mile* et « demie. En bas d'un ravin coule une charmante petite « rivière, et sur les bords il y a un étroit sentier, les rocs « montent à deux cents pieds de hauteur et sont couverts « d'arbres.

« Enfin nous arrivâmes à Roslin Castle, où il ne reste que « les murs... L'apparence de loin est très jolie, le château est « bâti sur une hauteur qui domine la rivière, autrefois on ne « pouvait y arriver que par un pont très haut... On voulait « nous montrer quelques donjons, mais nous n'avons pas « voulu, car c'était très bas et très humide, nous nous diri- « geâmes alors vers la chapelle qui est très belle et très bien « conservée (en voici l'intérieur très exactement représenté). « La chapelle est très belle. Tous les chevaliers de Roslin « sont enterrés là avec leurs armures ; l'architecture est très « curieuse ; je n'ai jamais vu une chapelle ancienne qui m'ait « autant plu. »

Le dernier jour à Edimbourg fut consacré à aller en voiture « voir la maison de John Knox, située dans la plus mauvaise « partie de la ville ; Cannongate, c'est ainsi qu'on l'appelle, « est une rue longue garnie de chaque côté par des maisons « noires et sales mais pourtant très hautes, il y en a de treize « étages, des escaliers étroits commencent dans la rue, les « enfants assis à la porte sont sales et dégoûtants, les femmes « sont nu-tête et nu-pieds ainsi que les enfants, les hommes « ont des regards horribles ; j'ai vu arrêter une femme, et « dans la ville pas une personne respectable n'irait dans cette « rue après huit heures ! »

Ceci fut mon ultime impression de la capitale de l'Écosse,

impression assez sombre; mais évidemment l'horreur que j'avais éprouvée devant la saleté de Cannongate était d'une nature plutôt agréable.

Le père et la petite fille, avec leurs malles et leurs emplettes, ont repris le train, et se dirigent vers les Highlands; ils vont à Dunkeld, et ont l'esprit occupé des plus heureuses perspectives. Cependant en route mon plaisir fut troublé par un froissement inattendu, rentrant, à mon avis, dans la catégorie des « aventures ». Fâcheusement, nous avions ébauché dans le wagon une connaissance avec « deux vieilles dames très « radoteuses qui ne trouvaient ni Paris, ni Versailles jolis « (elles avaient un drôle de goût). Papa les a remises à « leur place, en leur citant toutes les beautés de ces deux « villes. »

Je pense qu'elles se turent, car à Perth, où le train stoppa, je fus tout occupée du spectacle, nouveau pour mes yeux de petite Parisienne, « d'un jeune Écossais parfaitement costumé ». Tout en appréciant le pittoresque de la tenue nationale, elle ne me sembla pas absolument convenable, et la petite demoiselle bien élevée, dans la sagesse de ses onze ans, a écrit entre parenthèses : « (les pantalons manquent). »

C'était le jour des événements, selon l'expression dont j'usais volontiers; car mon début à Dunkeld fut désagréable : « J'ai eu une discussion avec une dame qui voulait prendre « la place de papa dans l'omnibus... »

J'étais, à cette époque lointaine, une petite personne assez brave, et pour défendre les justes droits de mon cher papa, même une déplaisante Écossaise ne m'effrayait pas. Heureusement mon cher père vint à la rescousse, me fit descendre de ce malencontreux omnibus, « et nous allâmes à pied à l'hôtel », ce qui, d'après le ton dont j'en parle, me paraît une action d'éclat !

La beauté du pays occupa bientôt seule ma pensée; je contemplai, pleine d'admiration, les montagnes environnantes et spécialement Birnam Hill, immortalisée par les vers célèbres de Shakespeare dans *Macbeth*. La sorcière a prédit à Macbeth qu'il n'a rien à craindre de ses ennemis « aussi longtemps que *le bois de Birnam ne viendra pas à Dunsianne* », et

voici qu'un guetteur arrive en toute hâte et déclare au roi assiégé et inquiet :

> Comme j'étais en faction sur la montagne,
> Je regardai vers Birman, et alors il me sembla
> *Que les bois commençaient à marcher* [1] !

En vain Macbeth s'écrie :

> « Menteur et esclave ! »

Les destins sont accomplis. Les adversaires de Macbeth, pour couvrir leur avance, ont coupé tous les branchages de la forêt : Birnam Hill est en marche !

Plus d'une fois, contemplant la montagne de notre salon d'hôtel, mon père m'a récité ces vers... et je n'étais pas très sûre que les bois n'avançaient pas !

Dunkeld, dont l'origine est fort ancienne, se trouve dans un site exquis, et j'en jouissais pleinement ; j'écoutais « le murmure de l'eau sur les rochers », j'admirais des yeux et du cœur. Je rapporte d'une de mes promenades le souvenir d'une scène qui m'a émue : « Tout près de nous, sur le côté « d'une montagne couverte d'arbres, un cerf nous regardait, « une biche à ses côtés, et un petit écureuil grimpant sur un « arbre... l'ensemble faisait un effet délicieux. »

Nos promenades à cheval, — j'étais déjà bonne écuyère —, facilitaient nos excursions, qui furent nombreuses et variées. Au cours de l'une d'elles je vis avec un intérêt que la parole écrite était faible à exprimer, l'ancien *Tully Veolan*, je pus donc localiser quelques-unes des scènes de *Waverley* ; aussi je ne rêvais plus qu'aux chefs de clans highlanders, qui me paraissaient des êtres à destinée royale et supérieure. Parfois la pluie intervenait comme rabat-joie. « Il fait un déluge ; dans ce pays, on appelle ça le brouillard qui tombe. » Nous profitions de la moindre éclaircie. Le tempérament optimiste de mon père le portait à avoir confiance dans la durée des éclaircies, ceci aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre des saisons ; il m'assurait souvent que « chaque nuage a

1. « As I did stand my watch upon the hill »
« I looked towards Birnam and anon methought »
« The wood began to move ! »

une doublure d'argent », et m'exhortait à ne jamais me décourager; dans un voyage d'Écosse, ce principe, appliqué à la température, était excellent, car à plusieurs reprises nos promenades, longuement combinées à l'avance, furent ajournées, mais en revanche quand elles avaient lieu, j'en retirais tout le plaisir, tout l'agrément que mon tendre cicerone pouvait souhaiter. Rien ne m'échappait — « l'eau est d'une couleur d'or qui fait un effet ravissant » termine la description d'une de ces belles cascades qui m'enchantaient.

Dans une de nos promenades, j'aperçus pour la première fois des buffles dans un parc, « ce qui m'étonna beaucoup », néanmoins je trouvai qu'ils faisaient bon effet dans le paysage.

Dunkeld était un endroit très passager pour les voyageurs parcourant les Highlands, et mon père y rencontra plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres un certain comte espagnol qui partagea plusieurs de nos promenades équestres. Ce comte C... était phrénologue et sollicita de mon père la permission de vérifier mes bosses. L'autorisation lui fut accordée, et après un examen consciencieux, il engagea mon père à me faire étudier les mathématiques ! J'y avais peu d'inclination, et le conseil, pour mon dam, peut-être, ne fut pas suivi. — Rien n'avait manqué pour rendre notre séjour à Dunkeld agréable, et j'en vis venir la fin avec regret, mais déjà la température fraîchissait, et puis mon père voulait me mener à Dundee assister aux *Highland Games* spectacle national infiniment pittoresque et fort curieux pour les étrangers ; ces jeux, si je me souviens bien, n'ont lieu qu'à d'assez longs intervalles.

Dans le train qui nous emportait, voyageait « Sa grâce » le duc d'Athole, suivi, comme Fergus Mac Ivor Vich Ian Vor, de « *sa queue* »; celle du duc consistait ce jour-là en cent soixante-seize highlanders, tous en grand costume, « les pipers « du duc jouaient dans la voiture où il était avec la duchesse « et plusieurs autres dames, l'amiral Drummond en grande « tenue est monté à moitié chemin ; leur arrivée à Dundee « a été très jolie, une grande foule les suivait, nous arrivâmes « au lieu du théâtre avant eux ; quand ils arrivèrent, l'effet « fut très joli, ils firent le tour de l'enceinte avec le duc

« d'Athole à leur tête, sa claymore à la main et son lorgnon « dans l'œil ! Ils s'arrêtèrent en face de nous, et les diffé- « rentes couleurs faisaient un effet ravissant, ils s'assirent « tous pendant que les autres venaient exécuter les différents « exercices; on commença par les bagpipes, l'instrument du « pays. Quatre hommes luttèrent, le plus jeune eut le premier « prix, et son aîné le second; ensuite ils exécutèrent des « danses nationales très curieuses, mais comme il pleuvait ils « glissaient beaucoup. La pluie commençait à tomber si fort, « traversant même les tribunes où nous étions, que nous « fûmes obligés de nous en aller. »

Malgré ce contretemps je me rendis le témoignage d'être « très contente de ma journée, car cela me donnait une idée « de ce qu'étaient les anciens Highlanders ! »

Après un autre bref séjour à Edimbourg, je quittai avec regret ce beau pays de montagnes et de cascades et, en traversant la Tweed, « je regardai derrière la rivière les belles « montagnes d'Ecosse ». Je ne suis jamais retournée dans la patrie de Robert Bruce et de Walter Scott, mais le souvenir du séjour que j'y fis à l'aube de ma jeunesse, est demeuré un des coins favoris de ma mémoire, je n'ai rien oublié de ce que je vis alors, à peine si quelques détails se sont estompés avec le temps. La silhouette du duc d'Athole, entrant, monocle à l'œil, dans l'enceinte réservée aux jeux, suivi de ses féaux, se dessine nettement dans la lumière grise d'un jour pluvieux; j'entends le cri des bagpipes et les exclamations gutturales et sauvages que poussaient, s'excitant à leurs prouesses, tous ces jeunes hommes débordant de vie... et aujourd'hui !

Hélas ! pauvre Yorick !

***

J'ai fait récemment une découverte qui m'a étonnée ; c'est qu'au temps de mon enfance il pleuvait quelquefois, même pendant les vacances ! De bonne foi je ne le croyais pas, il a fallu l'évidence des pages écrites pour m'en convaincre !

Une année laborieuse avait passé, pendant laquelle, selon le témoignage de mon cher père, j'avais accompli en « toutes

choses essentielles » bien plus qu'une année de progrès; aussi, à l'heure où ma cage s'ouvrit, un beau voyage m'attendait...

Nous devions commencer par Bruxelles : mon père tenait en vénération tous les libérateurs de leur patrie; les patriotes flamands, à commencer par le Grand Taciturne, étaient l'objet de son admiration ; il m'avait mise au courant des héroïques combats des « gueux », m'avait appris à détester le duc d'Albe et Philippe II, et m'avait expliqué comment et pourquoi les Flandres étaient devenues l'apanage de Charles Quint et de la couronne d'Espagne... Quant au présent il était médiocrement enthousiaste du roi Léopold Ier, l'ex-époux de la princesse Charlotte d'Angleterre, néanmoins il le respectait comme roi constitutionnel ; mais ce prince nous occupait beaucoup moins que le fondateur de la maison d'Orange.

J'étais munie d'un superbe registre neuf pour noter mes impressions, et mon père espérait que je le remplirais.

Comme le train qui nous emportait traversait une région qui m'était nouvelle, mon père m'exhorta à observer attentivement l'aspect du pays ; je le trouvai « plat, peu remarquable »; deux choses, fort dissemblables, attirèrent seules mon attention : la cathédrale de Douai, et en Belgique, la trompette, au lieu du sifflet, pour le chemin de fer. — Prospère campagne de France que je contemplais avec tant de sérénité et de confiance ! Je suis heureuse d'avoir vécu mon enfance à l'heure où l'ombre de l'Allemand ne tombait jamais sur notre route, où, dans un bienheureux aveuglement, nous l'ignorions, sauf comme bottier ! où l'idée qu'il pût fouler notre sol, envahir nos belles villes, eût paru monstrueuse... N'avais-je pas admiré cent fois les beaux lanciers, les *zéphirs* entraînants et les cantinières joviales? Qui pouvait-on redouter? Et de fait on ne redoutait personne !

Enfin voici la capitale de la Belgique. Ma première impression lui fut peu favorable : « je ne vis qu'un tas de toits « rouges, puis, en entrant dans la ville, il n'y avait que des « rues droites comme des piquets, des malheureux chevaux « maigres comme si la famine était dans le pays, de pauvres « chiens harassés traînant de petites charrettes, et les femmes « portant de l'eau dans de grandes urnes en cuivres ! Enfin

« la scène devint plus agréable : des maisons irréprochable-
« ment propres se dressèrent à mes yeux. »

Nous étions arrivés place Royale, à l'Hôtel de l'Europe, où nous prîmes possession d'un gentil petit appartement, des fenêtres duquel je pus admirer, ou critiquer, la statue de Godefroy de Bouillon !

Déjà je me sentais très loin de mon cher Paris, le spectacle de chiens entre des brancards m'avait affligée ; comme le temps était de plus très couvert, Bruxelles provoqua en moi une réflexion un peu méprisante, et me parut « une ville de province après ce Paris si gai et si bruyant ».

Le lendemain, chose cruelle, il pleuvait : l'exploration de la ville fut ajournée, mais il restait à parcourir les galeries de tableaux et les musées.

De très bonne heure, mon père avait commencé mon éducation artistique ; pendant mes jours de congé, et le dimanche fréquemment, nous allions au Louvre ; mon père me conduisait devant les plus belles toiles, me les expliquait, me racontait la biographie du peintre ; j'aimais extrêmement ces séances, elles formaient ensuite un de nos sujets de conversation ; aussi fus-je enchantée de visiter la galerie du duc d'Arenberg, je la trouvai très belle, et un « portrait de *Marie-Antoinette au Temple*, par un nommé Podiska », m'intéressa tout particulièrement ; inutile de dire les sentiments qui remplissaient mon cœur pour la belle et malheureuse reine !

La journée se continua par une course au musée et aux fabriques de dentelles ; là « on nous fit monter dans un « vaste salon, où s'exhibent des dentelles toutes faites » et dont je rapportai un très joli spécimen, sous la forme d'un petit col. L'époque dont je parle était pour la toilette féminine celle des fins détails, et les petites filles grandissaient dans une superstitieuse horreur du faux et de l'imitation, — en porter constituait une déchéance —. La vraie dentelle, la belle dentelle, était l'objet d'une sorte de culte. Avec la parure d'un joli col de Bruxelles, il fallait une élégante tenue morale ! mettre des ciseaux dans de la dentelle, est resté pour les femmes de ma génération une action qui avoisine le sacrilège ! J'avais beaucoup apprécié la visite à la fabrique de dentelles et le travail des ouvrières. La cathédrale avec

sa belle chaire magnifiquement sculptée, l'hôtel de ville ancien, entouré de maisons gothiques, me charmèrent. Bruxelles gagnait à être vue, le parc « avec ses arbres très hauts, situé au milieu de la ville », et le jardin botanique riche de ses aquariums. « Je suis rentrée à l'hôtel très contente de ma journée », écrit la petite fille ; en vérité on le serait à moins !

Les explorations artistiques et instructives devaient être interrompues par un séjour à Spa, où, en compagnie de mes petites amies, mesdemoiselles de L..., j'eus toutes sortes de divertissements; à peine débarqués, « nous courons les chercher, « et en quelques secondes je fus dans les bras de mes « amies qui furent très heureuses de me voir; à mon chagrin, « je ne pus rester longtemps avec elles, car, chose étrange, « qu'à Paris, on ne croirait pas, dans ce pays la table d'hôte « est à quatre heures ». Ce n'était dans ma jeune vie que mon second dîner à table d'hôte, et mon indignation de l'heure mal choisie ne m'empêcha pas de m'y amuser beaucoup.

Les bains froids, dans une piscine où l'eau courante était très sale, ce qui ne nous troubla aucunement, mes petites amies et moi, les promenades à travers un pays charmant, l'audition de la musique de l'orchestre qui jouait sur la grande allée, la visite des diverses sources se succédaient; vint enfin l'illumination du 15 août. « Cette allée de grands arbres si « bien illuminée faisait un effet charmant, en haut on avait « érigé une espèce de petit temple illuminé de différentes cou- « leurs, ce qui était ravissant; je rentrai seulement à dix « heures ! »

Les excursions à cheval alternaient avec les promenades à âne ; mon père avait une prédilection pour ces paisibles bêtes, et attirait mon attention sur leur beauté, leur patience, leur douceur ; dans nos excursions champêtres, mon père se plaisait à orner mon chapeau, qui était généralement ce qu'on appelait une « cloche », d'une guirlande de feuillages et de fleurs cueillies en cours de route, il en faisait autant pour le cou du pauvre baudet, qui paraissait sensible à cette attention ! La mansuétude de mon père pour les animaux était infinie ; il aimait à citer le vers de Pope, où le pauvre Indien espère que, dans un monde plus juste, « son bon chien lui tiendra compagnie ». La locomotion à âne était spécialement

réservée pour les jours où je devais aller dessiner « d'après nature » ; je n'avais pas encore pris une seule leçon, mais « l'ami Gigoux » avait assuré à mon père que le meilleur professeur est la nature, et qu'il devait me mettre un crayon en mains et me dire de copier, comme je pouvais, ce que je voyais ! Ainsi fut fait, et ces essais me procuraient beaucoup de plaisir ; je m'appliquais de tout mon pouvoir, et le résultat était encore assez honorable. C'est ainsi que nous explorâmes la ravissante *promenade des artistes*. Ces heures passées en plein air étaient mises à profit par mon père d'une autre façon encore ; je ne rédigeais aucun « devoir de vacances », mais mon père n'entendait pas me laisser l'esprit tout à fait en friche, et il m'exerçait la mémoire en me faisant chaque jour pendant un quart d'heure apprendre des vers. Cette pratique me réussissait, car j'étais arrivée à m'assimiler cinquante alexandrins en quinze minutes ! C'était trop, mais mon père s'en montrait ravi ! Peu auparavant il m'avait fait présent des *Lectures pour tous* de Lamartine, et à Spa j'appris le récit de *Jocelyn* : « Ce soir je remontai pour descendre demain... » J'ai depuis longtemps oublié ces vers, tandis que j'ai conservé fidèlement dans ma mémoire un grand nombre de ceux que, chez madame Deslignières, on nous faisait apprendre moins hâtivement.

***

A la fin d'août nous reprenions le cours de nos pérégrinations et nous partions pour Cologne, car nous devions descendre le Rhin, voyage qu'on pouvait alors accomplir sans arrière-pensée. Arrivé à Cologne dans l'après-midi, mon père, selon son habitude, ne perdit pas un instant : le temps de déposer la femme de chambre et les malles à l'hôtel, et nous arrêtions un commissionnaire pour nous faire visiter la ville. Comme nos pas nous portaient vers la cathédrale, j'observai que « les rues de Cologne sont étroites et sales ; *je n'ai jamais été « dans une ville qui sente si mauvais* ».

Évidemment la myrrhe et l'encens des trois Rois, dont une châsse vénérée renfermant les *chefs* se trouvait dans la cathédrale, eussent été utiles pour purifier l'atmosphère.

Cette somptueuse châsse des Mages d'Orient, à façade d'or, et constellée de pierreries, me frappa d'admiration; « je « trouvai la cathédrale très ancienne et bien curieuse à voir; « on est maintenant en train de la finir, l'intérieur est très « beau en certains endroits, le chœur particulièrement. »

Enfin, en sortant de la cathédrale, j'achetai de l'eau de Cologne que je considérai évidemment comme un talisman. Le lendemain, le vrai voyage commençait, nous devions nous embarquer à Bonn pour remonter le Rhin, mais la pluie intervenant, mon père préféra continuer dans le train jusqu'à Coblentz et nous y arrêter un jour. « On nous dit que tout « près il y avait un très beau château nommé « Stozenfels », « appartenant au roi (de Prusse), qui était, lorsqu'on le lui « avait donné, une vieille ruine et il l'a fait réparer, *c'est « bien malheureux qu'il l'ait fait peindre jaune*, car c'est un « très beau château ! »

J'ai un chaud souvenir de cette excursion sur le Rhin, devant un si beau panorama. « Tout était nouveau pour moi ; « quelle magnifique nature ; les montagnes sont si belles ! « Nous continuons à monter le Rhin, et plus nous avan- « cions, plus la nature devenait belle et grandiose, les mon- « tagnes s'élevaient comme de sombres géants pour défendre « le fleuve. Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouvais à « contempler cette belle nature. Je vis après le château de « Warlz qui est une très ancienne ruine, qui, comme toutes « les ruines, m'a beaucoup intéressée : les châteaux se succé- « daient de distance en distance... Près de Biebrich, le Rhin « était magnifique, le soleil se couchait, et la nature semblait « s'assoupir, les eaux du Rhin coulaient en silence, et le soleil « jetait ses derniers rayons sur les montagnes et sur le « fleuve. »

Je peuplais ces antiques châteaux forts de chevaliers, de châtelaines, de pages, d'hommes d'armes, de troubadours ; j'imaginais des drames, des combats, des emprisonnements, des délivrances ; je voyais flotter les bannières, je regrettais de n'avoir pas vécu à ces belles époques.

Confident de mon plaisir, mon père en jouissait doublement ; et il cherchait sans cesse ce qui pouvait me distraire et m'instruire.

De Biebrich nous avions été à Wiesbaden, dont la tristesse nous déplut, et nous arrivions le même jour à Francfort. « C'était l'époque de la messe ou foire de Francfort. Nous « allâmes à la foire. C'était très joli et très gai ; je fis plusieurs « petites emplettes... » A cette foire, je vis un spectacle, bien allemand dans sa conception, que je décrivais ainsi : « Je vis « aussi une espèce d'exposition d'animaux empaillés, *habillés* « *dans les costumes des pays d'où ils venaient*, ce qui m'amusa beaucoup », et devait en effet être singulièrement comique : pareille exposition ne s'est jamais retrouvée sur mon chemin !

Une des curiosités de Francfort était alors le quartier des juifs, destiné à disparaître peu après ; j'avais la plus grande curiosité de le visiter, d'y retrouver le moyen âge encore agissant ; mon père m'y conduisit. « Bâti au XIIIe siècle, « les maisons sont sales et décharnées, je vis la maison de « madame Rothschild, elle mourut dedans ; les gens ressem- « blaient aux maisons, ils étaient sales et laids. » Je n'ai pas oublié cette rue sordide, ni la façade étroite de la maison de madame Rothschild. Les juifs m'intéressaient beaucoup : j'avais été élevée dans l'horreur de toute persécution, et celles dont ils souffrirent à travers les siècles m'apitoyaient fort ; j'aimais dans *Ivanhoë* la belle et noble Rebecca ; et son vieux père, malgré ses faiblesses de fils d'Israël âpre au gain, m'inspirait beaucoup de compassion ; j'étais curieuse de toutes les coutumes auxquelles ce peuple ancien est fidèle ; mon père me disait leur science dans les temps d'ignorance, leur œuvre en Espagne sous les Maures, et la tolérance intelligente des papes à leur égard. Les vieux juifs à tire-bouchons sur les oreilles et à lévites graisseuses que j'aperçus dans le ghetto de Francfort, me parurent des êtres tout à fait extraordinaires ; il me semblait que d'étonnants mystères devaient être cachés derrière les murs où vécut le vieux Rothschild, et que les caves étaient toutes bondées d'or... Je connaissais fort bien de vue et de nom le baron James à Paris, et la pensée qu'il était né dans ce ghetto me semblait inouïe. Je serais restée là des heures, tant le spectacle me passionnait. J'étais désolée de penser que toutes ces maisons antiques allaient être démolies ; l'insensibilité de mon père sur ce point m'étonnait.

« La route de Francfort à Heidelberg n'est pas longue. » Ce fut notre étape suivante... Nous débarquâmes par la pluie, qui nous tenait assez fidèle compagnie ! Nonobstant, une voiture nous porta jusqu'à un chalet suisse « d'où l'œil embrasse « Heidelberg, le Neckar, la ruine, Worms, Mayence : c'était « une vue magnifique, le soleil perçant les nuages éclairait « les rives lointaines du Rhin que l'on apercevait à travers « les vapeurs de la pluie, les toits se reflétaient dans le « fleuve, les montagnes s'éclaircissaient, les nuages se dissi- « paient, et tout promettait une belle après-midi ! »

Ce fut dans ces conditions plus favorables que je visitai le château. « Il est tout construit de briques rouges comme « pour marquer que c'est là que tant de sang a coulé. » L'incendie du Palatinat me chagrinait fort rétrospectivement, et j'éprouvai une satisfaction à découvrir un corps de bâtiment qui avait été détruit « non par la main des hommes, « mais par le feu du ciel ». Enfin je parcourus « une suite « de chambres gothiques dans l'ancienne maison du jardinier, « et l'on nous introduisit dans de vastes caves où nous vîmes « un tonneau dont la grandeur nous étonna ; mais qu'était-ce « à côté du grand tonneau, une véritable chambre ! nous y « montâmes par des escaliers, tout autour se trouve une bar- « rière de bois, c'était sur ce tonneau qu'autrefois les élec- « teurs dansaient après avoir bu le vin du Rhin ».

Certes, la barrière devait leur être bien nécessaire, dans ces temps où les Allemands jouissaient déjà d'une réputation qui avait donné naissance au proverbe : « Quand un Allemand est sobre, il se croit malade ! »

D'ailleurs messieurs les étudiants m'inspirèrent une antipathie dont j'ai retrouvé le témoignage avec une particulière satisfaction ; mon jugement à leur égard fut net et définitif : « Tout le monde sait qu'il y a une grande université à Heidel- « berg, mais j'en ai une bien pauvre opinion, car les étudiants « ne s'occupent qu'à boire de la bière et se battre ; ils ont « positivement un endroit exprès, et ils se battent réguliè- « rement deux fois par semaine ; ils se battent avec des sabres « et la figure seule est attaquée. Ils portent des petites calottes « de couleur, pour distinguer leur corps. J'ai vu deux jeunes « gens très comme il faut, l'un d'eux avait une immense cica-

« trice qui lui coupait la figure, et l'autre deux cicatrices « moins grandes... » Bref, ils me dégoûtèrent parfaitement et me firent l'effet de vrais barbares.

***

La Suisse avait souvent occupé ma pensée, mais me paraissait une région très lointaine... M'y trouver en fait me causa une émotion qui répondit à tout ce que j'attendais.

Les notes de mon petit cahier sont frémissantes d'une admiration sincère, émerveillée...

« Nous approchons de Bienne, et là pour la première fois « je vois se dresser devant moi, comme des géants poudrés, « les neiges éternelles des Alpes. » La comparaison n'est pas classique, je le reconnais, mais répondait à un état d'âme encore un peu enfantin.

« Au reflet du soleil, par un ciel d'Italie, rien ne pouvait « être plus beau... Nous nous embarquâmes sur le bateau à « vapeur, et jusqu'à Neuchâtel un magnifique panorama « se dressait devant moi : tantôt les Alpes étaient cachées « par un rideau de verdure, puis elles reparaissaient plus « grandes et plus belles, jamais je ne me serais fatiguée d'une « vue aussi sublime, mais nous voilà à Neuchâtel... Le soir « nous fîmes une promenade sur le bord du lac où la lune se « mirait, les vapeurs du soir avaient enseveli les Alpes, les « eaux étaient bleues comme le ciel avait été dans le jour, et « de temps en temps les lumières d'un bateau à vapeur ren- « daient la scène sublime. »

Cette promenade sur les rives du lac de Neuchâtel ne s'est jamais effacée de ma mémoire, elle est classée avec le souvenir, si cher et si doux, de quelques autres promenades délicieuses, qu'aux heures de la jeunesse la vie m'a octroyées. La dilatation de mon cœur ce soir-là fut complète ; des sens nouveaux s'éveillèrent en moi, j'eus comme la vision des félicités que la vie pouvait contenir !

Une semaine à Lausanne me procura beaucoup d'agréments, mais d'une nature plus paisible ; la première surprise était passée, et bientôt je me trouvai à l'aise au milieu des lacs et

des montagnes, sans cesser cependant d'en être ravie. De Lausanne s'offrait une excursion d'un intérêt palpitant pour moi : la visite du château de Chillon. Le poème de Byron, *le Prisonnier de Chillon*, m'était familier; mon père me le lisait, et il lisait bien ; aussi mon cœur avait-il souvent saigné à l'évocation des souffrances des trois malheureux frères, enchaînés vivants, sous le lac, dans ces affreux donjons, ces donjons que je voyais de mes yeux. « Je visitai avec intérêt « ce château de Chillon si célébré par Byron, je vis les caveaux, « les salles où les condamnés passaient leur dernière nuit, « les diverses chambres qui servaient à l'usage des ducs de « Savoie, les oubliettes, la salle des tortures et tous ces « horribles apanages du moyen âge. »

Il est certain qu'en raison de l'éducation que je recevais, je me tenais pour extrêmement favorisée d'être née au XIXe siècle. Mon père vivait dans la chimère de la concorde universelle, et était persuadé que sa fille verrait des temps plus privilégiés encore... Je dois avouer que déjà je ne partageais pas cette conviction.

Lausanne et ses environs épuisés, nous partions pour Genève.

« Je vis pour la première fois le mont Blanc. » — Le mont Blanc, dans mon imagination, rivalisait en importance avec le mont Sinaï ! Aujourd'hui, tout le monde, plus ou moins, a vu le mont Blanc : mais alors il n'en était pas ainsi. — « Nous étions sur le bateau à vapeur, le ciel était gris, et « la blancheur des sommets du mont Blanc brillait grâce « aux quelques rayons de soleil qui traversaient les sombres « nuages et rendaient la neige comme des milliers de diamants. « J'approchais de Genève, mais un cap avançant dans le lac « détournait la vue. » Le cap franchi, la petite fille devient lyrique. « Genève se déroule devant moi : je fus frappée « d'admiration, *je me crus dans le détroit des Dardanelles devant « Constantinople*, une espèce de léger brouillard soulevé par « le lac était comme un rideau de mousseline devant la ville, « le soleil qui avait percé les nuages, dardant sur les espèces « de petites serres qui se trouvent au haut de presque chaque « maison, me faisait l'effet d'autant de feux qui se reflétaient « dans les eaux bleues du Léman... Pour compléter la

« sublimité de la scène, le mont Blanc nous regardait d'en « haut ! »

Notre séjour à Genève allait revêtir un caractère tout spécialement agréable : Sir Robert Peel, intimement lié avec mon père, avait mis à notre disposition la ravissante villa qu'il possédait aux environs de Genève, la *campagne Lammermoor*.

La maison, blanche et coquette, s'élevait au milieu d'un vaste jardin descendant jusqu'au lac, un bois de sapins s'étendait d'un côté ; dans les étables, que je visitai aussitôt arrivée, il y avait des vaches, une génisse ; un troupeau de dix ou douze chèvres, l'une plus belle que l'autre, fit mon bonheur ; elles m'intimidèrent d'abord un peu, mais, encouragée par l'excellente jardinière, je pris confiance, et j'appris à les traire ; la nouveauté de cette occupation me séduisit, et je me liai d'une solide amitié avec la brave femme de jardinière ; celle-ci, d'ailleurs, possédait le petit animal domestique que j'avais en prédilection particulière : une belle petite fille de quelques semaines; on me la mettait dans les bras, et je la berçais avec passion. J'avais très tôt répudié les poupées ; comme disait une petite fille de ma connaissance à qui l'on offrait du fruit cuit : « *Je l'aime mieux vif.* » Je préférais, moi aussi, la poupée vivante.

Mon affection allait également à deux « petits toutous tout jeunes », l'un s'appelait Bella, l'autre Cicco, je les aimais tous deux, mais Bella avait mes préférences. Dans de pareilles conditions, les journées étaient remplies.

J'apprenais aussi à ramer, car une jolie barque appartenant à la propriété se trouvait amarrée au bas du jardin ; je m'essayai à la pêche, mais sans succès. Et puis, tous les soirs revenait la fête d'assister, des bords du lac, au coucher du soleil sur le mont Blanc; je contemplais la scène avec une émotion religieuse, ne me lassant pas du merveilleux spectacle... Enfin, la nuit tombée, nous rentrions au salon, que je crus devoir décrire avec soin. « La table devant moi, une petite console devant la « glace avec un baromètre, un bouquet de fleurs et une grande « quantité de journaux » — je n'oubliai même pas, dans un autre coin, — « le chapeau et le parapluie de papa, une grande « table au milieu avec deux paniers, un livre et encore des

« fleurs » ; j'ajoutai pour mémoire « et puis des chaises et des « fauteuils, bien entendu. » Ces soirées étaient toujours trop brèves à mon gré, j'étais devenue un peu grandelette pour être tenue sur les genoux, je m'asseyais donc devant la table ronde, d'un des paniers je tirais une tapisserie, à laquelle je m'appliquais, et mon père prenait le Walter Scott en cours ; ce fut cette année-là les *Puritains d'Écosse* ; piquer l'aiguille dans le canevas, en écoutant la voix de mon père, me plaisait beaucoup ; il accepta d'abord cet arrangement nouveau sans protester ; néanmoins, au cours de tant d'autres lectures qui suivirent, je dus abandonner l'ouvrage ; mon père en était agacé, il lui semblait que je ne lui donnais pas toute mon attention, il aimait à rencontrer mes yeux, à suivre sur mon visage tourné vers le sien, les diverses émotions que la lecture suscitait en moi ; quand nous causions, il me voulait aussi toute à lui ; de sorte que j'abandonnai définitivement les petits ouvrages ; le coussin que je tapissai à Genève avec tant d'ardeur existe encore, mais il est demeuré unique en son espèce, car quelques années plus tard je devais retrouver dans le tête-à-tête conjugal les mêmes exigences ; il est indubitable qu'une jeune fille ou une jeune femme qui travaille, dérobe quelque chose d'elle-même à ceux qui lui font la lecture ou qui lui parlent ; après tout, mon père avait raison.

Mais nous ne nous confinions pas au jardin de la campagne Lammermoor, et nous fîmes plusieurs belles excursions : entre autres, mon père et moi à dos d'âne, l'ascension de la petite Salève en Savoie, et, chose qui m'étonna extrêmement, une femme nous servit de guide. Arrivés au sommet « nous « avions une vue magnifique de la vallée, mais malheureuse- « ment, le mont Blanc était caché. »

Mon père, un autre jour, me conduisit à Ferney ; il admirait en Voltaire le défenseur de Calas, il me dit de l'homme le bien qu'on en pouvait dire, et m'assura que plus tard j'apprendrais à connaître son merveilleux génie. Je fis donc le pèlerinage avec tout le respect admiratif voulu ; la vieille habitation piqua ma curiosité ; ah ! que j'aurais souhaité en ressusciter pour un moment les anciens habitants !

Une dernière fois je vis « le feu des Alpes sur le mont Blanc », le voyage était fini !

*
* *

Les vacances suivantes commencèrent par un séjour à Dieppe, où je goûtai tout le charme de la mer, de la campagne normande, et l'agrément, auquel j'étais sensible, de n'être pas en terre étrangère.

L'aînée de mes petites amies intimes, Séverine de L..., se trouvait déjà à Dieppe en compagnie de son institutrice, l'excellente et vénérable madame D..., que nous aimions, tout en nous permettant, petites filles moqueuses que nous étions, de rire parfois de ses singularités. Dès le premier jour je fis une découverte historique, dont à vrai dire, je n'ai jamais entendu parler depuis; Madame D... et Séverine habitaient dans la maison où jadis était descendue « la duchesse de Berry, « et l'empreinte de son pied se trouve sur une des marches « de pierre qui conduisent aux appartements ».

Par quel phénomène miraculeux l'empreinte du pied de S. A. R. était-elle restée sur la pierre? Je suppose que je ne cherchai pas et me contentai d'enregistrer le fait, que je ne parais pas d'ailleurs avoir trouvé autrement extraordinaire. J'aime à croire que l'appartement auquel on accédait par ces marches, frappées du sceau royal, se louait à un prix supérieur.

Les promenades furent bientôt mises en train; j'étais maintenant une petite demoiselle de treize ans, et le sens du comique se développait en moi. J'en trouve la trace dans le récit de notre première excursion.

« Nous avons pris deux ânes et nous sommes dirigés, P..., « madame D..., S... et moi, vers les falaises par un charmant « chemin ; tout d'un coup nous nous sommes trouvés vis-à-vis « la mer, sur une immense hauteur ; le ciel était parfaitement « bleu, l'océan sans une vague, et de légères petites barques « aux blanches voiles finissaient ce qu'on peut appeler un « panorama ; nous avons suivi le bord des falaises, ce qui « effrayait grandement madame D... qui n'a pas voulu rester « à âne (ni moi non plus). Séverine a été la seule qui soit « restée en triomphe sur son palefroi. Mais voilà que tout « d'un coup une espèce de grande haie de terre, droite comme « un piquet, se présente à nous, messieurs les ânes ne sem-

« blaient pas disposés à vouloir la gravir, et madame D... « partageait grandement leur opinion; enfin, à force de coups « de bâtons, de discours et de persuasions, ils passèrent; « mais hélas! madame D... n'avait pas encore passé, elle « déclarait à grands cris qu'il fallait retourner, qu'elle ne « pourrait pas monter; enfin à force de discours honnêtes, « elle le fit; nous n'avions pas fait cent pas que la sœur de « la première haie de terre se présente, avec la tête de plus: « même cérémonie, seulement raccourcie pour les ânes et « allongée pour madame D...! »

Je n'ai pas noté les fous rires qui agrémentèrent cette promenade; la gravité de tenue d'une personne comme la bonne madame D... était quelque chose d'intangible, et il est évident que le port de la crinoline, celui de vastes capotes, les mantelets d'une personne d'âge (et « l'âge » commençait tôt à cette époque) ne facilitaient pas les escalades, même la toilette des jeunes filles ne s'y prêtait que médiocrement, et mon amie Séverine, alors âgée de quinze ans, possédait des jupes d'une ampleur impressionnante; je me demande toujours comment les femmes de ce temps-là se tiraient des pas difficiles, mais il y a des grâces d'état, elles y parvenaient, et avec élégance.

La pluie, dont je retrouve avec surprise la fréquente mention, valut à notre prochaine course à âne des péripéties d'un autre genre. Pourville était notre but; après y avoir passé, nous continuions notre chemin pour arriver à Varangeville, « mais de gros nuages vinrent nous alarmer, et au bout d'un « quart d'heure une rare averse nous tombait sur le dos, il « n'y avait pas d'abri en vue; au bout d'une demi-heure, « quand la pluie cessa un peu, nous aperçûmes une ferme où « nous nous arrêtâmes. La fermière nous fit entrer dans une « chambre, qui, par sa propreté et son style primitif, nous sem- « blait descendue d'une toile; elle nous offrit du lait que « nous prîmes avec plaisir, et quand la pluie commença à « s'abattre, après avoir remercié ces bonnes gens, nous « nous remîmes en route et arrivions sans encombre à la ville... »

Cet épisode du refuge cherché dans la ferme sent, je trouve, son Octave Feuillet; évidemment les petites filles que la

bonne fermière réconforta avaient secrètement conscience d'être d'une autre essence... Si nous avions compté quelques années de plus, l'apparition d'un jeune homme, cherchant lui aussi un abri, s'imposait; mais dans nos vies l'heure était encore trop matinale, et l'aventure n'eut pas de suite.

Nous continuions, toujours à dos d'âne, à explorer la région pittoresque qui entoure Dieppe ; un élément humain vint rehausser notre plaisir : le petit ânier qui nous accompagnait généralement était en guenilles, ceci nous chagrina, et l'enfant fut interrogé ; il nous apprit qu'il avait perdu son père « qui avait eu le bras et la jambe cassés, un mât étant tombé sur lui » ; les deux petites amies, dûment autorisées, décidèrent promptement d'habiller l'orphelin : chemise de flanelle noire, pantalon *idem*, deux chemises de couleur, une paire de souliers formèrent le trousseau de notre jeune protégé, « et la bonne femme qui nous vendit les affaires « lui donna une cravate, il n'y a pas de paroles qui puissent « exprimer sa joie (celle du gamin) : il se regardait dans les « glaces des boutiques et sa figure exprimait tant de bonheur ! « Le dernier jour, il vint nous remercier bien de tout ce que « nous avions fait pour lui, car grâce à ce qu'il était vêtu, « il avait trouvé une place de mousse. »

Peut-être aujourd'hui un vieux loup de mer du port de Dieppe pense-t-il quelquefois aux petites demoiselles qui lui furent compatissantes...

La population m'avait été très sympathique, j'admirais et j'appréciais « la propreté des femmes portant toutes le costume normand, ce qui leur donne l'aspect le plus pittoresque. » L'année précédente, j'avais en vain cherché les Suissesses; sauf en images, elles ne m'étaient pas apparues.

Mon père me faisait cent récits sur la Normandie, sur ses anciens ducs, y compris Guillaume le Conquérant, qu'il considérait comme un usurpateur! Je brûlais de visiter Rouen; nous y arrivions un jour de septembre à une heure de l'après-midi ; j'apportais dans la vieille cité normande un cœur de pèlerin passionné : « J'avais vu la cathédrale de Cologne et celle « d'York, mais elles ne sont pas pour la finesse de la sculpture « à comparer. La cathédrale de Rouen est travaillée comme « de la dentelle, nous visitâmes l'intérieur qui est aussi

« magnifique ; les tombeaux de Bedford et de Richard Cœur « de Lion sont dans les parvis de l'autel. » Le *Cœur de Lion* était un de mes héros favoris ; contempler le lieu où il reposait m'émut et m'intéressa.

Un de mes souvenirs très doux est d'avoir, dans la cathédrale, assisté à la prière du soir : l'immense nef obscure dans laquelle tremblaient seules quelques lumières, le petit groupe sombre à genoux autour de la chaire, la voix du prêtre m'impressionnèrent fort, je tournai mes pensées avec reconnaissance et respect vers ceux qui autrefois avaient élevé cette chose admirable qu'est une cathédrale. « Saint-Ouen « bâtie entièrement par les moines, me ravit, il y a autour « des autels des grilles de fer travaillées comme de la den- « telle par les moines... Saint-Ouen est un chef-d'œuvre « d'architecture gothique, les arceaux sont d'une hauteur « et d'une beauté incroyables. » Il me semblait dans cette atmosphère, où flottaient les âmes des trépassés, que les moines allaient surgir devant mes yeux, les chevaliers se lever de leur tombe ! L'hôtel de ville, le palais de justice, « infi- « niment curieux comme étant le seul monument civil en archi- « tecture gothique », Saint-Maclou reçurent leur part d'admiration. Et je résumai naïvement mon impression : « En « somme Rouen est un vestige, que le temps a épargné, des « anciennes villes normandes. »

***

Sous le second Empire, Baden-Baden, dans le grand duché de ce nom, était par excellence le lieu *chic* de villégiature : on s'y rendait de toutes les parties de l'Europe, mais les Français y dominaient. Mon père, qui n'était nullement porté vers les Teutons, avait cependant le vif désir que j'apprisse leur langue, c'était la seule de mes études pour laquelle je me montrais récalcitrante ; mon père s'imagina qu'en me menant à Bade, où la campagne était belle, et où il y avait le vieux château en ruines, nécessaire à ma félicité, il stimulerait mon zèle, et se flatta que je retirerais au point de vue lin-

guistique, grand profit d'entendre parler allemand autour de moi.

Pour obtenir ce résultat il eut été sage de choisir une autre villégiature que Bade, où je ne devais pas rencontrer l'occasion de prononcer dix mots de la langue qui m'ennuyait tant. Mais ce séjour eut néanmoins sur moi, au point de vue intellectuel, une énorme influence, et voici comment : Baden-Baden était plein ; il était fort difficile de trouver à se loger. Mon père cependant dénicha un étroit, mais charmant logis, dont les fenêtres donnaient sur le jardin du duc de Hamilton, marié à la princesse Marie de Bade ; dans ce petit salon abrité et paisible vint souvent nous rejoindre un jeune ami de mon père, le poète diplomate Robert Lytton (que nous avons vu à Paris ambassadeur d'Angleterre, sous le nom de lord Lytton). Robert Lytton, alors attaché à Vienne où il avait été nommé après avoir rempli le même poste à Paris, fut très étonné de découvrir en moi une petite personne capable de le comprendre, avide d'écouter ses poèmes inédits qu'il lisait d'une voix tendre et vibrante ; c'était vraiment le poète idéal, car il était beau comme un jeune dieu !

Un jour, j'échangeai avec Robert Lytton une *philippine*, ce divertissement avait pris à Bade une forme endémique ; l'enjeu fut une *discrétion*, et comme je me croyais absolument sûre de surprendre l'homme le plus distrait qui fût au monde, je me réjouissais à l'idée de lui demander de m'écrire un poème, un poème surpassant à mes yeux tous les rubis de Golconde ! Mais mes prévisions furent déjouées, et l'homme de trente ans se montra plus habile que la fillette de treize, et la surprit d'un « bonjour, Philippine » qui la força de s'avouer vaincue ! Le lendemain Robert Lytton m'avisait de la *discrétion* qu'il avait choisie ; une composition dont il me donna le sujet : *Un papillon perdu en mer.*

Il repartait pour Vienne, où je devais lui expédier mon poème qu'il attendrait avec impatience. Il partit, et sans tarder j'écrivis des pages, qui m'étonnent aujourd'hui autant qu'elles étonnèrent celui à qui elles furent envoyées.

Les deux lettres en retour, celle que Robert Lytton écrivit à mon père et celle qu'il m'adressa, étaient faites pour tourner une jeune tête ; il m'assurait que je savais « allumer ma

torche à une étincelle », et qu'il découvrait dans mon œuvre « tous les dons qui annoncent le vrai poète » ! A mon père il s'exprimait en des termes plus élogieux encore, et déclarait que l'introduction de l'élément humain était « un trait de génie ». Mon père fut moins surpris : il avait l'intuition de la transformation qui s'opérait chez sa petite fille ; ses yeux fréquemment s'arrêtaient sur moi avec attendrissement, avec une expression que je ne leur avais jamais connue... Un de ses grands plaisirs était de lire avec moi de beaux vers, et une strophe d'un exquis poème anglais, adressé à une *Enfant dans sa treizième année*, était à cette époque souvent sur ses lèvres ; je l'entends me dire :

Tes pieds vont dansant vers la frontière
Qui sépare l'enfant de la femme,
Et des pensées et des affections plus profondes,
Et d'autres années vont venir ;
Et tu seras plus belle encore,
Plus précieuse au cœur,
Mais jamais plus tu ne pourras être
La chose exquise que tu es [1] !

Et ses yeux bleus se remplissaient de larmes... la petite fille allait lui échapper pour toujours.

Quant à moi, je fus heureuse, très heureuse, mais je puis véridiquement me rendre le témoignage que je ne tirai de ces lettres aucune vanité; seulement dans mon cœur naquit le désir d'exprimer un jour, par ma plume, ce que j'aurais rêvé ou éprouvé. Parmi tant de consolations que la vigilante sollicitude de mon père préparait aux tristesses de la vie, le goût d'écrire, qu'il encouragea en moi de toutes ses forces, a peut-être été la plus efficace; aux heures les plus sombres j'ai toujours pu tenir ma plume et m'envoler dans les régions où l'on oublie !

1. « Thy steps are dancing tovard the bound
« Betrween the child and woman,
« And thoughts and feelings more profound,
« And other years are coming :
« And thou shalt be more deeply fair,
» More precious to the heart ;
« But never canst thou be again
« That lovely thing thou art !

Ces vacances finirent en apothéose; mon cher père ne parlait que du *Papillon*; à notre retour à Paris, la *Gazette Rose* l'imprimait, et moi je retournai paisiblement reprendre ma place parmi mes compagnes. Mais j'avais une petite flamme au cœur, elle ne devait pas s'éteindre.

BRADA

COMTESSE DE PULIGA

OCTAVE MIRBEAU

Un écrivain âpre et vigoureux, doué, quand il le veut, d'une puissance extraordinaire d'expression, un satiriste implacable, d'une cruauté égale à l'amertume de sa vision, un enthousiaste et un dénigreur féroces, un évocateur extraordinaire de la nature, enfiévré par la sensation toute animale des êtres et des choses, capable, quand il l'exprime, aussi bien de nous élever dans le monde de la poésie que de nous laisser choir dans le domaine de l'obscène, un imprévu qui déroute à chaque page ceux qui croient le connaître le mieux, un bourreau et un tendre, un raffiné et un trivial, mais toujours et partout un homme de premier jet, réagissant spontanément devant tous les spectacles de la vie, et, en dernière analyse, un grand écrivain, — tel nous apparaît Octave Mirbeau.

Tout était passion en lui, et lui-même créait de la passion autour de chacune de ses paroles, de ses écrits ou de ses œuvres. On pouvait le haïr ou l'aimer, — on l'a aimé avec délices et haï avec férocité, — personne ne pouvait demeurer indifférent à côté de ce rude lutteur et de ce beau tempérament d'artiste. Quelles colères n'a-t-il pas suscitées, — à plaisir, aurait-on dit, et pour la joie profonde de vibrer dans une atmosphère de combat ! Et aussi quelles admirations sa générosité native, son talent franc et sincère, son rude et mâle langage fait pour la chronique vivante et pour les

planches n'ont-ils pas soulevées ! C'est la rançon de ces natures bouillantes, frénétiques, qui foncent dans la vie comme un taureau dans l'arène, de ne produire que des effets démesurés dans un sens ou dans l'autre. Les demi-mesures sont interdites à leur égard, de même qu'elles ignorent les demi-teintes : nous pourrons parcourir la galerie des personnages qu'a créés Octave Mirbeau, nous n'y rencontrerons aucune de ces figures de second plan, voilées et un peu mystérieuses, qui se laissent deviner plus qu'elles ne s'affirment. Les gens peints par lui peuvent être sympathiques ou odieux : leur dessin est précis, sans bavures, exécuté d'un trait un peu gros, qui accuse des profils nets. Aussi son art n'a-t-il rien d'énigmatique ni d'obscur. En cherchant un peu, on a vite fait de découvrir le fil conducteur qui guide dans cette âme tumultueuse et ardente, de deviner l'envers de ce cœur très humain, « trop humain » parfois, eût dit le philosophe, qui n'a rien voulu ignorer des passions de notre espèce, les plus nobles comme les pires. Mais qui sait si, au fond, tout au fond de ce pauvre cœur d'homme ravagé par la souffrance, nous ne découvrirons pas, brillant solitaire, la pure et noble flamme de la pitié? Celle que ne peuvent éteindre les haines les plus tenaces et qui éclaire encore les plus affreux champs de carnage a le pouvoir d'effacer bien des cruautés inutiles, et personne ne voudra oublier qu'il doit être beaucoup pardonné à celui qui aura su conserver intact en lui-même un si rare trésor de foi et d'espérance.

***

Regardons-le d'un peu près : ce violent est un rustique, ce coléreux un simple, ce futur polémiste le descendant d'une vieille famille du Calvados enracinée depuis des générations dans ses herbages. « Des pommiers, des peupliers et la mer comme fond de tableau », voilà le premier décor naturel qui s'offre à ses yeux d'enfant. L'intérieur de bourgeois où l'on est notaire de père en fils, dans une petite ville proche d'Isigny et de Bayeux, voilà la première forme de la société humaine qu'il est admis à contempler.

Forte race, celle de ces gas normands, qui produit des écrivains râblés, sanguins, les meilleurs de nos réalistes peut-

être, les moins secs, en tous cas, chez lesquels il y a à la fois de la précision et de la vie. Il y aura de l'exubérance de sève dans les œuvres de Mirbeau comme il y en a eu dans les livres de Flaubert (ses romans sans cesse mis et remis sur le chantier, refaits en entier), dans la fécondité de Maupassant, dans l'intensité de vision de Barbey d'Aurevilly.

La nature normande, si belle et si pittoresque, la mer toujours voisine et qui fait partie du décor, incitent à goûter la volupté de ces gras et verts paysages, de ces routes blanches sinueuses, de ces campagnes luxuriantes dont les arbres ploient sous les fruits, de ces échappées vers les horizons marins aperçus sous les bois de pins ou la verdure des pommiers. Aucune nostalgie ne se dégage de cette terre malgré les larmes froides des ondées « qui coulent sans cesse sur les joues de cette belle *pluvieuse* ». Rien qu'une forte senteur de terroir, la variété des ciels brouillés, l'éclat, sous le soleil d'été, des paysages frottés et lustrés, dirait-on, par la pluie et le vent, et ce miracle permanent des fleurs qui sont l'enchantement de tous ceux qui la visitent.

Vergers débordant de fruits, herbages épais, arbres magnifiques, parterres multicolores, richesse de la vie sous toutes ses formes, c'est une profusion de biens qui s'étale devant cette jeune âme. Au loin, toujours, la ligne de la mer ajoute à sa vision quotidienne une note de grandeur et de nostalgie dont ce clair regard se souviendra à jamais.

Dans cet épanouissement de la nature, en face de ce spectacle magique et sans cesse renouvelé par le cours des saisons, quelle sensibilité pourrait demeurer inerte? Celle d'Octave Mirbeau commence à s'épanouir largement : avec une joie sauvage et presque animale il court dans les prairies, maraude parmi les vergers, se glisse sous les bois, grimpe aux arbres, galope en pleine lumière, dans la liberté de la campagne, le long des routes sans fin. Griserie incomparable dans cette atmosphère mi-terrestre, mi-marine, lourde des odeurs végétales, du relent des fleurs mouillées et des souffles du large.

Pour s'imaginer ce qu'ont dû être ces premières années de sa jeunesse, il faut relire le début de *Sébastien Roch* où lui-même a transposé, sous les traits de son héros, les souvenirs de sa propre enfance. Quelle activité, déjà, quelle puissance

de vie physique chez ce gamin qui s'ébat comme un jeune poulain, rétif au licol et à la caresse !... Mais aussi quel don d'émotion, et quelles douleurs se réserve pour plus tard, au contact de la vie, une âme aussi frémissante ! Bientôt lui-même va l'expérimenter cruellement : arraché, un beau matin, de sa claire et charmante Normandie, le voilà transporté au collège des Jésuites de Vannes, derrière les murs d'une froide prison, au milieu d'un pays à l'aspect désolé et aux horizons tragiques. Grand drame pour ce cœur sensible, pour cette émotivité ardente, pour cette fringale de vie qu'il porte déjà en lui ! L'histoire est banale et se répète chaque jour à des centaines d'exemplaires, dira-t-on. Sans doute, mais ne peut-elle pas très vite devenir tragique chez un enfant doué d'une telle faculté de sentir?...

Octave Mirbeau y survécut, mais en emportant de cette première aventure quel désenchantement, quelle amère rancune, on le devinera à parcourir les pages autobiographiques de *Sébastien Roch*. Nulles ne sont à la fois plus révélatrices d'un état d'âme et plus évocatrices d'un milieu. Cette Bretagne pauvre et désolée dans laquelle il pénètre, cette lande d'infinie tristesse, tout ce décor sinistre et accablant endeuillent le cœur et les sens du pauvre Sébastien avant même qu'il ait gagné son collège. C'est une impression poignante de plaine pelée sous un ciel gris, « gris comme un plafond tendu de toile grise », où paissent quelques rares moutons noirs et où, de place en place, se dressent des blocs de granit. C'est une évocation de maisons noirâtres baignant dans la boue, de villages sordides et de bois de pins rabougris, tordus devant une mer inclémente. Pays de fièvre et de tristesse où il semble que rien de vivant ne puisse demeurer et qui nous accable, nous opprime par la magie avec laquelle il est peint.

Bientôt ce décor sinistre ne se contente plus d'être la toile de fond devant laquelle le héros de Octave Mirbeau souffre et se lamente. Au fur et à mesure qu'il agit sur la tendre sensibilité de l'enfant, il grandit en quelque sorte avec l'horreur même qu'il lui inspire. Il se rapproche de lui insensiblement, envahit son existence, se mêle à l'action, participe au drame, devient protagoniste à son tour. On le trouve derrière chacune des pensées de Sébastien, derrière chacune de ses émotions,

chacune de ses actions, il nous opprime vraiment comme il l'écrase de sa gigantesque présence. Et nulles pages ne sont plus poignantes que celles qui peignent ainsi cette nature chaotique et désolée opprimant, comme une chape de plomb, un pauvre enfant sensible qui en souffre et menace d'en mourir.

Ce procédé littéraire est un de ceux que l'auteur du *Calvaire* emploie le plus volontiers et qui est le plus révélateur de la façon dont réagit sa propre sensibilité. Froissée par la vie, elle succombe d'abord, dirait-on, sous le choc qu'elle en reçoit, elle souffre par ses milliers d'antennes, elle fait frémir l'être entier, et puis brusquement, la vitalité de ce dernier se révèle par une réaction salutaire. L'imagination aidant, il grandit la chose qui lui est hostile, il en développe la tristesse ou la laideur ou la méchanceté, il l'exalte dans le sens péjoratif, il la magnifie dans la hideur. Cette puissante nature qui est la sienne et qui ne sait rien faire à demi ne saurait concevoir d'ennuis ni d'hostilités médiocres, de petites tristesses, de menues contrariétés. Il lui faut la haine d'un ennemi puissant ou sa laideur si gigantesque qu'elle en devienne écrasante. C'est du romantisme au premier chef, et nous le retrouverons à chacune des expériences douloureuses qu'il fait de la vie, dans ses rapports avec la femme, comme avec les hommes, avec les artistes, comme avec les riches et les pauvres.

Ici il ne s'agit encore que du collège, mais quel milieu sinistre pour ravager une pauvre âme, étioler un jeune cœur ! « Les collèges, dit-il, sont des univers en petit. Ils renferment, réduits à leur expression d'enfance, les mêmes dominations, les mêmes écrasements que les sociétés les plus despotiquement organisées. Une injustice pareille, une semblable lâcheté président au choix des idoles qu'ils élèvent et des martyrs qu'ils torturent. » De fait, tout semblerait odieux dans ce collège Saint-François-Xavier, s'il fallait en croire l'écrivain. Les professeurs font figure de bourreaux, les élèves de complices et les surveillants de gardes-chiourmes. A peine Sébastien Roch a-t-il jeté les yeux autour de lui, il ne rencontre que regards sournois, juges hostiles, méchanceté et sottise. On exalte le plus laid d'entre les élèves parce que c'est le plus riche, celui qui appartient à la famille la plus noble,

sorte de gnome hideux, « chétif de corps, malsain de peau, rétréci, déjà fané », mais on accable de mépris Sébastien parce qu'il n'est qu'un vil roturier, fils d'un quincaillier, et la haine qu'on lui porte grandit si bien qu'elle pourrait tourner au désir de meurtre : « Des poings tendus, des gueules hurlantes, des mains déchireuses, des fonds sauvages, une sensation obscure de l'éternelle haine, une confuse et rapide vision du meurtre universel. » Voilà son premier contact avec ses compagnons d'enfance.

Les maîtres ne valent pas mieux. Infectés du même virus d'orgueil, lâches devant les grands et implacables aux petits, ils traitent leurs élèves comme ces derniers se traitent entre eux, d'après la considération qui s'attache à leurs parents. Pleins de faiblesse pour les uns, ils sont durs pour les autres. Aussi bien la règle qui les mène est implacable et si d'aucuns comme le P. de Marel faisaient mine de s'attendrir sur la solitude morale de Sébastien, vite on les rappellerait à la discipline commune. Des dangers bien plus graves, du reste, menacent ce dernier : ses maîtres ne sont pas seulement imbus de méchanceté et de sottise, ils peuvent être odieux à l'occasion. La sinistre aventure de Sébastien — toujours d'après Mirbeau — montre à quel degré de perversité peuvent tomber de tels éducateurs.

L'enseignement est à la taille de tels professeurs, artificiel, faux, médiocre ou stupide. « Ce qu'on le forçait à apprendre ne correspondait à aucune des aspirations latentes, des compréhensions qui étaient en lui et n'attendaient qu'un rayon de soleil pour sortir, en papillons ailés, de leurs coques larveuses... On l'arrachait à sa nature, toute flambante de lumière, pour le transporter dans une abominable nuit où son rêve spontané, ses enthousiasmes étaient retournés, avilis, soumis à de laides déformations, rivés à de répugnants mensonges. » Loin d'en faire un homme, c'est une mécanique que l'on prétend fabriquer avec ce souple assemblage de nerfs, de muscles, de sang et de chair, c'est une cagoule que l'on veut jeter à jamais sur ce cerveau, un voile que l'on veut tendre entre ses yeux et la réalité, et l'infâme entreprise réussit à point puisque, malgré son évasion d'un tel milieu, Sébastien est marqué à jamais, stigmatisé dans son corps et dans son

âme, réduit pour toujours à l'impuissance de vivre une vie libre et saine.

Comprend-on maintenant, devant cette quasi-autobiographie, ce que dut être le cœur du futur romancier du *Calvaire* lorsque, son enfance écoulée, il quitta un tel milieu pour aborder la jeunesse? Sensible jusqu'à la maladie, il s'est senti froissé à jamais au premier contact de l'existence, habitué à la liberté absolue de ses gestes et de ses pensées, il s'est cru prisonnier à la moindre apparence de discipline, accoutumé à la douceur de la maison familiale il a vu un cachot dans le premier collège où le destin l'a mené.

Ne lui dites point que l'enseignement est nécessaire, que tous les établissements scolaires ne ressemblent pas à cet étrange Saint-François-Xavier, qu'on peut s'y créer d'excellentes camaraderies, qu'il est des maîtres intelligents, que les Jésuites ont toujours passé pour de bons éducateurs, que la lande bretonne est une admirable contrée, que, malgré la dureté d'être séparé du nid familial, certains hommes ont gardé le souvenir agréable de leur enfance cloîtrée au collège. Aucune de ces raisons ne saurait l'émouvoir, le faire revenir sur son jugement. Son imagination, par le procédé que nous avons relevé, a grandi ces petites et ces grandes misères et les a transformées en un bagne de douleur et d'injustice, sa nature violente et qui a besoin de s'épancher s'est ruée tout entière contre ces bourreaux de son enfance. Le voilà dressé, amer, coléreux et implacable, contre ce qui l'a fait souffrir, prêt à mordre à son tour, à déchirer à belles dents. « Sébastien emportait du collège une haine implacable et féroce. »

***

Un tempérament de cet ordre, lorsqu'il aborde la vie, va s'y briser infailliblement. Après sa sortie du collège, le malheureux Sébastien n'a pu que regagner son village, et, déjà blessé à mort, y achever une existence languissante et vide. Plus heureux que son héros, Octave Mirbeau avait conservé une santé robuste et des appétits. « Ce *violent*, comme disent les Goncourt, dont le cou et le bas du visage ont le sang à la

peau », va connaître les travaux, les plaisirs, les passions, les haines et les rancœurs auxquels l'humanité consacre son temps. Comment s'adonnera-t-il aux uns et supportera-t-il les autres? Comment pourra-t-il concilier cette sensibilité maladive et les heurts continuels de l'existence parisienne? Comment pourra-t-il réagir?

Une question, entre toutes, va l'obséder au seuil de sa jeunesse, celle qu'appréhendait Sébastien Roch dans les nuits de fièvre de son collège, celle qui torture délicieusement les jeunes êtres trop sensibles et déjà presque sensuels, la question du mystère féminin.

Quel événement prodigieux que la puberté pour des tempéraments de cette sorte, à la fois robustes et émotifs ! Grandis en pleine nature, ils ont conservé la violence dans le désir, la frénésie dans l'instinct et cette naïve fraîcheur dans les premières impressions que ne connaîtront jamais les enfants des trop vastes cités. Avec une inclination au lyrisme évidente, ils sont tentés de sublimiser, d'adorer, de déifier la première ombre féminine qui passera à portée de leurs sens, versant en elle tous les trésors de poésie qu'ils ont accumulés au cours de leur adolescence rêveuse et solitaire. Aucune ironie, aucun sens critique, aucune lassitude précoce pour faire contrepoids à cette passion naissante, pour retenir ce grand élan vers l'amour. Tout entiers ils se donnent dans une magnifique sincérité.

Malgré les hontes de son enfance et la souillure que lui a infligée le collège, Sébastien Roch se sent transporté dans un monde nouveau et féerique le jour qu'il découvre son amour tout neuf pour Marguerite, la petite amie de ses jeunes ans. « C'est un trouble physique qui s'empare de tout mon être, s'écrie-t-il, un trouble très doux et très fort, comme si la vie faisait irruption en moi. Il n'y a pas un atome de mon corps, pas une parcelle infinitésimale de mon âme qui n'en soient inondés et rafraîchis. En même temps, mes idées s'épurent et grandissent. Sans nul effort, d'un léger coup d'aile de ma pensée désentravée, j'atteins des hauteurs intellectuelles que je n'avais pas connues jusqu'ici. Il me semble que je suis le dépositaire de formes sacrées qui s'achèvent et se poussent en moi ; que toute l'humanité, qui n'est pas venue encore, s'agite

en Marguerite et en moi, et qu'il ne faudrait qu'un choc de nos deux lèvres, qu'une fusion de nos deux poitrines pour qu'elle jaillît de nous[1]. »

Jean Mintié, le héros du *Calvaire*, n'est ni moins lyrique ni moins éperdu le jour qu'il tient dans ses bras, après la possession, sa maîtresse chérie Juliette, sa première maîtresse, celle qui vient de lui faire connaître le bonheur complet par l'union du cœur et des sens : « Pour la première fois la possession ne me laisse aucun regret, aucun dégoût ; pour la première fois je peux, le cœur attendri et reconnaissant, la chair encore vibrante de désirs, regarder une femme qui vient de se donner à moi. Exprimer mes sensations, je ne le saurais. Ce que j'éprouve, c'est quelque chose d'indéfinissable, quelque chose de très doux, de très grave aussi et de très religieux[2]... »

Jamais l'amour ne s'est présenté à des humains avec une gravité aussi sacrée, et, en même temps, dès qu'ils le connaissent, avec une puissance aussi irrésistible. C'est vraiment la révélation d'un monde nouveau d'une surprenante beauté dans lequel ces émotifs se ruent avec une sorte de rage décuplée par le désir. Leur imagination *cristallise* instantanément autour de l'être aimé, l'érige sur un autel et entonne devant lui un chant d'adoration comparable à l'extase des religieux : « Mes tristesses ont disparu, s'écrie Sébastien Roch, tout me semble plus beau, d'une beauté surhumaine, d'une surnaturelle splendeur. Je parle aux arbres fraternels, je chante des cantiques de joie nuptiale aux fleurs, mes sœurs charmées. J'ai reconquis ma pureté. »

Cette forme de l'amour a ceci de très particulier qu'elle est à la fois idéaliste et furieusement sensuelle. Elle ne veut pas connaître d'entraves dans le sens où la pousse son désir, elle ignore les hésitations, les pudeurs dont l'entourent les civilisés, elle ignore l'ironie, les calculs mesquins, les sourires moqueurs dont l'accueille notre expérience, elle ignore surtout l'hypocrisie dont nous aimons à voiler trop souvent sa flamme dévoratrice. Elle s'étale toute nue, dans un magnifique abandon de soi.

1. *Sébastien Roch*, éd. Fasquelle, p. 303.
2. *Le Calvaire*, éd. Ollendorff, p. 160.

Pourquoi ces amants rougiraient-ils? La nature leur a enseigné à développer jusqu'au bout tous leurs instincts sans souci des conventions ni des morales. Ils savent bien que tout est amour autour d'eux, que tout chante et vit pour l'amour, ils ont surpris chez les animaux et les plantes les mystères de la génération, ils ont deviné, par les soirs étouffants d'été, les accouplements au fond des buissons, ils ont vu la brise du printemps emporter le pollen des fleurs, ils ont senti sourdre en eux-mêmes le besoin d'aimer et maintenant ils s'y livrent avec toute la fureur de leurs sens.

De même qu'ils ne connaissent pas le remords ni le goût du péché, ils veulent ignorer les mesquines barrières, les petites entraves que notre réserve apporte au développement de la passion. Avec un lyrisme éperdu, ils prétendent être sensuels jusqu'au bout. D'aucuns, hélas ! vont plus loin et abordent franchement le domaine du sadisme.

Cet excès dans la débauche, qui frise la folie et dont il faut bien parler ici puisque Octave Mirbeau y a consacré tant de pages d'une âpreté aussi saisissante, n'est pas, comme on pourrait le croire, en opposition absolue avec des tempéraments de cette sorte. La nature n'est pas toujours une très saine éducatrice, elle n'offre pas que des paysages aérés et vivifiants, elle présente aussi des contrées marécageuses où naît la fièvre, où croupissent les miasmes, où les êtres se désagrègent et les choses pourrissent. Elle ignore souvent la démarcation entre la santé et la maladie et l'on risque gros, parfois, à se mettre exclusivement à son école.

D'autre part, en vertu de ce mécanisme de l'imagination grossissante que nous avons déjà décrit, tous les héros de Octave Mirbeau ont une propension irrésistible à grandir l'objet de leur culte, à se laisser écraser par cette idole géante qu'ils ont eux-mêmes dressée. Ils éprouvent une volupté singulière à s'humilier à ses pieds, ils se font d'avance les serviteurs de ses moindres désirs, leur volonté est comme annihilée devant cette image colossale. Toutes les marques du sadisme sont en germe dans cette curieuse disposition psychologique quand elle s'applique à la femme.

Aussi bien, dès qu'ils ressentent les premières atteintes de la passion, ils ne peuvent s'empêcher de mêler avec une force

singulière les idées de mort ou de meurtre à celles d'amour. Sans doute sont-elles voisines toutes les deux, mais il est rare de les rencontrer aussi nettement perceptibles, dans nos âmes de civilisés à outrance. Chez ces primitifs, au contraire, elles se détachent en pleine lumière. Il y a, à ce sujet deux passages caractéristiques dans l'œuvre de Octave Mirbeau. Le premier se trouve dans *Sébastien Roch*, un jour que Marguerite, cette jeune fille convoitée par Sébastien avec tant d'ardeur, assiste, dans son village, au défilé d'un régiment de dragons. « Grave, très raide, le corps tendu comme dans l'attente d'un spasme, ses narines aspirent l'odeur forte de ces mâles,... elle subit la domination de ces épaules carrées, de ces poitrines robustes, de ces visages bruns, de cette force qui flamboie dans le soleil, mais elle la subit par le sexe [1]. » Et Sébastien qui l'observe sent tout à coup monter en lui une flamme de désir irrésistible, un besoin de voir tous ces hommes se précipiter sur elle, la rudoyer, l'écraser, la fouler aux pieds, l'anéantir dans une suprême étreinte.

L'autre scène se rencontre dans *le Calvaire*, à la minute même qui suit la possession de Juliette par son amant. La maîtresse s'est endormie et Jean la regarde avec passion. Soudain il lui semble que ce corps chéri ne remue plus. « Le drap qui moule les jambes, se redresse aux pieds en un pli rigide, me fait l'effet d'un linceul. Et l'idée de la mort, tout d'un coup, m'entre dans l'esprit. J'ai peur, oui, j'ai peur que Juliette ne soit morte !... Juliette ne bouge pas. Alors tout mon être s'abîme dans un vertige, et, tandis qu'à mes oreilles résonnent les glas lointains, autour du lit je vois les lumières de mille cierges funéraires vaciller sous le vent du *De profundis*. Mes cheveux se hérissent, mes dents claquent, et je crie : « Juliette ! Juliette ! [2] »

Vous avez reconnu dans ces deux passages la marque du sadisme, l'idée d'amour étroitement unie à celle de souffrance et de mort. Mais *le Calvaire* tout entier, qu'est-ce autre chose que la description atroce d'une passion amoureuse zébrée par la douleur, toute morale cette fois, de l'amant qui se sent rivé à une créature infâme, qui se traîne aux pieds de son

1. *Sébastien Roch*, p. 297.
2. *Le Calvaire*, p. 161.

idole, sachant qu'elle lui est infidèle, qui se désespère et jouit à la fois de cette dégradation qu'elle lui impose? La lucidité même avec laquelle le malheureux Mintié analyse ses sensations, se rend compte de son abjection, juge cette créature infâme tout en la désirant, ajoute un piment de plus à cette sorte de sadisme moral. Et comment, à la fin, des éclairs de meurtre ne s'allumeraient-ils pas en lui, pauvre loque humaine réduite au désespoir par une fille qui l'avilit à plaisir?...

C'est que toutes ces héroïnes de Octave Mirbeau ont un trait commun : ce sont des bêtes de luxure merveilleusement préparées à ce rôle d'éducatrices amoureuses, de corruptrices inconscientes. Que ce soit des jeunes filles comme la Marguerite de *Sébastien Roch*, des courtisanes comme la Juliette du *Calvaire*, des êtres chimériques comme la Clara du *Jardin des Supplices*, elles portent sur elles le même parfum d'amour morbide. La passion circule sous leur peau, emplit leur regard, rôde autour de leurs yeux et de leur nuque, s'exhale de tout leur corps, mais ceux qui tombent dans leurs bras sont destinés à y devenir les esclaves de leurs désirs. Ils périront de l'abjection à laquelle elle les réduira, ainsi que le malheureux Mintié aux pieds de Juliette, ou de l'horreur qu'elle-même leur inspirera, comme l'effroyable Clara promenant celui qui l'aime dans les allées du *Jardin des Supplices*. Ici nous touchons à la phase suprême du sadisme, celle qui ne se contente plus de cultiver un vice passager, mais érige un autel à cette divinité véritable. Le jardin chinois aux fleurs merveilleuses, à la fleur incomparable, où tout est soigné, taillé, préparé pour le plaisir des yeux et l'enchantement des sens, où des parfums rôdent au-dessus des taillis, embaument les soirs ou se diluent dans l'air avec la jeune lumière du matin, où l'âme éprouve la volupté pénétrante qu'une nature comblée lui donne à satiété, et qui est, en même temps, le lieu assigné aux plus effroyables spectacles qu'inventa la barbarie humaine, — est bien le produit d'une imagination pervertie.

Unir par un lien sacrilège la volupté des fleurs et la vue du sang humain, mêler le parfum des plantes à celui de la chair vivante que l'on brûle, accorder les chants des oiseaux et les hurlements des suppliciés, et jeter toutes ces horreurs sous le

regard tranquillement amusé d'une très jolie femme qui en fait son meilleur divertissement, quelle scène de cauchemar, ou quelle invention de romantique en démence ! Il y a un peu de tout cela dans *le Jardin des Supplices*, avec une âpre satire sociale, une ironie sanglante de notre justice, une caricature effroyable de nos mœurs. Mais ce qui domine, c'est la figure énigmatique, attirante à la fois et repoussante, de cette sauvage Clara qui se repaît délicieusement des pires tortures et promène celui qu'elle aime sur le plus hideux des champs de bataille. Vous avez reconnu le masque symbolique de la femme, telle que l'aperçoit Octave Mirbeau, être mystérieux, trouble et déconcertant qui aime à contempler notre douleur, se fait un jouet de notre amour pour elle et finit généralement par l'avilir. La bête de luxure démasquée, l'« enfant malade » dénoncée avec une force d'imprécation et une rudesse d'accent que n'avaient encore connues aucun misogyne ni aucun Père de l'Église, voilà l'aboutissant de la rencontre tragique de ces primaires robustes et nourris d'illusions dangereuses avec le mystère féminin.

Dans cette aventure effroyable qui voue Sébastien Roch à l'impuissance, dirige Mintié vers le crime, fait l'amant de Clara le complice d'une meurtrière, on apercevra une sorte de déséquilibre constant entre ces êtres et la réalité. Ces imaginatifs violents, ces hommes frustes et simples sont nés pour une existence végétative et animale qu'ils ne sauraient dépasser sans tomber dans la misère ou la folie. L'amour tel que l'a fait la civilisation, tel qu'ils le rencontreront dans les villes n'est pas leur affaire : leur farouche sincérité ne pourra jamais s'accommoder des petits mensonges quotidiens dont il se nourrit trop souvent, et, quant à cette ardeur sauvage qu'ils y manifestent, elle ne tardera pas à devenir, aux yeux de leur maîtresse, ou importune ou ridicule. Leurs qualités mêmes finiront par les perdre.

***

Seront-ils plus heureux dans leurs relations avec les autres hommes? Ne s'y montreront-ils pas aussi rudes, aussi entiers,

aussi passionnés? Engagé dans l'âpre lutte parisienne, Octave Mirbeau n'y apportera-t-il point cette violente combativité, expression de son tempérament, et cette horreur de l'hypocrisie qui est sa nature même?

La société n'étant que mensonges et conventions, c'est, en effet, la même infortune qui l'attend ici. Seulement le cœur n'est plus de la partie. C'est l'esprit seul qui va réagir en face de ces petitesses et de ces mesquineries, et l'esprit peut s'offrir le luxe de l'ironie vengeresse. Ce qu'une pauvre âme trompée, bafouée, avilie par une femme n'oserait pas imaginer contre cette maîtresse adorée malgré ses cruautés, l'intelligence, blessée dans ses plus chères convictions, le réalisera contre les fantoches qui l'ont fait souffrir. Profitant des avantages que lui fournit son art, des armes que lui livre son talent, des procédés que lui enseigne son imagination, elle mettra tout en œuvre pour réaliser sa vengeance.

Encore une fois, Octave Mirbeau usera du même procédé de grossissement : il grandira la laideur, la bêtise, la vulgarité de son ennemi pour montrer l'univers écrasé du poids de cette sottise. Il procédera par caricatures énormes où le bouffon le disputera à l'odieux, pour finir avec le Lechat des *Affaires sont les affaires* au type extraordinaire qui prétend fixer les caractères de toute une classe sociale. Et quelle variété d'ennemis ne pourra-t-il pas dénombrer !

Il y compte, d'abord, la bourgeoisie, — la petite comme la grande et la moyenne. Celle-là est effroyable à ses yeux et il lui réserve ses meilleures épithètes. Toutes les variétés de la laideur se rencontrent dans les portraits qu'il en fait. Voici M. Roch. Il est majestueux « et hanté de transcendentales sottises... Il est gros et rond, soufflé de graisse rose, avec un crâne tout petit... Calme bovin, majesté locale de ruminant... » Son ventre énorme est symbolique au premier chef, sa bêtise est profonde, son incompréhension totale. Il incarne la vanité bourgeoise qui veut s'élever à une classe supérieure. Modeste quincaillier, il ambitionne pour son fils l'éducation des Jésuites qui liera Sébastien aux représentants de la noblesse bretonne, qui le poussera dans un monde magnifique. Lui-même se voit déjà si éclaboussé de tant de gloire qu'il se trouve des points de ressemblance avec Louis-Philippe ! Il se rengorge d'un air

satisfait et refuse de serrer la main du boucher, un ami de trente ans.

Voici M. Tarabustin venu dans les Pyrénées prendre les eaux avec sa famille. Ce professeur souffre d'un catarrhe à la trompe d'Eustache, sa femme d'une hydarthrose au genou, son fils d'une déviation du rachis, et tous les trois, en plus, « d'autres maladies qui les atteignent aux sources mêmes de la vie ». Ces êtres déformés « et pourris de scrofules » se traînent sur les routes, insultant par leur laideur à la beauté des sites. M. Tarabustin est stupide, il se promène pour aller admirer « le dernier bec de gaz de France » devant lequel il s'arrête et prononce un discours imbécile. Sa femme le suit, « clopinant, molle, boursouflée de graisse jaune », suivie de son galopin sale et sournois. Et, le soir venu, ces trois êtres se retrouvent dans un logement humide et noir qu'ils achèvent de vicier de leur haleine empoisonnée.

Voici M. Fardeau-Fardat, un médecin embaumeur qui se hâte d'expédier *ad patres* sa clientèle lorsque celle-ci manifeste le désir d'être embaumée après la mort, et se constitue ainsi des rentes solides avec la vie de ses clients. Voici M. Jean-Joseph-Jules Legoffin, ancien notaire, un petit vieux d'aspect très inoffensif, qui étrangle proprement — après — toutes les petites filles qu'il rencontre, et, n'ayant jamais été dénoncé, se promène impunément par le monde.

Voici un type de parfait abruti, un vieux retraité, le père Mauger, sec, nerveux, agité, sans cesse en dispute avec ses voisins, qui passe des journées entières à les insulter et à leur jeter des pierres par-dessus le mur mitoyen. Lorsque la pierre brise quelque chose, le père Mauger court dans son jardin en hurlant de plaisir : « Encore un carreau d'cassé !... » et sa bonne est obligée de le ramener à la maison, tel un enfant mal élevé.

Voici Dickson-Barnell, l'un des hommes les plus riches du monde. C'est une loque véritable, une guenille humaine. Sans pensée, sans espoirs, sans désirs, il porte en lui une lassitude effroyable de toutes choses : « Infumable !... Tout est infumable ! » se contente-t-il de murmurer dès qu'on lui présente un plaisir nouveau, et il retombe dans son énorme abattement.

Voici Triceps, voici Clara Fistule... Mais il faudrait citer tous les bourgeois qui passent et repassent, car tous sont

épouvantables de laideur et de bêtise. Considérez plutôt la collection de choix qu'il a groupée dans *les Vingt et un jours d'un neurasthénique* autour de la buvette d'eaux minérales et du kiosque à musique ! Notez que ces pantins, il les estime au fond, de véritables bêtes malfaisantes : tous ont non seulement dans le caractère ou dans leur vie une tare mauvaise ou un acte dégradant, la plupart se plaisent à faire le mal pour le mal. Dans un accès de fureur, le père Roch manque de tuer son fils et le beau-père de Mintié n'est jamais si heureux que quand on abat devant ses yeux de beaux arbres gonflés de sève, frémissants de beauté. Aussi nulle joie véritable dans ce défilé de grotesques, nulle détente de nos nerfs. Le rire, quand il éclate, est un rire sardonique, un rire qui bafoue la gaieté, et les larmes ne sont pas éloignées en face d'un spectacle aussi affligeant pour la nature humaine.

Les nobles, du reste, ne valent pas mieux que la bourgeoisie, et l'élite intellectuelle ne vaut pas mieux que les nobles. La marquise de Parabole, le baron de Présalé et leurs amis sont aussi sots, aussi tarés, aussi stupides. Les artistes eux-mêmes n'échappent pas à cette contagion universelle. Voici, par exemple, dans *le Calvaire*, ceux qui forment la bande à Mintié : un ramassis de goujats et de canailles. L'un, ancien valet de chambre devenu croupier, exploitant les faibles, achetant des tableaux très cher pour les revendre le double, se donnant des airs de protecteur des arts. Celui-ci, « énorme, joufflu, visage gras et plissé », dix-huit ans à peine, ayant encore un professeur-abbé, déjà une maîtresse et cravachant sa vieille folle de mère lorsqu'elle ne marche pas droit. Celui-là, un duc authentique, porteur d'un grand nom, roi des pique-assiette, flairant de loin le souper, réduit à faire les petites commissions de ces dames pour quelques louis. Cet autre, un mouchard, celui-ci un voleur, celui-là un assassin... Toute la basse pègre de Paris qui se serait camouflée en grands seigneurs et en hommes du monde.

Si sale que soit cette humanité, elle ne paraît point encore assez répugnante aux yeux de Octave Mirbeau. Sa joie sauvage de mordre à belles dents ce triste gibier, de frapper à mort ces êtres médiocres, vils, lymphatiques, qui insultent à son amour de la sincérité, de la justice, de la santé, à sa

passion pour le beau et pour le vrai, lui inspire une vengeance plus éclatante encore. Ce n'est plus du dehors qu'il veut les peindre, tels qu'ils s'offrent au grand jour, parés et masqués : c'est dans leur intérieur même qu'il prétend les surprendre. Embusqué dans un coin de leur chambre à coucher, de leur alcôve, de leur cabinet de toilette, il veut voir à nu ces cœurs sinistres, dépouillés de leurs vêtements ces corps difformes, et, dans son ardeur cannibale, il écrit ce *Journal d'une femme de chambre*, effroyable sentine de tous les vices, cloaque répugnant où viennent sombrer les eaux sales d'une maison entière.

Cette fois, la voilà, la société, telle qu'elle apparaît à ce Huron revenu du fond de ses bois, de ses futaies et de ses campagnes pour visiter les hommes des villes, et qui recule d'horreur à leur aspect. Va-t-il s'indigner, s'esclaffer ou s'enfuir? Peut-être fera-t-il les trois choses en même temps, hurlant, éclatant d'un rire énorme et se précipitant vers l'air pur. C'est le paysan du Danube qui dit, tout à trac, la vérité à chacun, — à moins que ce ne soit don Quichotte poursuivant je ne sais quel rêve de beauté et ne se lassant point de foncer sur tous les êtres ridicules qui encombrent son chemin...

***

Cette manière d'illusionnisme explique jusqu'à un certain point l'absence des nuances dans ses caricatures : les traits en sont épais, la psychologie des personnages rudimentaire. Mais, malgré l'impression qu'elle donne d'êtres aperçus à travers la passion plutôt qu'observés avec conscience, elle ne nuit en rien à la vitalité de chaque personnage. Octave Mirbeau a toujours possédé une puissance d'expression qui lui permet de fixer une figure en quelques lignes, de la définir en trois répliques. Il a essentiellement le don de la vie, et cette qualité précieuse, on ne la rencontre pas que dans ses romans, mais aussi dans tout ce qui s'échappe de sa plume.

Regardez-le s'émouvoir dans un simple article de journal sur une question, une idée, un problème de l'esprit ou des mœurs : il fonce, tête baissée, sur le sujet, l'empoigne à bras le corps, si l'on ose dire, le triture, le déforme, le brise et en

jette les morceaux au vent. Aujourd'hui c'est un homme politique sur lequel il tombe, demain ce sera une institution, après-demain un comédien, et puis un philanthrope, un livre, une pièce de théâtre : tout aura le même sort quand sa poigne se sera abattue. On en réchappe abîmé, défiguré, anéanti.

Avec la même véhémence, il passe, du reste, d'un camp à l'autre, quitte le *parti de l'ordre* pour devenir socialiste révolutionnaire et anarchiste : sa passion du moment, seule, le guide. Les réputations assises, les notoriétés considérables ont le don singulier d'attirer sa verve, il les discerne de très loin comme un monument colossal érigé par la sottise des hommes et dont il importe de saper les bases au plus tôt.

Par contre, et toujours très logiquement, son dédain des opinions courantes, sa haine des truismes, son mépris des formules l'incitent à se pencher d'une façon bienveillante sur tous ceux que, pour une cause ou pour une autre, l'humanité rejette de son sein ou de ses admirations. Tous ceux qu'elle bafoue ou qu'elle exècre lui paraissent, de prime abord, des sujets admirables. Les miséreux, les loqueteux, les parias sont tout de suite ses amis. De même, tous les révoltés contre l'ordre social ou l'ordre militaire ou l'ordre judiciaire ou l'ordre esthétique ou l'ordre tout court. Il se rue aux extrêmes, bien entendu. Il découvre des peintres — admirables, du reste, — dont personne ne veut et met à défendre les Monet, les Pissaro et les Van Gogh la même impétuosité qu'à déchirer leurs ennemis. Sa plus grande joie, et qui lui fait le plus bel honneur, c'est d'écrire sur un inconnu un de ces articles dithyrambiques et tapageurs qui lancera cet humble d'aujourd'hui, ce méprisé de la foule en pleine notoriété, en pleine gloire, qui en fera, d'un seul coup, l'égal des grands artistes. Ainsi sera rabaissé, une fois de plus, le pharisaïsme infâme, ainsi seront démontrés le crétinisme, l'incompétence et la méchanceté de ceux qui prétendent gouverner et juger.

Une telle impétuosité, un tel don de vie devaient mener Octave Mirbeau au théâtre. A la vérité, tout l'y attirait, et la seule question qu'on puisse se poser, c'est pourquoi il y est venu si tard. Il y a un sens du dialogue si vif dans ses romans et quelques-unes de ses chroniques agencées comme des *sketchs*,

il y a une façon si nette et un peu brutale de *filer* les scènes, qui sentent l'auteur dramatique né !

Cependant il semble que, pendant longtemps, le romancier du *Calvaire* ne se soit pas rendu compte de ce que pouvait être exactement pour son talent l'art théâtral. Il n'y apercevait pas la possibilité de transposer vivante sur la scène une de ces tragédies familiales ou sentimentales qu'il décrivait si âprement dans ses livres, ou, mieux encore, de dresser en pied, de rendre sensible à des foules entières une de ces caricatures formidables qui faisaient sa joie vengeresse. En bon disciple de l'école naturaliste, il y voyait surtout une manière de fresque où évolueraient des groupes humains symbolisés dans quelques figures. Cette trop large conception du théâtre, aboutit, chez lui, aux *Mauvais Bergers* qui sont, en effet, le grand drame social, par essence, où est exposé le conflit redoutable du capital et du prolétariat. Quelques protagonistes, Jean Roule, Madeleine, s'y détachaient avec vigueur sur un fond sinistre de révolution, de meurtre et de pillage. Quelques scènes, comme la réunion des grévistes dans la forêt, étaient tout à fait belles et se haussaient à la majesté de la tragédie shakespearienne. Mais, dans son ensemble, la pièce ne donne pas l'idée de ce que sera ce vigoureux satiriste lorsqu'il voudra étaler, pantelante devant la rampe, une de ses victimes. Il lui faut Isidore Lechat pour montrer, dans *les Affaires sont les affaires*, ce que peut donner au théâtre ce talent corrosif, égal, au moins, à l'âpreté de Henry Becque.

C'est dans un de ses premiers recueils de nouvelles, les *Contes de la Chaumière*, qui respire le terroir normand à toutes les pages, que l'on retrouvera, sous le titre *Agronomie*, l'essai primitif de la figure de Lechat. Un financier qui est un parvenu, bouffi d'orgueil, recouvert d'une sottise épaisse, marié à une brave femme toute simple, étourdie de son luxe, et qui habite un château somptueux, avec des ambitions électorales, l'horreur de la nature et une absence de goût totale, quelle trouvaille, déjà, pour Octave Mirbeau ! Le croqueton qu'il en dessine alors n'est pas très poussé, mais la plupart des traits qu'on relèvera dans la pièce y sont indiqués. Le tour du propriétaire, accompli sous la direction de Lechat, est, en particulier, une chose d'une cocasserie irrésistible. Mais, évidem-

ment, tout tombe devant l'admirable œuvre dramatique que Mirbeau a su composer avec ce personnage épique.

Ce qui donne un relief étonnant à la figure d'Isidore Lechat, c'est qu'elle est fignolée avec une inlassable patience de haine. Octave Mirbeau a accumulé en elle tous les traits dégradants, toutes les sottises, toutes les stupidités du parvenu. Mais cette fois, plus rien de lâché, de heurté, plus de cette précipitation fiévreuse à assembler les éléments d'une caricature grossière. Une analyse implacable de l'homme d'argent contemporain, de ses qualités, de ses vices, de la façon dont il réagit devant les événements, de la tare dont il est marqué, de son influence sur ceux qui l'entourent, de ses manies, de ses tics, de sa personne humaine tout entière.

Coulée dans une enveloppe charnelle puissante, une espèce de cette sorte s'impose tout de suite. Isidore Lechat grandit sur les planches d'une façon inoubliable comme ces types du théâtre classique auprès desquels les autres protagonistes font l'effet d'êtres enfantins. Sa stature est double, au moins, de sa famille et de ses amis, elle domine, elle écrase vraiment la pièce entière. Elle est si belle dans son développement, si parfaite qu'elle en devient harmonieuse. Pour la première fois cet écrivain primesautier qu'est Octave Mirbeau donne l'impression d'avoir composé un personnage et non plus d'avoir juxtaposé des éléments de vérité. Il a atteint le fond du cœur, il a trouvé le déclic de ces mots, de ces gestes, de ces cris qui ne s'inventent pas, que la nature seule est capable de créer, que l'artiste doit seulement s'efforcer de copier. Il a fait jaillir de son cerveau un être vivant, de chair et d'os.

***

Aperçoit-on maintenant les qualités immenses et les défauts, immenses aussi, de celui que les lettres françaises viennent de perdre? Si vous cherchez du goût, de la mesure, de l'harmonie, une certaine délicatesse de touche, une pudeur des sens qui, d'instinct, réprouve certains spectacles, n'ouvrez pas ses livres, car vous auriez vite fait de les fermer. Mais si vous aimez la puissance, l'ironie, la rudesse très âpre d'un sanguin, si

vous n'êtes pas choqués par certaines hardiesses de pensée et de langage, si vous avez la curiosité du réalisme en art, ou, encore, si vous avez été exaspérés dans la vie par l'injustice, si vous haïssez les barrières que la civilisation élève autour des passions humaines, lisez-le vite, relisez-le : il est votre écrivain.

Ce bloc qu'il présente aux admirations et aux dégoûts, ce sera sa grande force et sa grande faiblesse à l'égard de la postérité. Il en sera probablement admiré ou exécré sans mesure, comme il l'a été de son vivant. On le considérera ainsi qu'un précurseur ou un primaire, et avec d'aussi excellentes raisons pour soutenir l'une ou l'autre opinion. Peut-être aussi ses romans seront-ils très oubliés quand les *Affaires sont les affaires* tiendront toujours l'affiche. Peut-être enfin, de tous ses livres, est-ce une chose rare comme le *Jardin des Supplices*, bijou secret, artistement monté, que les bibliophiles conserveront avec jalousie dans un coin obscur de leur bibliothèque...

Toutes ces hypothèses paraissent plausibles, mais il se peut aussi que la postérité soit plus clairvoyante que nous : dans cette œuvre touffue elle pourrait bien apercevoir le principe qui l'anime, et, de ces combats, de ces ironies vengeresses et de ces sanglots, retenir surtout la grande pitié pour les hommes qui en fait le fond. Cette pitié, agissante ou méprisante, selon les cas, cet amour fraternel pour les souffrants ou cet apitoiement sur nos faiblesses, n'est-ce pas elle, en dernière analyse, qui inspire Octave Mirbeau? Conscient ou non, ne lui obéit-il pas, chaque fois qu'il prend la plume? Comme le dit la fille de Lechat : « C'est parce que j'ai le cœur plein de pitié que je l'ai aussi plein de haine. » En face de la sottise méchante de M. Roch, n'a-t-il pas peint l'âme douloureuse de Sébastien? Mintié n'est-il pas pitoyable, livré à la domination de Juliette? Germaine et Lucien ne sont-ils pas deux pauvres choses entre les mains formidables d'Isidore Lechat? Et ce dernier, si abominable qu'on nous le représente, ne sera-t-il pas secoué du plus atroce des sanglots quand il apprendra la mort de son fils? Lechat lui-même a trouvé grâce une minute devant Octave Mirbeau !

Cette générosité qui, au fond, était en lui comme elle se trouve dans presque toutes les créatures à vie intense, on en a

eu la preuve jusque par delà sa mort. Ce qu'on a appelé le testament moral de Octave Mirbeau, qui n'est qu'une vue plus large, plus rassérénée des choses, prouve l'élan de cette âme et que sa fougue n'était pas encore éteinte. Seulement la raison, cette fois, lui servait de guide, l'expérience était venue au secours de ce beau talent et lui indiquait la route à suivre. Croyez que, s'il avait vécu, il s'y serait précipité avec la même ardeur qu'il avait manifestée jadis dans des chemins opposés : car cet homme était toute passion. Et c'est pourquoi il sera toujours goûté infiniment de ceux pour qui rien n'égale un beau mouvement ou un geste spontané de l'âme humaine.

JULES BERTAUT

APRÈS LUI

I

— Monsieur, — annonça madame Aubier, — c'est une « petite lettre ».

Avant la guerre, c'était le plus jeune fils de madame Aubier qui montait le courrier. Mais, depuis que j'ai repris possession de mon quatrième avec deux doigts de moins, madame Aubier néglige son asthme et grimpe mes étages. C'est une manière de sacrifice qui a bien son prix.

Une « petite lettre »! L'œil de la concierge est rayé de malice. Pourtant il se mêle à cette malice un brin d'indulgence. Autrefois le locataire qui rentrait tard était détesté. Maintenant, pourvu qu'il ait fait ses preuves de courage, on lui passe volontiers son inconduite. Dans le regard de madame Aubier je lis tout un discours que je ne transcris pas et je saisis la « petite lettre », une toute petite lettre, en effet. Là-dessus, je vois bien mon nom : Paul Castaing — mon adresse, 11, rue Demours, — mais cette écriture ne m'est pas connue. Je soupèse l'enveloppe avant de l'ouvrir. S'agirait-il d'une déclaration? Non, il n'y a pas la moindre fièvre dans ces jambages. Je jurerais que ma « petite lettre » est d'une très vieille dame.

Je brise le cachet et cours vivement à la signature. « Amélie Davranche. » C'est bien une vieille dame qui m'écrit, la mère

de mon ami Georges Davranche, tué au signal de Xon, vers a fin de l'année 1914. Et je lis :

« Cher monsieur,

» Excusez mon indiscrétion. J'apprends que vous êtes chez vous, à peu près remis de votre blessure. Je voudrais vous voir. Je sais que vous étiez le grand ami de Georges, qu'il avait pour vous autant d'estime que d'affection. C'est au titre d'ami intime de mon fils que je compte vous interroger et vous demander, peut-être, un service. Voulez-vous venir rue Saint-Guillaume mercredi prochain, vers trois heures et demie? Nous serons seuls et pourrons parler à l'aise. Merci d'avance.

» AMÉLIE DAVRANCHE »

Un instant, ma « petite lettre » à la main, je reste songeur. Non, Georges n'était pas mon ami intime. Nous nous étions liés au collège sans bien nous connaître. Ce fut lui, plutôt que moi, qui maintint le contact. J'ai mis quelque temps avant de l'apprécier. C'était un solide gaillard qui pliait à sa mesure les choses et les êtres. Sa capacité de plaisir m'effrayait un peu. Riche, joli garçon, blaguant tout, sans trop de méchanceté, il affectait un scepticisme brutal qui m'étourdissait. Ma timidité le déconcertait. Il eût voulu m'associer à ses joies faciles. Je crois, d'ailleurs, qu'il estimait l'obstination que j'ai toujours mise à les refuser.

Et voici qu'aussitôt mille souvenirs m'assaillent. Un été — c'était celui de 1912 — Georges me pria de venir passer trois semaines à Talloires, dans la maisonnette que ses parents avaient fait bâtir au-dessus du lac. Je faillis décliner cette invitation. Qu'irais-je faire, moi, l'universitaire morose, dans ce milieu que je soupçonnais un peu excentrique? Comme j'hésitais encore, je reçus une seconde lettre écrite à la manière de Georges Davranche, c'est-à-dire tout à la fois affectueuse et chargée d'injures. Elle me décida. Quelques jours plus tard, je gagnai Talloires sans grand enthousiasme.

Georges m'attendait au débarcadère. Il portait un veston de coutil, un pantalon blanc, et, sur la tête, un chapeau de planteur qui encadrait sa face énergique. D'une main, il empoigna ma valise, de l'autre, il me saisit le bras :

— Ça, c'est gentil, — dit-il. — Tu verras. On ne s'embête pas plus ici qu'ailleurs.

La maison était sise à mi-pente dans un fouillis d'arbres. C'était une élégante villa toute bleue et blanche, avec des persiennes tréflées, un toit en auvent et un grand balcon sur lequel couraient des roses en guirlandes. De ce balcon, une dame âgée nous regardait venir. Quand nous franchîmes le seuil, elle inclina la tête avec un sourire. Ses cheveux blancs, divisés par une raie médiane, tombaient droit comme les rideaux d'une bercelonnette.

— Voilà le copain, — dit Georges gaîment. — Il faut l'amuser.

— Je ferai de mon mieux, mon ami, — assura madame Davranche.

— Et papa, — demanda Georges Davranche, — qu'as-tu fait de papa?

— Tu sais bien qu'il travaille avec Rita du côté d'Angon.

Georges Davranche se pinça l'oreille.

— C'est juste... J'oubliais.

Tourné vers moi, il expliqua :

— Rita, le modèle italien, dix-huit ans, laide comme un pou, mais un corps superbe.

Madame Davranche feignit de ne pas entendre. Elle avait cueilli sur la rampe du balcon une rose saignante et la respirait. Je n'aperçus M. Davranche qu'à l'heure du dîner.

C'était un grand diable d'homme qui physiquement ressemblait à Georges. Une barbiche en pointe allongeait sa tête. Avec sa vareuse boutonnée jusqu'au menton, ses sourcils rébarbatifs sous lesquels brillaient de petits yeux d'acier coupants et froids, il avait toujours l'air furieux ou vexé.

— Un type à boutades, — me prévint Georges. — Si tu admires ses croûtes, vous vous entendrez.

Bien que la peinture de M. Davranche ne me déplût pas, je n'osai risquer un compliment et nous restâmes toujours éloignés l'un de l'autre. Ma vraie amie, dans la maison, fut madame Davranche. Dès le premier jour, je m'étais senti invinciblement attiré vers cette charmante vieille. Entre un mari original et ce beau garçon très pressé de vivre, elle semblait timide, presque effacée ; pourtant, à sa manière, elle

était coquette ; elle parlait avec lenteur, en s'appliquant, comme si les mots eussent été des bijoux qu'elle devait choisir. Sa toilette, comme son langage, était fort soignée. Elle portait des corsages aux nuances éteintes qu'elle variait à l'infini ; elle aimait aussi les broches anciennes et n'était pas insensible aux compliments qu'on lui en faisait.

Madame Davranche, comme son mari, possédait ce qu'on est convenu d'appeler une « nature artiste ». C'était elle qui, le dimanche, tenait l'harmonium dans la petite église. Souvent, lorsqu'elle se croyait seule, elle chantait à son piano. Que de fois, le matin, du jardin où j'étais en train de lire, j'entendis sa voix de clochette monter doucement derrière les stores !

J'ai dit que madame Davranche et moi devînmes des amis. Cela se fit simplement et par le cours naturel des choses. Rien de plus cocasse que cette famille. Il semblait qu'un dieu plein de malice eût pris plaisir à créer un tel assemblage. Si M. Davranche, le dernier ours de la Tournette, gardait vis-à-vis des siens un silence farouche, en revanche, il tutoyait Rita qui, entre parenthèses, dînait à l'office. Georges, lui, méprisait le modèle et passait la moitié de sa vie dans un canot automobile que ses parents lui avaient acheté. Sitôt le déjeuner pris, il courait à l'embarcadère, mettait le moteur en marche et, doublant le roc de Chère, allait au Palace de Menthon rendre des visites. Quelquefois, vers le milieu de l'après-midi, il ramenait dans son bateau deux ou trois jeunes filles qui riaient bruyamment sous le tendelet crème. Du balcon, nous les voyions débarquer. Georges pendu à la sonnette, hurlait de tous ses poumons :

— Maman, voilà des bouches... Donne-leur à manger.

La vieille bonne, en maugréant, apprêtait le goûter. Un fou rire secouait la maisonnette. Et les jeunes filles roses de plaisir, buvaient le thé brûlant, croquaient des toasts, des zwiebacks, des gaufrettes, tout ce qui tombait sous leurs dents avides. Puis on repartait précipitamment, car les mères, paraît-il, ignoraient tout de cette équipée.

— Ah, monsieur, quelle éducation ! — me disait ensuite madame Davranche.

Scandalisée, elle citait des noms : la grande blonde, c'était

mademoiselle R..., fille d'un conseiller à la Cour des comptes; la jolie brunette, la propre nièce du marquis de L... Ce « genre américain » lui inspirait, affirmait-elle, une vive répugnance. Je crois qu'au fond, elle était assez flattée des succès de Georges.

Je n'allais pas au Palace. Les jeunes filles me dédaignaient; Georges lui-même, je le suppose, devait regretter de s'être affublé d'un compagnon aussi taciturne... De fait, madame Davranche me suffisait. Nous nous promenions ensemble; elle m'entretenait de Georges. Elle eût voulu le voir marié, tranquille, débarrassé du souci des flirts qui effaraient son âme raisonnable. Elle me disait en balançant son ombrelle feuille morte :

— Nous ne tenons pas à la fortune. Georges est riche pour deux. Ce qu'il nous faut, monsieur, c'est une petite bru gentille, pas « ohé ! ohé ».

Et ses yeux doux me dévisageaient, comme si, d'un coup de baguette, j'eusse pu faire surgir l'idéale belle-fille. Je répondais :

— Mais votre fils se mariera comme il le voudra.

— Précisément, monsieur... Et j'ai un peu peur.

Souvent aussi nous parlions « musique ». A deux nous élaborions le programme de l'office dominical. Mais, toujours, par une pente instinctive, madame Davranche retombait à l'avenir de Georges :

— L'année prochaine, il passera sa thèse... Après quoi, nous le placerons dans un contentieux... Je préférerais une grande compagnie.

J'approuvais cette mère. Nous suivions lentement la route de Menthon. Elle grimpe en tournant au milieu des vignes. A mi-côte, on trouve un banc rustique sous un vieux noyer. Nous y prenions place et, chaque jour, à la même heure, nous admirions la grâce du lac d'Annecy. Madame Davranche me parlait de son fils. Elle me parlait encore de lui, dix minutes plus haut, dans les prairies sillonnées d'eaux vives. Son nom bourdonnait avec la lyre des guêpes et l'odeur que soulevaient les regains fauchés. Parfois, un char nous croisait. Nous nous rangions pour laisser passer la voiture que tiraient des bœufs. Puis madame Davranche reprenait :

— Je vous disais donc...

C'était toujours de Georges qu'il s'agissait.

II

Le mercredi, j'allai voir madame Davranche. Elle habitait rue Saint-Guillaume, un vieil hôtel au fond d'un jardin planté de paulownias. C'était un jour triste. Paris grelottait dans une bruine glacée. Cependant, sur le boulevard Saint-Germain, les bourgeons des marronniers annonçaient déjà le printemps en marche. Un vieux domestique m'introduisit dans un salon. Il était meublé sobrement avec un goût très fin et très sûr. J'attendis à peine quelques minutes. Une main souleva la tenture. Madame Davranche était devant moi.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, monsieur, — me dit-elle avec une politesse exquise.

Je la retrouvais ici telle que je l'avais connue là-bas, toujours charmante, avec ses cheveux de neige, sa voix calme et le petit air de coquetterie répandu sur sa personne. Son deuil même témoignait d'une certaine recherche. A bien la regarder, pourtant, sa petite tête me parut encore diminuée ; on voyait mieux sur ses tempes le lacis des veines ; il me semblait aussi que ses yeux bleus, dans l'orbite, avaient reculé. Parfois, ils s'envolaient, comme si, au delà du monde visible, ils caressaient un visage inoubliable. J'exprimai à cette mère les regrets que m'avait laissés la perte de Georges. Elle hocha le menton :

— Vous ne savez pas tout, — dit-elle... — Mon fils n'était que blessé. Son commandant avait fait mettre une dépêche à notre adresse. Nous sommes partis en hâte, mon mari et moi et nous l'avons retrouvé tout près du front, dans un petit hôpital tenu par des religieuses... Il était perdu. Tous le savaient... Je fus la seule à l'ignorer... Ah ! pourquoi ne me l'a-t-on pas dit?... Je l'aurais encore mieux aimé pendant ces trois jours.

Madame Davranche ne versait pas de larmes... Sa protesta-

tion même était empreinte d'une admirable sérénité. Elle toussota, puis reprit :

— Vous avez souffert, vous aussi... J'ai pensé à vous.

Je m'inclinai. Madame Davranche me regarda. Il me sembla que son cœur, sous le corsage de crêpe, battait plus vivement. Ses joues en même temps, prirent une teinte rosée :

— Monsieur, — dit-elle, — je voudrais vous demander un renseignement.

Elle alla droit vers un chiffonnier, fit jouer une serrure et prit dans un tiroir un petit rectangle de carton soigneusement enveloppé dans du papier de soie. C'était une photographie de femme qu'elle me présenta.

— La connaissez-vous? — interrogea-t-elle.

J'avais devant moi le portrait d'une petite personne assez singulière, pas précisément jolie, au sens classique du mot, mais délicieusement impertinente, avec ses yeux hardis, son nez à l'évent et l'échancrure du corsage qui laissait deviner une gorge parfaite. Sur l'un de ses poings, une colombe, voluptueusement, étirait ses ailes.

— Non, — murmurai-je, — je ne connais pas cette femme.

— Pourtant, — dit madame Davranche presque incrédule, — vous qui étiez le grand ami de Georges...

J'ouvris les bras. Madame Davranche mit une main sur son front et garda le silence.

— C'est étrange, — dit-elle enfin... — Je n'aurais pu penser...

A cet instant, elle releva la tête et je compris qu'elle allait me faire une confidence.

— Monsieur, — reprit-elle d'une voix tremblante, — peut-être serait-il plus digne de laisser dormir à jamais le secret de Georges. Mais je ne le puis. Tout ce qui touche mon fils m'est trop précieux pour que j'y renonce.

Ses yeux m'enveloppèrent comme pour solliciter mon approbation et elle poursuivit :

— Il y a quinze jours, je me suis mise à ranger les papiers de Georges. C'étaient ses notes de cours et tous les documents qu'il avait rassemblés depuis deux ans en vue de sa thèse. Il y avait aussi des lettres de famille, car le cher enfant ne détruisait rien. Jugez de ma surprise quand, parmi celles-ci,

je trouve soudain un petit paquet glissé dans une grosse enveloppe. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une innocente correspondance avec des jeunes filles. Puis j'ai découvert cette photographie. Je ne sais trop ce qui s'est passé en moi à cette seconde. Enfin, j'ai voulu tout savoir et j'ai lu deux de ces lettres, les plus anciennes. Il y en a une trentaine. Les premières datent du mois de juin 1910, la dernière fut écrite quelques semaines avant la mobilisation. Ainsi, pendant quatre ans, une femme, une seule femme a pu occuper la pensée de Georges. Et moi qui le croyais inconstant, frivole, incapable absolument de fixer son cœur. Sans doute, cette femme n'est pas de notre monde. Si mon fils avait vécu, j'aurais fait, très probablement comme beaucoup de mères et abhorré la créature qui le dérobait aux joies familiales. Mais Georges n'est plus...

Madame Davranche rougit, hésita, puis timidement :

— A présent, monsieur, vous l'avouerai-je, je n'ai plus qu'un désir : connaître cette femme, la suivre dans la vie et l'aider même, si elle y consent, en souvenir de Georges.

— Certes, madame, ces intentions vous font honneur.

Madame Davranche secoua la tête avec énergie :

— Non... Non... Ne dites pas cela. C'est à moi que je pense... Je suis une égoïste...

Elle continua d'une voix un peu troublée :

— J'espérais, monsieur, que vous étiez au courant du secret de Georges. Puisque vous l'ignorez, la demande que je me proposais de vous adresser vous semblera, sans doute, assez importune.

— Votre fils était mon ami, madame... Je vous prie d'user de moi comme vous l'entendrez.

— Voilà ce dont il s'agit... Je n'ai jamais vu cette femme, mais j'ai son adresse — du moins, je le présume — sur cette enveloppe qui contenait une facture de bottier soldée par Georges. Mon premier mouvement fut d'aller trouver moi-même l'amie de mon fils, puis j'ai pensé que je l'effaroucherais, que peut-être, elle interpréterait mal cette démarche... Bref, j'ai eu peur et moi, la mère d'un héros, j'ai été très lâche...

Je questionnai :

— Monsieur Davranche est-il informé?

— Non, pas encore... mais je lui dirai tout... C'est un honnête homme, il me comprendra.

Je hochai la tête en signe d'approbation. Visiblement, madame Davranche était à bout de nerfs. Je crus devoir lui épargner de nouvelles souffrances.

— Si je comprends bien, — dis-je, — vous me priez d'aller voir cette femme, de lui exprimer votre bienveillance, vos intentions...

— C'est cela, monsieur.

— Comptez sur moi... Dès que j'aurai vu cette personne, je vous préviendrai... Vous pourrez lui fixer un rendez-vous.

— Comme je vous remercie !

Nous échangeâmes une poignée de main et je pris congé.

III

Je rentrai chez moi assez mal à l'aise. La mission que m'avait confiée madame Davranche m'effrayait un peu. Sur l'amie de son fils, je ne savais rien. Ce pouvait être, en somme, une gourgandine et, après l'émoi du premier contact, elle infligerait peut-être à la pauvre mère une épreuve nouvelle. Mais, en même temps, j'éprouvais pour madame Davranche un vif sentiment d'admiration. Je revoyais aux jours heureux son bref hochement de fête. « Pas de jeunes filles « ohé ! ohé ! » ah non, ça, jamais ! » Ce n'était pas par étroitesse d'esprit qu'elle jugeait ainsi les petites folles du Palace, mais, captive des vertus traditionnelles elle s'opposait de toute sa droiture à l'esprit nouveau. Et maintenant, elle cinglait hardiment vers l'inconnu, indifférente à ce qui blessait naguère ses pudeurs de femme. Tout ce que Georges avait aimé lui semblait aujourd'hui digne de son amour. Elle élevait au mort, dans son cœur meurtri, un autel paré d'illusions très pures.

Je déchiffrai sur un papier que m'avait remis madame Davranche le nom et l'adresse de l'amie de Georges. Elle s'appelait Arlette Chanson et habitait rue des Abbesses, au sommet de Montmartre. Je gravis, dès le lendemain matin, les pentes

de la Butte. La maison indiquée était une bâtisse à six étages, d'aspect morose, qui braquait dans la bruine ses rangées de fenêtres. J'appris là qu'Arlette avait déménagé. Elle résidait, me dit-on, à Bois-Colombes, passage des Glaïeuls, numéro 18. Je m'y rendis au début de l'après-midi.

Perçant les nuages, un pâle soleil miroitait dans les flaques boueuses et, des petits jardins en bordure du chemin de fer, montait le parfum ténu des premières violettes. Je demande le passage des Glaïeuls. On me l'indique, au delà du pont qui enjambe les voies — en pleine rumeur des trains qui secouent nuit et jour ces frêles maisonnettes. Il y en avait une dizaine, toutes pareilles en pierres et briques, avec la même coiffe d'ardoise, le même perron minuscule au-dessus duquel étincelait une marquise palmée. Des murs bas hérissés de culs de bouteilles séparaient ostensiblement ces humbles propriétés.

Je sonnai au 18. On ne répondit pas. Au troisième coup, dans la maison de droite, la porte s'ouvrit. Une femme à cheveux gris, méfiante, s'avança sur le perron.

— Qui demandez-vous?

— Mademoiselle Chanson.

— Elle n'est pas là. Elle est sortie avec le petit, après le déjeuner.

— Le petit ! — fis-je interloqué.

La voisine reprit :

— Il y a bien quelqu'un, mais c'est la mère. Elle est dure d'oreille. Pas de danger qu'elle réponde à vos carillons.

Elle ajouta, le buste en avant, après quelques secondes d'hésitation :

— Montez donc chez moi. Vous y serez toujours mieux que dans le passage... Bien sûr que mademoiselle Chanson ne tardera pas.

J'acceptai l'invitation. La femme m'offrit une chaise au bord de la fenêtre.

— Comme ça, — dit-elle, — vous pourrez la guetter.

Elle restait devant moi, debout, désireuse apparemment d'engager la conversation. Nous parlâmes d'abord de la guerre, puis après quelques banales généralités, la voisine m'interrogea :

— Ainsi... Vous connaissez mademoiselle Chanson?

— Non, je ne la connais pas.

— Ah ! — fit-elle surprise.

Je crus devoir expliquer :

— On m'a chargé pour elle d'une commission.

— C'est donc ça, — dit la femme en hochant la tête.

Mais je la devinais troublée, un peu mal à l'aise. Elle allait et venait, le front soucieux, remettant parfois un objet en place. Soudain, prenant un brusque parti, elle se planta devant moi, les poings sur les hanches :

— Peut-être bien que monsieur est d'une œuvre de bienfaisance, — insinua-t-elle d'une voix assez drôle.

A cette seconde, précisément, je songeais à la bonté discrète de madame Davranche et je ne crus pas tout à fait mentir en acceptant d'un hochement de tête cette supposition.

Alors il se passa quelque chose d'extraordinaire. La femme que j'avais devant moi devint écarlate et s'exclama d'une voix mordante :

— Ah, c'est trop fort, par exemple ! Dire qu'il n'y a de la veine que pour ces gens-là. Le toupet, monsieur, oui, le toupet est plus fort que tout. Vous ne direz pas qu'elles y ont droit, tout de même à la bienfaisance...

Elle hoquetait. Les mots trop rapides se bousculaient en sortant de ses lèvres. Je questionnai, très ému :

— Mademoiselle Chanson a-t-elle donc une conduite irrégulière?

La voisine repartit, haineuse :

— Est-ce qu'on sait? Ce n'est toujours pas moi qui fréquenterai de la clique pareille.

Et, sans transition, elle me parla d'elle, de sa fille, de leur malchance, car, n'ayant « personne » sous les drapeaux, elles ne pouvaient prétendre à l'allocation. Sans doute, la petite travaillait dans une usine, mais c'était bien dur. Elle m'enveloppait de phrases mélancoliques, m'intéressait à sa cause du mieux qu'elle pouvait. Puis brusquement :

— C'est Ponnier que je m'appelle... Clémence Ponnier... Voulez-vous que j'écrive mon nom? Des fois, vous pourriez peut-être en parler à tous ces messieurs.

Madame Ponnier, en effet, écrivit son nom que je dus glisser

dans mon portefeuille. Cinq minutes plus tard, l'œil tourné vers la fenêtre, elle annonça :

— La voilà qui revient, votre créature... Au plaisir, monsieur, ne m'oubliez pas...

D'Arlette Chanson, je n'aperçus tout d'abord qu'un waterproof surmonté d'une capeline et, sous la capeline, un visage qui m'apparut très rose à travers la vitre... La jeune femme traînait par la main un petit garçon. Lorsqu'elle vint m'ouvrir quelques secondes plus tard, je fus surpris de me trouver devant une grande et belle fille qui exhalait un parfum de santé robuste.

Il y a dans toute photographie un peu de mensonge. Pourquoi diable m'étais-je imaginé qu'Arlette Chanson, comme beaucoup de Parisiennes était une petite personne très fine, un peu maladive? Je la reconnaissais, assurément, mais comme elle était plus sympathique, plus vivante, surtout, qu'après la « retouche ».

— Monsieur? — dit-elle.

C'était sa façon de m'interroger. Ses yeux aussi m'interrogeaient, de très grands yeux, pareils à des lunes grises qui dardaient sur moi leurs faisceaux candides.

Je me présentai :

— Je suis l'ami de Georges Davranche.

Arlette fronça légèrement les sourcils, puis appliqua ses longues mains sur son visage et j'entendis un petit sanglot :

— Georges ! Oh ! Oh ! Mon pauvre Georges !

Elle pleurait et je compris qu'elle était sincère. Brusquement, elle écarta ses mains, demanda :

— Alors, monsieur, vous étiez son ami... Vous avez su... Est-ce qu'il a beaucoup souffert?

— Beaucoup, mademoiselle.

Elle se raidit, avala ses larmes :

— Est-ce qu'il a parlé de moi?

Je répondis :

— Je l'ignore, mademoiselle... On avait pu prévenir son père et sa mère. Ils ont adouci, par leur présence, ses derniers moments.

Arlette noua ses doigts, les tordit, puis s'exclama d'une voix farouche :

— Et moi? Pourquoi ne m'a-t-on pas avertie? J'aurais été si heureuse d'être auprès de lui... C'est lâche, dites?

Elle sanglotait, par grandes secousses, la tête dans les mains. Nous étions debout face à face, dans le vestibule. Soudain, à gauche, une porte grinça. Le petit garçon qui venait de rentrer avec Arlette se planta devant moi, un doigt dans la bouche :

— C'est Foufou, — présenta la jeune femme en s'essuyant les yeux avec son mouchoir. — Tu vois ce monsieur, Foufou. C'était l'ami de ton ami Georges.

— Ami Zorze... petit Zézu, — dit Foufou qui exprimait à sa manière l'idée de la Mort.

— Dis bonjour, voyons.

— Bonzou le monsieur, — articula Foufou avec gravité.

— Embrasse-moi, à présent.

— Oui, maman Arlette.

Elle saisit le gamin, le souleva jusqu'à ses lèvres et le baisa passionnément.

« Maman Arlette ! » J'avais chaud. Que savions-nous après tout, madame Davranche et moi, du passé d'Arlette. Le hasard ne réservait-il pas une joie inespérée à cette mère en deuil?

Je restai muet, la gorge serrée. Peut-être Arlette soupçonna-t-elle le doute qui m'oppressait. Elle dit, très calme en désignant l'enfant :

— Encore un malheureux. C'est le fils de ma sœur aînée qui est morte en couches, il y a trois ans.

J'exposai le motif de ma visite. Elle m'écoutait, grave, en hochant la tête. Mais, à ma surprise, le désir de madame Davranche ne lui parut pas extraordinaire.

— Bien sûr qu'on la verra, cette pauvre dame. Quand on a de la peine, n'est-ce pas, ça fait du bien de pleurer ensemble.

Et curieuse, elle me questionna sur les Davranche. Des gens riches, hein? On sentait bien ça. Mais, pour ce qui était de Georges, par exemple, elle jurait bien qu'il n'avait jamais été question d'argent dans leur affection. Elle répéta deux fois de suite « Oh ! pour ça non », d'une voix mouillée et sincère. Puis, tout à coup :

— Mais, venez donc... Il faut que je vous présente à maman.

Nous entrâmes dans une petite salle à manger. J'aperçus, assise près de la fenêtre, une vieille femme en train de découper

des feuilletons dans un paquet de journaux qui débordaient une table à ouvrage. Une mousse de cheveux acajou couronnait son crâne et des plaques de fard, d'un rose malsain, lui marbraient les joues.

— C'est maman, — dit Arlette avec fierté. — N'est-ce pas qu'elle est bien conservée?

Elle s'approcha d'elle, lui cria dans l'oreille :

— Maman, c'est un ami de Georges Davranche.

La vieille sauta, lâcha ses feuilletons, et m'honora d'un sourire affreux. A ce moment, je songeai à la respectable madame Davranche et j'eus un frisson :

— Asseyez-vous, — dit Arlette, — je vais faire le thé.

Comme je protestais, la jeune femme sourit :

— Mais non... Ce n'est pas exprès pour vous... Je le prends tous les jours avec maman.

De ma chaise, je l'observais, tandis qu'elle allumait le samovar, apprêtait les tasses, avec la grâce aisée d'une bonne ménagère. J'admirais ses grands yeux, ses dents fraîches, ses hanches un peu fortes. Proche de la nature, Arlette Chanson paraissait faite pour la vie bourgeoise, le bonheur matériel où l'on s'enlize sans penser à rien.

— Monsieur, voulez-vous du sucre?

Nous avions pris place autour de la table. La vieille suçait un biscuit, l'œil en coulisse, tandis qu'Arlette faisait des beurrées. Foufou, tout en croquant des gâteaux, me tirait la langue. C'était un joli petit garçon frisé, très drôle, avec des yeux en trous de vrille, mais d'un bleu charmant. Enhardi par mon sourire, il s'efforça d'être spirituel. Ses petits poings martelaient la table :

— Vilains les Boches... Toué Zorze... Quand Foufou sera grand, Foufou toué les Boches... Boum... Boum...

— Veux-tu te tenir tranquille, — dit Arlette en raccrochant l'une de ses torsades qui avait glissé.

Elle ne pleurait plus. Mais, d'une voix triste, elle parlait de Georges. Elle évoquait sa gaîté, son amour de vivre. Parfois, elle me disait en balançant sa tasse :

— Je ne puis me faire à cette idée-là.

Peu à peu, notre conversation prit un tour intime. La jeune

femme m'avoua très franche, avec une flamme dans ses grands yeux gris :

— Il m'aurait épousée, monsieur... C'était un homme à le faire. Ah ! là, là, si vous saviez comme tout ce qu'on pense lui était égal. Pourtant, — ajouta-t-elle en baissant la voix, — des mariages comme ça, ça n'est pas très bien vu dans les familles.

Et, sous l'œil mort de la sourde, elle me dit les misères de son enfance, l'âpreté de sa mère lui reprochant d'être inutile, mais sans rancune, comme si, dès la naissance, chaque fille était marquée au fer du Destin. Elle ne s'étonnait pas, ne se révoltait pas, gardait dans son jugement la même mesure qui présidait à l'harmonie de son organisme. Elle me conta qu'à douze ans, elle avait débuté au Châtelet comme figurante. C'était Anna, sa grande, qui l'avait fait entrer au music-hall. Pendant seize mois, elle avait dansé comme « girl » dans la troupe Gibson. Mais plus tard, une Russe, Nadia Bradsof, lui apprit à dresser des tourterelles. Elle aimait mieux ça, c'était « plus gentil ».

Elle se leva, secoua sa jupe, pour faire tomber les miettes :

— Vous savez... J'en ai encore deux ici... Voulez-vous les voir?

Elle appela « Mireille, Nathalie », j'entendis soudain un bruit d'éventail et deux oiseaux venus je ne sais d'où s'abattirent d'un même élan sur les épaules d'Arlette Chanson. Elle leur parlait, les yeux mi-clos, d'une voix chaude qui semblait monter du fond de son être :

— Allons, mes amours, dites-moi un secret.

Les petits becs s'agitaient, effleuraient les oreilles d'Arlette. Foufou, rouge de plaisir, battait des mains...

Ces oiseaux exécutèrent encore à mon intention d'autres exercices. Puis je me levai :

— Adieu, mademoiselle... Madame Davranche vous écrira.

La jeune femme me reconduisit jusqu'au perron. Comme nous nous séparions, elle me tendit la main :

— Et vous, monsieur, — demanda-t-elle simplement, — n'aurai-je pas le plaisir de vous revoir?

— Je ne le pense pas, mademoiselle.

IV

Au retour de Bois-Colombes, je rendis compte de ma mission à madame Davranche. Elle me remercia; trois semaines s'écoulèrent, puis je reçus d'elle une invitation. Elle me priait à déjeuner rue Saint-Guillaume, le dimanche suivant. Je supposai que les choses avaient tourné le mieux du monde et qu'Arlette, désormais admise chez les Davranche, serait la reine de ce déjeuner.

Ce jour-là, de bon matin, j'allai faire un tour dans l'avenue du Bois. Le communiqué de vingt-trois heures avait été bon. Cela se voyait. Il y avait de l'assurance dans tous les regards. Très haut, deux avions ronflaient dans le ciel léger et les jacinthes des corbeilles mises en place par les jardiniers de la Ville, comme les années de paix, exhalaient un parfum qui réchauffait le cœur.

Pourquoi subissais-je aussi violemment la griserie ambiante? Il me sembla que je portais en moi un petit démon assez singulier. Place de l'Étoile, je pris une voiture, et tandis que je traversais Paris, je me reprochais, comme une mauvaise action, mon désir de vivre.

Je me présentai rue Saint-Guillaume vers onze heures un quart. Madame Davranche était au jardin. Profitant de cette lumineuse matinée, elle tricotait dans un fauteuil de paille, sous l'ombre naissante des paulownias, qui semaient leurs cloches bleues sur le gravier. Dès qu'elle m'aperçut, son visage s'éclaira d'un faible sourire.

— Excusez-moi, madame, — dis-je en tirant ma montre, — je suis en avance.

— Mais non, — répondit-elle, — c'est très bien ainsi... Nous pourrons causer avant le déjeuner.

Elle me fit asseoir près d'elle. Mes yeux cherchaient Arlette. Je m'attendais positivement à la voir surgir.

— Permettez-moi, — reprit madame Davranche, — de vous exprimer à nouveau ma gratitude. Grâce à vous, la femme de mon fils n'est plus pour moi une inconnue.

Elle avait dit « la femme » sans affectation, comme si vraiment, ce mot dont elle amplifiait le sens ne devait servir qu'à désigner la compagne choisie.

Elle toussota légèrement et poursuivit :

— Je l'ai vue deux fois... La première, nous nous étions donné rendez-vous dans la gare Saint-Lazare, salle des Pas-Perdus. Elle m'avait décrit sa toilette. Je n'ai pas eu de mal à la reconnaître. Nous nous sommes installées au buffet et nous avons bavardé pendant une grande heure.

J'avais peine à me représenter madame Davranche attablée devant un sirop avec Arlette, dans la cohue des départs et des arrivées. Elle avait fait cela, pourtant, et l'avouait sans honte.

— Pauvre enfant ! — soupira-t-elle, — elle m'a conté son histoire sans l'embellir. Elle a été bien mal élevée. Enfin... il faut avoir pour elle beaucoup d'indulgence.

Elle reprit :

— La seconde fois, je l'ai emmenée dans les magasins. Il y avait quelques vides à combler dans sa garde-robe. Ensuite, comme il faisait beau, j'ai pris un taxi et nous avons fait une promenade aux Champs-Élysées. Savez-vous qu'elle s'amuse de tout comme une petite fille... Je crois que nous deviendrons de très bonnes amies.

Sur les débuts de cette amitié, madame Davranche n'était pas prodigue de détails. Je la retrouvais, à cette occasion, telle que je l'avais connue à Talloires, discrète et confiante à la fois, mais si jalouse de ses émotions qu'elle éprouvait une véritable gêne à les révéler.

Un petit silence tomba entre nous. Comme le soleil avait tourné, j'offris à madame Davranche de changer son fauteuil de place. Elle accepta et nous nous rassîmes l'un en face de l'autre. Je questionnai alors :

— Et monsieur Davranche?

— Précisément, — dit-elle, — j'allais vous parler de lui.

Penchée sur le tricot, elle se recueillit quelques secondes, puis m'avoua :

— J'ai été grondée.

— Oh ! — fis-je.

Elle étendit sa petite main sèche :

— Mais non, — dit-elle, — cela n'a rien d'extraordinaire...

Mon mari a sur toutes ces choses des idées très nettes. Dans son esprit, les hommes sont toujours de mauvais sujets destinés à jeter leur gourme un peu au hasard. Le mariage seul les assagit ou, du moins, prête à leur vie une apparence de solidité. L'essentiel, c'est qu'ils deviennent « époux » et « chefs de famille ». Hormis cette double étiquette, il n'est rien qui vaille. Ah ! monsieur, les pères ne sont pas tout à fait comme nous. Quand j'ai dit à mon mari l'aventure de Georges, il a levé les bras au ciel et m'a priée de ne pas m'occuper de « ces histoires-là ». J'ai insisté. Je lui ai montré les lettres. « Bah ! Bah ! » disait-il avec dédain. Et j'ai compris que j'avais tort, oui, monsieur, j'ai compris que mon cher mari défendait le principe sacré de la famille, le respect de nos traditions, tout ce qui, jusqu'alors, faisait notre orgueil. Mais j'étais prisonnière de mes sentiments. Ah ! monsieur, quand on a vu s'écrouler tant de choses autour de soi, est-ce qu'on peut encore agir comme on le devrait? Les préjugés, le devoir, la morale, tout ça se brouille... on ne voit plus très clair. Tandis que mon mari parlait, je ne songeais, moi, qu'à notre enfant, à cette femme, et je me disais : « Si Georges savait que je veux l'aimer en souvenir de lui, il serait heureux. »

Madame Davranche cessa de parler. Ses doigts se nouèrent pensivement au-dessus du tricot. Au loin, dans le ciel diaphane, on entendait les cloches de Saint-Germain-des-Prés qui sonnaient la messe. Elle reprit ensuite :

— Alors je lui ai tout dit : la mission dont je vous avais chargé, nos deux rendez-vous, mes premières impressions. Il était furieux contre moi et contre vous. J'ai dû subir de cruels reproches. Mais, — vous l'ai-je dit, — mon mari est bon, très bon. Il s'est adouci. J'ai grande confiance dans l'avenir. C'est lui qui a voulu voir. Après le déjeuner, il vous parlera. Ne vous choquez pas s'il est un peu brutal. Le fond, chez lui, vaut mieux que l'enveloppe...

Étrange, ce déjeuner où l'hôte terrible et muet ne daigna pas m'honorer de son attention. Le corps droit dans son veston de velours à côtes, M. Davranche piquait rageusement de grands coups de fourchette. Il n'ouvrit que trois fois la bouche et ce fut pour prier son domestique de baisser le store. La dernière, oubliant toute pudeur, il appuya sa demande

d'un énergique « sacrédié, » qui fit battre les paupières de madame Davranche.

L'instant critique approchait. Le café bu, ma charmante vieille nous dit : « Je vous laisse » et l'homme muet me guida jusqu'au fumoir. J'aperçus une cave à liqueurs sur un guéridon. M. Davranche empoigna un carafon et, tourné vers moi :

— De ça? — interrogea-t-il sèchement.

Comme j'acquiesçais, il versa, les sourcils froncés, quelques gouttes de chartreuse dans un dé de cristal, m'offrit un cigare, en prit un à son tour et, me jetant une bouffée en plein visage :

— Monsieur, vous êtes un rude gaffeur, — déclara-t-il.

J'eus chaud, mes tempes sonnèrent et mon verre trembla :

— Monsieur !... — dis-je.

— Pas de phrases, jeune homme, — coupa froidement M. Davranche... — Dans cette maison, n'est-ce pas, nous sommes deux, ma femme et moi, le chef de famille. Celui-ci seul a le droit de tout décider. En agissant comme vous l'avez fait, c'est-à-dire sans me consulter, j'ai le regret de vous dire que vous avez failli aux règles les plus élémentaires de la bienséance. Admettons que ma pauvre femme soit tout à fait folle. Dois-je croire qu'elle eût trouvé en vous, imperturbablement, le complice discret de ses fantaisies?

— Monsieur, — protestai-je, — les circonstances exceptionnelles...

— Ne sont pas du ressort de votre jugement, mon garçon, — interrompit M. Davranche avec brusquerie. — Il se peut que vous prépariez à madame Davranche des heures effroyables.

Peut-être avait-il raison. Je baissai la tête. Il poursuivit :

— En tous cas, il n'y a plus rien à faire. Nous boirons le fond de la coupe. Je ne vous surprendrai pas, j'imagine, en vous confiant que mademoiselle Arlette Chanson est en passe de devenir une de nos intimes.

Il se renversa, passa la main dans sa crinière :

— Restent vos intentions, — dit-il. — Je suis persuadé qu'elles sont excellentes... Allons, monsieur, je vois bien qu'il faut que je vous remercie pour vos intentions.

V

J'avais repris mes cours au lycée. Comme madame Davranche ne m'écrivait plus, je supposai que son mari me jugeait dangereux et que, contraint d'accueillir Arlette, il m'avait proscrit de ses relations pour faire la balance. Cela ne m'inquiéta guère. Mes élèves me suffisaient. Je ne les ai jamais mieux aimés qu'à cette époque-là. Nous avions les mêmes espoirs, les mêmes colères. J'obtenais d'eux des efforts inouïs. Ah ! la belle classe que ma classe de guerre. On y respirait l'odeur des batailles et, dans cette fin d'année un peu fiévreuse, que de fois, en corrigeant des devoirs, j'ai senti battre des cœurs d'enfants mûrs pour l'héroïsme !

C'était l'heure où commençait à tourner la fortune des armes. Verdun « tenait » toujours, l'offensive de la Somme était déclenchée. Mes petits, gravement, jaugeaient l'artillerie anglaise et s'entretenaient avec mystère du plan de Broussilof. De tout ceci, nous faisions de la joie, une joie austère et profonde qui palpitait comme un drapeau dans le ciel d'été.

Un jeudi, pourtant, je crus devoir faire une visite rue Saint-Guillaume. J'y trouvai les persiennes closes. Un jardinier ratissait la cour solitaire. Cet homme m'apprit que les Davranche étaient à Talloires depuis le mois de juin.

Quelques jours après, la malicieuse madame Aubier me remit encore une « petite lettre ». Madame Davranche s'excusait d'un long silence, m'invitait là-bas et finissait par cette phrase énigmatique : « Nous vous attendons. Il faut absolument que vous soyez témoin de notre bonheur. »

Notre bonheur ! Que voulait-elle dire? Moi qui savais tout ce qu'il y avait d'irréparable dans son chagrin, je n'admettais pas que la vie, désormais, pût être pour elle autre chose qu'une sorte de dévotion au souvenir de Georges. Assurément, chez cette femme pieuse, la douleur pouvait prendre un sens très élevé, mais l'expression me parut choquante.

J'hésitai d'abord. A vrai dire, je me méfiais un peu de

l'accueil que me réservait M. Davranche. Ce fut la curiosité qui l'emporta. Je décidai que je passerai à Talloires une huitaine de jours. Ensuite, j'irai faire n'importe où une cure de montagne.

Je débarquai dans Annecy un triste matin. La veille, un orage avait éclaté. Toutes les hauteurs voisines gardaient encore un capuchon de nuages et le vent lourd remuait le parfum des feuillées humides. J'eusse pu prendre immédiatement le petit vapeur qui mène à Talloires, mais j'aime trop Annecy pour me dérober au plaisir de parcourir ses rues à arcades et son quai des Vieilles Prisons où les laveuses battent le linge sous des balcons fleuris de capucines.

Ce pèlerinage accompli, je sortis de la ville et pris une route qui grimpait au-dessus du lac. L'air m'étourdissait, mais cette sorte d'ivresse était délicieuse. Je me revoyais il y a quatre ans, parcourant cette route avec l'ami Georges. Il pilotait alors sa trente-deux chevaux, une petite voiture effilée et vertigineuse. Sa manière d'attaquer les virages m'épouvantait. Lui sifflait d'une voix joviale qui coupait le vent :

— Qu'est-ce que ça fait, vieux?... Faudra bien qu'on fasse la culbute un jour ou l'autre.

Il y avait en bordure une prairie fauchée. Je m'y étendis. De ma poche, je tirai le mot de madame Davranche et je le relus : « Notre bonheur... » Je méditais là-dessus, effaré, ne comprenant pas. Autour de moi, les sauterelles tambourinaient dans l'herbage en pente. J'avais devant les yeux l'admirable lac dont le bleu cru s'exaspérait sous le ciel blanchâtre. Sur l'autre rive, se dressaient des montagnes velues que couronnaient des bastions rocheux parfois tachés de neige. Du paysage se dégageait une pénétrante impression de sérénité. Là, tout était tranquille, apaisant, depuis les arêtes des grandes cimes, jusqu'aux blanches villas des bords du lac que cernaient parfois de minces peupliers. Et cela me semblait un mensonge, un voile hypocrite jeté sur la douleur humaine dont je percevais les gémissements.

Pourtant, une fois embarqué, le mirage me reprit, je redevins l'homme d'il y a trois ans, l'homme d'avant la guerre. Appuyé sur le bastingage, dans cette fin de jour vaporeuse et tiède, je regardai nonchalamment passer les villages des

rives — tandis qu'au fond du lac, les montagnes dégagées de nuages accueillaient la suprême caresse du soleil tombant.

Quel calme autour du petit vapeur et comme j'étais loin des fusants, des percutants, de l'agaçant bruit de mouche des balles égarées ! C'était à peu près l'heure où, d'ordinaire se déclenche l'attaque... Ici des hirondelles se pourchassaient dans l'air moite et j'épiais, entre la presqu'île de Duingt et le roc de Chère, le point mystérieux où le lac s'étrangle. Je vis grandir le Palace de Menthon appuyé sur la verdure et, de nouveau, je songeai à Georges. Qu'étaient devenues toutes ses petites amies? Dans quels hôpitaux avaient-elles endossé des blouses d'infirmières? Il me semblait encore les apercevoir sous le tendelet du canot automobile qui emportait leurs rires insouciants.

A Talloires, je pris la ruelle d'autrefois ; elle était toujours discrète, pleine d'ombre et traversée par l'odeur des roses. Au tournant, je découvris la maison bleue. Elle non plus n'avait pas changé. Je retrouvais son toit en auvent, sa claire façade et son balcon harnaché de roses. Mais, derrière la grille du jardin, j'entendis des cris pointus. Je regardais et je vis — ah, mon Dieu ! — je vis Foufou, — parfaitement — Foufou qui chevauchait l'accoudoir d'un de ces grands fauteuils dits « transatlantiques ». Dans le transatlantique une jeune femme était allongée. Je tressaillis. C'était Arlette.

Je sonnai. Arlette se redressa, je la vis sourire. Mais, la porte ouverte, elle rougit, ne sachant trop, en somme, s'il était décent ou non de me reconnaître. Je m'approchai d'elle, lui tendis la main. Elle me donna la sienne, un peu gênée, en mordant sa lèvre. A ce moment, derrière moi, j'entendis une voix fluette.

— Allons, mes chers amis, je ne vous présente pas.

Je me retournai et me trouvai en face de madame Davranche. Elle avait mis sur sa robe noire un tablier de jardin et sa main était armée d'un sécateur.

— Il faut que je vous gronde, — me dit-elle, en me menaçant de ses grands ciseaux. — Nous vous attendions depuis vingt-quatre heures.

— Pardonnez-moi, madame, — répondis-je, — je suis un homme insupportable.

— Mais non... D'ailleurs, puisque vous êtes ici, on vous pardonne tout.

Poliment, elle s'enquit de mon voyage, exprima le désir que je pusse rester à Talloires le plus tard possible. Puis elle me parla du lycée, de mes élèves, sans trop d'insistance, dans la mesure que sa discrétion autorisait. De Foufou, d'Arlette, pas le moindre mot. Qu'ils fussent ici, près d'elle et de son mari, c'était, ce devait être, évidemment, la chose la plus naturelle du monde. Cependant, comme je regardais Foufou, elle l'appela, le campa sur ses genoux, et me dit d'une voix étrange :

— N'est-ce pas qu'il est beau?

L'enfant, d'une phrase, prouva qu'il était sensible au compliment. Et la pauvre madame Davranche de se ressaisir :

— Qu'ai-je dit, voyons... Allons, c'est un tour que m'a joué ma langue. Bien sûr que non, Foufou n'est pas beau. Il est laid, au contraire, horriblement laid... C'est bien cela, monsieur, que j'ai voulu dire.

Mais le petit ne fut pas dupe de ce revirement. Juché sur les genoux de madame Davranche, il proclamait en battant des mains :

— Foufou est zoli... zoli... Et puis très zoli.

Arlette éclata de rire. Ce rire sonnait délicieusement. Tout riait en elle : sa poitrine, sous la mousseline du corsage, ses yeux gris pailletés d'étincelles joyeuses, sa grande bouche ouverte avec franchise sur l'émail des dents :

— Ah ! — fit madame Davranche un peu penaude, — je ne suis pas une fameuse éducatrice.

Se tournant vers moi, elle proposa :

— Voulez-vous que je vous conduise à votre chambre?

Je compris qu'elle désirait un tête à tête. Nous grimpâmes l'escalier qui sentait la toile d'ameublement. Madame Davranche s'arrêta devant une porte et fit jouer la clef dans la serrure.

— C'est la même que la dernière fois, — dit-elle. — Vous y retrouverez vos habitudes.

Là non plus, rien n'avait changé, ni le grand lit à boules de laiton, ni les chaises de Jouy où des bergers roses jouaient de la flûte sur un pont rustique. Et, sous l'ogive des rideaux dont le dessin était pareil à celui des chaises, je retrouvais

le même bout de lac, le même coin de terrasse blanche qu'encadraient des sapins retroussés en toits de pagodes — tout ce qui souriait à mes réveils d'il y a quatre ans.

— J'espère que rien ne vous manquera, — me dit vivement madame Davranche, — mais, vous savez, ne vous gênez pas, réclamez...

Elle s'approcha des rideaux, manœuvra le cordon de tirage. A cette minute, je devinai qu'elle allait parler.

— Mon cher ami, — dit-elle.

C'était la première fois qu'elle m'appelait ainsi. Je la regardai. Elle posa doucement sa main sur la mienne.

— Mon cher ami, grâce à vous, je vis depuis six semaines un vrai conte de fées.

Que signifiait ce préambule? Elle poursuivit :

— Vous savez comment je suis entrée en relations avec Arlette. Nous sommes deux timides. Même quand mon mari m'eut donné l'autorisation de la recevoir, je n'abusai pas. Je voulais laisser à l'affection le temps de venir.

— Et... elle est venue?

— Oh !... — fit madame Davranche — laissez-moi tout vous raconter. — Un après-midi, j'étais seule chez moi. On sonne. C'était Arlette. Elle m'arrivait sans prévenir, la pauvre petite... et dans quel état ! Les yeux rouges, le mouchoir sur la bouche, folle d'une douleur incompréhensible. Je l'interroge? Elle m'annonce qu'elle vient d'enterrer sa mère. Je l'ai fait asseoir. Elle bégayait à travers ses larmes : « Je ne peux pas vous le dire... Je n'oserai jamais. » Je lui ai pris les deux mains... Petit à petit, elle s'est apaisée. Alors doucement, elle m'a tout avoué... Foufou n'est pas l'enfant de sa sœur. C'est le sien...

Je balbutiai, tout pâle :

— Mais alors?

Madame Davranche eut un sourire ineffable. Ses paupières battirent :

— Oui, — dit-elle à voix basse. — C'est le fis de Georges... Je ne sais trop pourquoi la pauvre enfant ne le disait pas...

— Mon Dieu ! — m'exclamai-je.

J'étais stupéfié. Je me représentais l'assurance tranquille avec laquelle Arlette m'avait dit naguère : « C'est le fils de

ma sœur qui est morte en couches. » Pourquoi, en effet, nous avait-elle menti à ce moment-là? Madame Davranche noua ses mains et, de la même voix basse qui s'alliait à la douceur de ce crépuscule :

— Vous comprenez, — dit-elle, — vous comprenez pourquoi j'ai osé parler de bonheur...

Je proclamai :

— Foufou, votre petit-fils !... Mais c'est un amour...

— Un vrai petit ange, — appuya madame Davranche avec conviction. — Et si gentil, si doux avec moi... Son grand-père l'adore. Mais vous le connaissez. Il ne faut pas qu'on s'en aperçoive.

Elle hésita quelques secondes, puis m'interrogea :

— Et... l'autre grand'mère. Vous l'aviez vue... Comment était-elle?

Je répondis, assez gêné :

— C'était une femme d'un certain âge.

— Mon Dieu ! — soupira madame Davranche, — le pauvre mignon doit perdre au change. Je suis très maladroite avec les enfants. Hélas, j'aurai beau faire. On ne s'improvise pas grand'mère instantanément.

Je protestai. Elle sourit. Cette fois, ce fut moi qui lui pris les mains. Lentement, elle se dégagea :

— Venez, — me dit-elle.

Nous quittâmes la chambre. Avant de redescendre au jardin, madame Davranche ouvrit une porte et je reconnus le cabinet de Georges :

— Voyez, — dit-elle, — nous n'avons touché à rien. Mon fils aimait tant ses petites affaires. S'il pouvait revenir, il retrouverait les choses à leur place.

Elles y étaient toutes, en effet, depuis le plumier et le classeur, jusqu'au Dalloz, jusqu'aux photographies d'actrices et aux objets de cotillon accrochés au mur. Le cabinet solitaire, après tant de mois, gardait une fine odeur de cigarette qui vous faisait mal. C'était là que Georges Davranche avait travaillé, médité, là que, le matin, dans la rumeur des oiseaux, il piochait le Code. Il était ardent, joyeux, fait pour la vie facile et pleine de sourires... Même, il se plaignait de cet excès de facilités et de son époque un peu monotone. Maintenant,

pour nous qui restions, la petite pièce était devenue une chapelle où l'on parlait bas.

— Voilà, — dit simplement madame Davranche.

Nous nous retirâmes sur la pointe des pieds. Dans l'escalier, elle me prévint :

— Vous m'excuserez si chez nous l'on dîne un peu tard. Mon mari travaille chaque soir à cette heure-ci du côté d'Angon.

VI

Arlette avait menti. Elle me bouda. Je ne trouvai pas cela très extraordinaire. La bouderie est une arme de la faiblesse. Par elle celui qui a tort se donne l'apparence d'avoir raison. Et le plus fort, c'est que souvent, l'autre, à force de réfléchir, se demande sérieusement s'il n'est pas coupable. J'étais dans cet état d'esprit vis-à-vis d'Arlette.

La jeune femme m'évitait, sans doute par crainte d'une explication. Mais évite-t-on celui qui habite sous le même toit, qu'on coudoie à chaque instant et qui, bon gré, mal gré, participe aux moindres événements de votre existence? D'autant qu'Arlette, malgré son mensonge, ne m'était pas le moins du monde antipathique. Je n'eus pas demandé mieux que de lui pardonner. Encore fallait-il qu'elle m'y aidât.

Le plus souvent, madame Davranche était entre nous. C'était le temps des chaleurs parfois accablantes au bord du lac. Nous restions au jardin d'où la vue est admirable. Madame Davranche tricotait des chandails pour les soldats. Je feuilletais un livre. Arlette plongée dans le transatlantique s'adonnait aux douceurs d'une songerie. Mais, sur ce groupe momifié, Foufou projetait les éclats de sa fantaisie. Qu'il était drôle, Foufou, quel monde étrange bouillait dans sa petite tête ! Plus les idées étaient cocasses, plus il y tenait et, sans colère, avec une morgue de pince-sans-rire qui vous désarmait. On me conta, non sans un frisson, que l'autre semaine, Foufou s'était glissé dans la bibliothèque de M. Davranche, avait cueilli sur un rayon, trois petits Montaigne — édition de

1680 — qu'il porta dans la baignoire. Puis tranquillement, il ouvrit les robinets. Quand on accourut — trop tard, hélas — Foufou dirigeait sa flotte avec une badine. Le plus bizarre, c'est que M. Davranche dont on craignait la colère, n'avait soufflé mot. On le retrouva deux heures plus tard accroupi devant ses Montaigne qu'il séchait minutieusement.

Si le Foufou de Bois-Colombes avait l'aspect un peu fragile des petits Parisiens, celui de Talloires s'arrondissait, devenait superbe. Madame Davranche le couvait des yeux. Parfois, lorsqu'il riait fort, elle tressaillait... Ce rire d'enfant ne lui rappelait-il pas un autre rire qu'elle n'entendrait plus?

— Il ne se fait pas de bile, — remarquait Arlette, en jouant des paupières.

Elle-même n'était pas trop malheureuse, si j'en jugeais sa personne physique. Qu'elle eût pleuré, qu'elle eût souffert, cela ne se voyait guère. Le chagrin n'avait pu griffer ses yeux de vingt ans.

Tout de suite, avec ce merveilleux instinct d'assimilation qu'ont la plupart des femmes, elle s'était mise au ton des Davranche. Sans effort, peut-être... Après tout leur douleur était la sienne. Mais elle devenait plus discrète dans sa façon de l'exprimer. Apparemment, madame Davranche l'avait priée de l'appeler « Ma mère », et elle disait « Ma mère » d'un ton pénétré. Après le dîner, M. Davranche lui faisait un signe, elle se levait et, sous un abat-jour, ils jouaient une « crapette ». Arlette s'appliquait, mais savait perdre et gentiment, drôlement, avec des « Mon Dieu, que je suis bête ! » qui arrachaient des sourires au vieux grinchu.

Pendant quatre ou cinq jours, nous fûmes, elle et moi, des gens qui ne sachant trop à quoi s'en tenir sur le compte l'un de l'autre, ont le souci de leur dignité. En somme, Arlette était la fille de la maison et j'étais en froid avec cette fille. Situation fâcheuse qui eût amplement justifié mon désir de fuite. Mais le moyen, quand madame Davranche me comblait de prévenances, prétextant, pour me garder, une raison qu'elle me donnerait un peu plus tard ?

J'ai gardé le souvenir d'un certain dimanche. J'avais dormi tard. Quand je m'éveillai, le soleil resplendissait déjà dans un ciel de soie. Ma fenêtre était ouverte ; des bouffées d'air pur

me caressaient le front. Je voyais de l'eau, des fleurs, des branches qui s'allongeaient dans une brume légère. Aussitôt, je consultai ma montre et sautai de mon lit.

— La messe !

La veille madame Davranche m'avait averti et je ne disposais que d'une demi-heure pour faire ma toilette. Cependant, vingt-cinq minutes plus tard, j'étais rasé, vêtu, correct, en face de mon hôtesse, toute mince dans sa robe noire, qui me disait avec un sourire :

— J'attends encore Arlette et Foufou.

Ils survinrent comme la cloche tintait et nous allâmes ensemble à l'église. Madame Davranche nous quitta sous le porche.

— Je vais me rendre utile, — avait-elle dit.

Elle s'assit, comme autrefois, derrière l'harmonium. Arlette et moi, nous prîmes place dans le banc de la famille, en face du chœur. L'enfant était entre nous. Sa tête ronde virait au-dessus d'un col de guipure et il me prévint :

— C'est la maison de Zézu... Foufou est sage.

— Chut, — fit Arlette.

Elle s'agenouilla, mit sa tête dans ses mains. Je perçus le bourdonnement d'une prière. Puis le prêtre commença d'officier et, sous les doigts de madame Davranche, l'harmonium chanta. J'éprouvais une émotion très douce que j'eusse été bien en peine d'analyser. Près de moi, Foufou jouait avec l'élastique de son canotier et mordait sa lèvre. Arlette se releva. Elle était très rose, malgré la poudre de riz dont je saisissais le léger parfum. Je la regardai et je vis battre son cœur sous le corsage. Il me sembla qu'il y avait du brouillard dans ses jolis yeux.

A mesure que la cérémonie se développait, je perdais la notion des choses réelles. Pourquoi étais-je là? Quelle volonté m'avait rapproché de cet enfant et de cette jeune femme sur ce banc d'église? Avec un peu d'imagination, je me figurai que j'étais marié, père de famille, que j'habitais une petite ville de province où j'accompagnais chaque dimanche à la messe ma femme et mon fils. Tandis que les doigts de madame Davranche dévidaient sur l'harmonium un verset de Franck, j'entrevis nettement cette face du bonheur. Rêve étrange qui

s'évapora, une fois dehors quand nous nous retrouvâmes devant les rosiers qui bordent la rue. Madame Davranche me prit le bras :

— Mon cher ami, je ne vous avais pas encore dit que nous avions ramené notre cher enfant... Il repose là, près de nous, dans ce petit cimetière... Voulez-vous qu'Arlette vous mène à sa tombe? Moi, je rentre avec Foufou... Le soleil est trop dur pour ma vieille tête.

Elle fit un signe à la jeune femme. Arlette et moi nous contournâmes l'église et pénétrâmes dans le cimetière. Nous suivions une allée herbeuse entre des croix de bois que ligotaient des liserons en fleurs. Autour de nous bruissait le monde des insectes. Arlette s'arrêta devant une dalle neuve :

— C'est ici, — dit-elle.

Là, comme à l'église, elle s'agenouilla. Je me découvris. Je pensais à Georges. Il y avait sur la pierre un bouquet de roses, d'un rouge ardent, pareilles à celles du balcon. Arlette pria quatre ou cinq minutes. Ses yeux étaient douloureux et fixes. Quand elle se redressa, je vis que, sur chaque joue, elle portait une larme :

— Mon grand Georges ! — soupira-t-elle, — nous nous aimions tant !

Et, de nouveau, nous marchâmes l'un à côté de l'autre. Nous ne parlions pas, mais comme nous dépassions l'église, nos regards se rencontrèrent. Et je crus lire dans les yeux d'Arlette qu'elle ne se déroberait pas si je lui demandais une explication.

— Il est charmant *votre* Foufou, — dis-je à brûle-pourpoint.

Elle rougit :

— Vous trouvez... Oh ! vous êtes gentil.

— J'aurais dû vous faire plus tôt ce compliment. Mais je croyais cet enfant votre neveu... bien qu'il vous nomme « maman Arlette ».

— Ah !

— Pourquoi ne me l'aviez-vous pas avoué?

La jeune femme posa la mains sur mon bras. Ses yeux gris m'enveloppaient de leur chaude lumière. :

— Je n'ai pas osé, — dit-elle.

Ce n'était pas une explication. Mais j'eus la sagesse de m'en

contenter. Et, parce que j'avais surpris Arlette en délit de mensonge, je la devinais faible, un peu lasse, prête aux concessions pour reconquérir mon estime — si c'était possible.

Elle reprit d'une voix molle :

— Je vous croyais fâché et, vous savez, on est bête quand on croit un homme fâché... Vous m'en voulez beaucoup?

— Mais non.

— C'est que vous êtes bon... Ça se voit tout de suite, d'abord, que vous êtes bon... Tenez, profitez de mon ombrelle. Ce n'est pas une raison parce que j'ai été stupide pour que vous attrapiez une insolation.

Je me rapprochai d'Arlette. Je la trouvai délicieuse et presque sensée. Il y a des moments, dans la vie, où tout ce qui est illogique vous semble normal.

(*La fin prochainement.*)

PIERRE VILLETARD

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON

ET LE GERMANISME

Le peuple norvégien a pour sa constitution, rédigée sous l'influence des idées françaises du XVIIIe siècle, un véritable culte. Le grand historien national J.-E. Sars a pu écrire dans son introduction au recueil des articles et discours de Bjœrnstjerne Bjœrnson :

... La souveraineté du peuple fut tenue pour la pensée fondamentale de la constitution. Nationalisme et libéralisme furent ainsi amenés à se rejoindre, fusionnèrent en un seul courant. En d'autres pays, par exemple le Danemark, la Suède, l'Allemagne, les deux tendances se dissocièrent nettement, en sorte que l'on put être libéral sans être national, et national sans être libéral; il y eut même opposition à quelques égards entre elles. En Norvège, il fut impossible d'être l'un sans être l'autre en même temps.

M. Sars, dans ce passage, exprime clairement le principe directeur de la vie politique en Norvège, depuis l'indépen-

dance. Bien que la puissance d'action de ce principe ait diminué depuis la rupture de l'union avec la Suède, et depuis que s'affirme l'influence croissante du parti socialiste, il est encore assez fort pour que l'opinion et les sympathies du peuple norvégien, dans la guerre actuelle, aient été acquises d'avance aux alliés occidentaux, en vertu d'une communauté préalable de pensée politique, ainsi que l'a fait remarquer M. S. B. Konow, ancien président du conseil, dans un discours retentissant qui date de janvier 1915. Par la race et la langue, la Norvège se rapproche de l'Allemagne plus que de la France et même que de l'Angleterre. Mais qu'importe la race — fait si mal discernable, d'ailleurs — qu'importe même la parenté des langues, s'il n'en est pas résulté une certaine similitude dans les mœurs, une certaine communauté dans la manière de sentir et de comprendre? Or, par sa conception de la vie politique et sociale — et j'entends par là ce qu'il y a de durable et de profond dans la mentalité d'un peuple — la Norvège appartient au groupe des nations occidentales et se rapproche surtout de la France. Les Norvégiens le savent, et ils sont toujours disposés à rappeler d'où est venue l'inspiration qui a dicté la « loi fondamentale » de 1814. Mais cette affinité a été plus visible pendant la première moitié du XIXe siècle. Elle apparaissait surtout avec éclat dans le grand poète romantique Henrik Wergeland (1808-1845), nourri de littérature et de philosophie françaises, sorte de Victor Hugo plus fruste et plus près de la nature, qui, par le simple ascendant de son génie et de son indépendance, sans fortune, sans haute situation, sans même un siège de député, dont il ne se soucia jamais, exerça sur son pays une grande influence politique. Ardent patriote et, en même temps, animé de l'esprit cosmopolite et républicain conforme à la tradition révolutionnaire, il est considéré en Norvège comme un héros national et le représentant le plus typique du peuple.

Bjœrnstjerne Bjœrnson présente avec Henrik Wergeland de grandes ressemblances. Poète lyrique, auteur dramatique, romancier, il a été aussi un orateur puissant et un infatigable journaliste, ce qui lui a permis d'inspirer la politique norvégienne sans entrer au Storting. Il a propagé les idées humanitaires et républicaines. Il continuait la tradition qui

provenait directement de l'Encyclopédie et de la Révolution française. Entre Bjœrnson et son prédécesseur immédiat, il y avait toutefois une différence : Wergeland a été d'emblée un « Européen », et est entré dans l'action avec un système d'idées complet, ainsi que cela était encore possible de son temps, et aussi avec la conscience nette que ce système était d'origine française — même récente, car il avait beaucoup emprunté au saint-simonisme ; la doctrine de Bjœrnson, au contraire, ne s'est fixée que progressivement, par un lent travail d'étude. Ce contraste tient, pour une part, à la différence des époques : Bjœrnson s'est trouvé, infiniment plus que Wergeland, en face des problèmes d'application pratique. Il tient aussi à une différence de tempérament et de caractère, et enfin à une différence d'éducation. Wergeland avait été élevé, pour ainsi dire, dans une bibliothèque française, tandis que la jeunesse de Bjœrnson fut purement norvégienne. Aussi ne reconnut-il pas d'abord la parenté intellectuelle qui unissait la Norvège à la France, et fut-il lent à la découvrir. Ayant négligé de remarquer cette parenté, si évidente pour Wergeland, et s'étant trouvé amené, à un moment donné, à désirer un rapprochement avec l'Allemagne, il est devenu pangermaniste, — à sa manière, qui n'était pas, comme on le pense bien, celle des Allemands d'aujourd'hui. Ses convictions démocratiques, son respect du droit des peuples, n'en furent pas atténués. De là est résultée une contradiction latente, sinon précisément dans sa pensée, du moins dans son attitude politique : c'est cette contradiction qu'il est intéressant d'analyser.

Bjœrnstjerne Bjœrnson est mort à Paris le 26 avril 1910. Pendant près de soixante ans, il a écrit de nombreux articles et prononcé de nombreux discours sur la politique internationale, dont les plus importants ont été réunis en deux volumes[1]. En analysant ici les principaux articles où s'est marquée l'évolution de sa pensée, je voudrais chercher tout simplement à la comprendre, sans en atténuer l'expression

1. Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Artikler og taler*, publiés par MM. Chr. Collin et Hans Eltrem. Malheureusement un assez grand nombre de discours, qui n'ont pas été sténographiés, ont dû être reproduits d'après les comptes rendus très imparfaits des journaux.

dans les passages où elle peut heurter la susceptibilité naturelle des Français à l'heure présente.

*
* *

I. — Jusqu'en 1870

En 1870, l'idée de l'unité de la race germanique n'avait pas encore cours dans les pays scandinaves. On en chercherait vainement la trace dans les articles de Bjœrnstjerne Bjœrnson jusqu'à cette date. Il semble que Bjœrnson, à cette époque, n'ait pas encore songé à la parenté de langue et de race entre les Scandinaves et les Allemands. Les grandes œuvres de la littérature allemande, évidemment, sont connues de lui, mais la littérature française lui est beaucoup plus familière. Le seul séjour un peu prolongé qu'il a fait à l'étranger a duré trois ans, mais c'est en Italie qu'il a passé presque tout ce temps, il est resté quelques mois à Paris, et l'Allemagne l'a peu retenu, quoiqu'il y ait visité un certain nombre de villes, Jusqu'à la guerre de 1870, je n'aperçois pas trace de son futur germanisme.

Il était naturel que dans les pays scandinaves l'on ne se sentît pas attiré vers l'Allemagne, six ans après la perte du Slesvig par le Danemark. Nombreux avaient été les volontaires norvégiens et suédois engagés dans l'armée danoise, en 1864. Bien des Norvégiens auraient voulu que leur pays prît part à la guerre, et la défaite du Danemark avait grandement développé le mouvement « scandinaviste ». Ce mouvement, surtout intellectuel au début, tendait à devenir politique. Mais il ne pouvait être question, pour les trois petits États du Nord, même unis, d'exercer une grande influence sur la politique internationale, si bien qu'en 1870 les conservateurs norvégiens étaient en train de détourner le scandinavisme de son véritable sens, et de le restreindre à la Suède et à la Norvège, afin de resserrer l'union entre les deux royaumes. Du souvenir

de la guerre danoise il ne subsistait guère, en Norvège, qu'un sentiment d'animosité contre la Prusse.

Bjœrnson était scandinaviste. Mais il n'était pas de ceux qui oublient vite, et son scandinavisme ne ressemblait pas à celui des conservateurs. En 1867, à la fête nationale du 17 mai, il prononce un discours « pour le Nord », et, sur ce sujet de la communauté scandinave, il n'a rien d'autre à dire que de glorifier la résistance des Slesvigois qui ne veulent pas se laisser prussifier[1]. Quelques semaines plus tard, à propos de la protestation des deux députés slesvigois devant le Reichstag, il dit[2] :

Pour avoir été commis contre un petit morceau d'un petit peuple, ce n'en est pas moins un crime que l'Allemagne a perpétré dans le Slesvig septentrional. Il est parfois pénible d'appartenir à un petit peuple, car il est pénible d'avoir à subir l'injustice. Mais plutôt appartenir à un petit peuple qui subit l'injustice, que d'appartenir à un grand peuple qui la commet. Malheur à l'homme qui doit prendre à son compte la faute de son pays et la défendre ! Mais doublement malheur aux successeurs qui, un jour, récolteront les fruits des fautes de leurs ancêtres. Pendant quelque temps encore le grand peuple peut, impunément, prendre des territoires aux petits qui l'entourent ; pendant quelque temps il peut grandir par sa faute, s'enrichir grâce à elle, l'armée peut remporter des victoires qu'elle lui devra, le roi peut lui élever des monuments commémoratifs ; mais, en vérité, des empires trois fois plus grands qui ont eu, cent ans, même mille ans, le droit de commettre l'injustice, ont fini, au cours des temps, par être jetés comme des épaves sur la côte de la mer furieuse du Seigneur ; le pays est redevenu petit, le peuple pauvre, l'armée sans victoires, et des centaines de monuments élevés par le roi, pas un n'a été épargné ; car il y a un royaume qui est plus grand que le plus grand de la terre, et c'est le royaume de la justice.

On voit que Bjœrnson ne distinguait pas entre la Prusse et l'Allemagne, bien que l'unité allemande ne fût pas encore réalisée, et que la Prusse fût en définitive seule bénéficiaire de la conquête des duchés. C'est l'Allemagne tout entière qu'il incrimine. Cela montre bien que la communauté de race entre les Scandinaves et les Allemands n'influençait pas son esprit à cette époque.

1. *Ibid*, p. 279.
2 *Ibid*, p. 282, 283.

On voit aussi avec quelle force il exprime l'idée de justice, et même de justice immanente. Il n'est pas de ceux qui se résignent. Il est homme de foi, et croit, si longue soit-elle à venir, à la réparation du droit. La justice, c'est, en l'espèce, le respect des nationalités, c'est-à-dire du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Dans cet optimisme et dans la doctrine à laquelle il s'applique, on peut reconnaître la tradition démocratique française. Celle-ci, très forte en Norvège pendant la première moitié du XIXe siècle, avait beaucoup décliné ensuite, mais il était naturel qu'elle se continuât en Bjœrnson, véritable héritier de Wergeland à la fois par le tempérament et les tendances d'esprit.

Ainsi orientée par nature et par tradition, la pensée de Bjœrnson avait eu amplement l'occasion de se mûrir, précisément au sujet du principe des nationalités, grâce aux expériences que lui fournissaient d'une part le Danemark, d'autre part les relations de la Suède avec la Norvège.

Entre les deux guerres du Slesvig, de 1848 à 1864, le Danemark avait fondé sa politique extérieure — avec une médiocre confiance — sur les droits historiques. Ses vainqueurs purent ainsi lui enlever deux provinces en s'appuyant sur le droit des peuples, puisque le Holstein et la majeure partie du Slesvig étaient réellement allemands; mais, comme le Slesvig septentrional était danois, le gouvernement danois se trouvait avoir facilité l'extension de la conquête jusqu'au Slesvig septentrional, parce qu'il n'avait pas compris et fait valoir à temps le principe des nationalités. Bjœrnson avait passionnément suivi cette histoire, et depuis lors il n'a jamais cessé de s'intéresser à la lutte des Slesvigois contre la germanisation.

Très différente et plus subtile était l'autre expérience. La Norvège était un royaume indépendant, mais uni avec la Suède par le roi commun; et, comme la Suède était des deux pays le plus peuplé, le plus riche et le seul qui eût, dans les temps modernes, un brillant passé historique, c'est elle qui, fatalement, pesait le plus dans l'union. Or, les deux nations étaient vraiment distinctes, chacune avait sa littérature, ses mœurs, sa structure sociale propre. La renaissance norvégienne ne tenait en rien au dualisme. Bjœrnson, scandinaviste sincère, voulait des relations cordiales, une étroite amitié

entre les deux pays. Mais il était patriote norvégien, et ne voyait la possibilité du progrès démocratique et du développement « culturel » en Norvège que par la pleine indépendance nationale. Scandinavisme et patriotisme, en ce temps-là, paraissaient en général assez difficilement conciliables. Il avait déjà résolu l'apparente contradiction comme elle l'a été depuis dans l'esprit de la plupart des Scandinaves, en se déclarant patriote d'abord, scandinaviste ensuite : plus l'indépendance de la nation est complète, plus il lui est facile d'entrer dans une intime alliance avec d'autres nations vers lesquelles elle se sent attirée. Dès avant 1870, la conclusion logique de ses idées était le programme qu'il formula seulement beaucoup plus tard : par la séparation vers la libre amitié .

Lorsqu'éclata la guerre de 1870, il prit aussitôt parti pour la France, au point de vouloir l'entrée en guerre de la Norvège contre l'Allemagne. Dès le 23 juillet paraissait le commencement d'un article [1] intitulé *la Troisième guerre du Slesvig*, où il rappelait la résolution votée en 1864 par le Storting, par laquelle la Norvège avait promis au Danemark son concours, au cas où une grande puissance participerait à la guerre.

... [L'intervention] serait-elle vraiment « tout à fait inutile », quand va se décider pour toujours le sort de plus de deux cent mille âmes de la famille des peuples du Nord et du territoire correspondant? Et est-ce que vraiment cela confinerait « à l'impossible » de donner notre concours, alors que le dernier Storting a résolu que nous le donnerions « si une grande puissance entrait en ligne »? Aujourd'hui, une grande puissance est en ligne, et l'on n'en a plus qu'une contre soi; alors, on en avait deux. Il n'est pas nécessaire d'être stratège pour se rendre compte que, cette fois, notre participation obligerait la Prusse à détourner cent mille hommes de sa lutte contre la France, qu'en d'autres termes nous pourrions, justement aujourd'hui, jeter dans la balance le poids qui assurerait à notre race sa terre et sa nationalité ; — quant à l'enjeu de la bataille entre les grandes puis-

1. *Norsk Folkeblad* (*Journal populaire norvégien*), 23 et 30 juillet 1870. Il est singulier qu'un article aussi important n'ait pas été inséré dans le recueil, cependant assez considérable, des *Artikler og taler* de Bjœrnson. Il y est toutefois mentionné dans une note (tome I, p. 359), à propos de la « querelle des signaux », qui est exposée dans la seconde partie du présent article. Les extraits suivants m'ont été communiqués par M. Ragnvald Moe, secrétaire de l'Institut Nobel à Kristiania, qui a eu l'obligeance de lire pour moi les articles de Bjœrnson et de M. J. E. Sars en août et septembre 1870.

sances, à elles de le débattre avec leur Dieu ; nous connaissons notre droit, — et puisse le même Dieu faire que nous apprenions enfin à connaître notre devoir !

Naturellement, l'intervention préconisée par Bjœrnson dépend de l'initiative danoise. C'est le scandinavisme qui le fait agir, et le souvenir des hésitations norvégiennes de 1864. Il veut recouvrer le Slesvig septentrional, et la guerre franco-allemande est pour lui, avant tout, une occasion favorable. Il s'intéresse peu à ce qui se passe hors du monde scandinave, et il ne dit pas, comme son ami le professeur d'histoire Johan Ernst Sars, dans le même numéro du même journal : « La France est la protectrice des petits États, tandis que la Prusse ne dissimule pas qu'elle représente la puissance brutale et le droit qui réside dans le fer de la lance. » Mais si Bjœrnson ne se livre pas à la *Deutschfresserei* que les Allemands lui reprochèrent, en lui attribuant les articles anonymes de Sars, il n'en prend pas moins parti pour la France et contre l'Allemagne. Il dit le 30 juillet : « La guerre peut prendre une tournure telle qu'une vigoureuse diversion dans le Nord soit utile [à Napoléon III]. » Il insiste encore le 6 août. Ensuite, le Danemark restant neutre, la question est réglée ; Bjœrnson se contente de prendre une part active à tout ce qui se fait en Norvège en faveur des Français, et il compose un poème pour une fête au bénéfice de nos blessés.

On se tromperait si l'on voulait attribuer à une particulière et vive sympathie pour la France l'attitude de Bjœrnson en 1870, comme ce serait une erreur de l'attribuer à une animosité profonde contre l'Allemagne. Ces sentiments étaient pourtant extrêmement répandus dans les pays scandinaves et particulièrement en Norvège. L'association des étudiants de Kristiania, dont Bjœrnson venait de quitter la présidence, se livrait aux plus chaleureuses manifestations en faveur de la France. Les articles de Bjœrnson, par comparaison avec ce que l'on peut lire dans la presse du temps, sont plutôt froids. Certes, déclarer que la Norvège avait le devoir de faire la guerre si le Danemark la faisait, c'était, de la part d'un homme dans la situation de Bjœrnson, avec le sentiment de la responsabilité que lui donnait son influence déjà grande dans son pays, un

acte grave. Mais c'était vraiment au Slesvig qu'il avait presque uniquement pensé. Il n'écrivit plus au sujet de la guerre. Il ne connaissait pas encore, à cette époque, la politique européenne comme il la connut plus tard, et il fut bientôt absorbé par les questions de politique scandinave et de politique intérieure norvégienne.

***

II. — « Changement de signaux »

Deux ans après, changement à vue. Soudain, d'une manière à la fois audacieuse et prudente, Bjœrnson déclare qu'il est temps de se réconcilier avec l'Allemagne. Audacieuse, car c'est en Danemark qu'il se rend tout exprès pour le dire, le 12 septembre 1872, huit ans après la défaite et la perte du Slesvig. Prudente, car l'occasion était bien choisie et le ton insinuant. L'évêque N. F. S. Grundtvig, poète, mythologue, grand fondateur d'écoles populaires, personnalité puissante de lutteur à l'âme bonne, venait de mourir à quatre-vingt-neuf ans. Dix jours après sa mort, Bjœrnson prononçait, à Copenhague, un discours en son honneur [1] :

... Grundtvig voyait grand ; il y avait toujours une place dans son âme parce que son amour était grand. Il était capable de voir des amis dans la foule même des ennemis, et il savait de demi-amis faire des amis entiers en leur témoignant confiance... Même lorsqu'il considérait nos ennemis en ce monde — ce que sont pour le moment les Allemands — il savait conserver quand même la foi dans cette idée que l'esprit germanique uni à l'esprit du Nord et à l'esprit anglais réalisera la destination primitive de notre race; il savait aimer ses ennemis...

Les Allemands, pour leur malheur, me semble-t-il, plus que pour le nôtre, ont commis l'injustice contre le Nord, contre le Danemark, mais c'est à celui qui a subi l'injustice qu'il est le plus facile de tendre la main, et ce que jamais nous n'obtiendrons d'une main ennemie, nous pouvons l'obtenir, je crois, d'une main amie.

1. *Artikler og taler*, I, p. 360.

Ce discours provoqua naturellement une vive polémique, dont Bjœrnson profita aussitôt pour affirmer avec plus de force et préciser le changement d'orientation qu'il voulait. « Les signaux doivent être changés », dit-il. Henrik Ibsen, ironique, composa un poème, où, après avoir rappelé la belle défense des soldats danois, il les disait arrêtés par l'ordre impérieux d'un poète :

C'est bien ! Retraite, donc. A la fête du pardon !
A la tribune se tient le prêtre du pangermanisme.
. . . . . .
On peut s'attendre à une volte-face. Hardi, les discours !
Le coq de la girouette a changé les signaux.

Convier à la fête du pardon, ou plutôt de la réconciliation, était tout naturel de la part de Bjœrnson. Ce qu'il dit de Grundtvig est encore plus vrai de lui-même. L'ardeur de ses polémiques ne suscitait jamais chez lui d'animosité personnelle, sinon très passagère. Il ne s'était exprimé, à aucun moment, d'une façon haineuse à l'égard du peuple allemand, et les paroles de haine qu'il entendait parfois, les articles violents qu'il pouvait lire dans la presse norvégienne et la presse danoise étaient de nature à provoquer chez lui une réaction. Il ne pouvait d'ailleurs reprocher l'annexion du Slesvig septentrional à la masse du peuple allemand qui « ou bien ne comprend pas qu'une injustice a été commise contre le Danemark, ou bien, dans la mesure où il le comprend, néglige provisoirement ce fait en raison des grandes choses réalisées ». Mais il n'abandonnait pourtant rien de ses revendications. Lorsque, le 19 octobre, il résume son programme en deux paragraphes, le premier est pour la préparation d'une entente avec l'Allemagne, le second est pour le développement de « notre force de résistance contre les Allemands comme puissance conquérante ». Il n'est donc plus disposé, comme en juillet 1870, à guetter l'occasion d'une guerre pour aider le Danemark à reprendre la province perdue, mais il conserve sa foi dans la restauration du droit, dans la justice immanente; sa position est assez analogue à celle que Gambetta adoptera en France, quelques années plus tard.

Il y a cependant une grande différence. La fête du pardon que préconise Bjœrnson n'est pas seulement une protestation contre les sentiments de haine, et une affirmation pacifique. Elle doit être plus que cela. Elle doit être la reconnaissance d'une communauté naturelle entre le peuple allemand et les nations scandinaves. Après ce que l'on a vu des sentiments antérieurs de Bjœrnson, cette attitude est tout à fait inattendue et demande explication. Observons d'abord, toutefois, qu'il ne s'agit pas du tout de pangermanisme, comme le dit Ibsen, — du moins pas dans le sens que le mot a pris aujourd'hui. Citoyen d'une petite nation, Bjœrnson ne veut pas qu'elle soit absorbée, ni même dominée à aucun degré. Il tient, autant que jamais, à son idée de la complète indépendance des nations, même et surtout lorsqu'elles se groupent. Le maintien de sa revendication pour le Slesvig le prouve suffisamment. Son germanisme est une sorte de scandinavisme élargi, et il les conçoit l'un et l'autre de la même manière. Mais quel est le lien naturel entre Allemands et Scandinaves auquel il attache désormais tant d'importance?

Bjœrnson était un esprit foncièrement religieux. Fils d'un pasteur, vivant à une époque et dans un pays où les démocrates les plus convaincus étaient aussi les plus fidèles à l'Église établie, la religion luthérienne, la morale et l'harmonie sociale se présentaient encore pour lui comme des faits indissolublement liés. Il croyait que le progrès social et politique est conditionné par celui des idées morales, et que celles-ci dépendent à leur tour de la pénétration des idées religieuses, telles que l'Église luthérienne les enseigne. C'est la communauté de religion qui le rapprochait de l'Allemagne. Un mois avant la « querelle des signaux », il avait écrit[1] :

Quelle est notre mission?... Comme le *Times* le signalait récemment, il n'y a lutte aujourd'hui dans le monde qu'entre la liberté... et l'Église, et ceux qui veulent l'Église sont obligés de refuser plus ou moins la liberté, donc de restreindre les résultats de la pensée, de la recherche, les mouvements des peuples ; et ceux qui veulent la liberté sont obligés de nier le christianisme...

De même que les Normands [les peuples du Nord] ont autrefois, par leurs coups et leurs chants, ouvert à la personnalité un droit

1. *Ibid*, I, p. 364, 365.

dans le monde, de même que la foi et l'épée de Gustave-Adolphe nous ont conquis notre droit à notre propre vie en Dieu, de même il n'y a aujourd'hui en Europe de paix entre le christianisme et la liberté que dans le Nord (malgré toutes les menues tentatives de porter aussi la lutte chez nous), — et quiconque croit à sa propre foi, doit croire qu'une mission mondiale nous est confiée. Prophétiquement, Luther a indiqué le Nord comme le lieu d'où le secours viendrait...

Pour remplir sa mission, le peuple du Nord doit donc développer à la fois son christianisme et sa liberté. Le monde doit voir qu'il y a ici une paroisse qui chante des psaumes, sans diminution de l'ancienne foi par la liberté, et qu'il y a ici une liberté étendue, qui n'est pas diminuée par le christianisme : au contraire le christianisme a préservé la liberté du déréglement, et la liberté a préservé le christianisme de la pure contemplation, en sorte que le christianisme et la liberté se sont prêté un mutuel appui et ont progressé l'un par l'autre. Mais pour atteindre ce résultat, l'autonomie est nécessaire, dans l'État comme dans l'Église...

Dans la « polémique des signaux », Bjœrnson citait ces considérations, se demandait de quel peuple les Scandinaves devaient se rapprocher pour remplir leur destination, et concluait qu'ils étaient fatalement portés vers le peuple « avec qui nous avons le sang et le christianisme en commun, de qui nous avons reçu la foi, une première et une seconde fois ». Il oubliait que la liberté était venue d'un autre côté.

Ces hautes spéculations ont des applications pratiques. Bjœrnson prévoit des guerres nouvelles et se demande quelle attitude doit prendre le « Nord ». Il ne veut pas d'alliance avec l'Allemagne, mais il veut que l'Allemagne sache d'avance qu'elle n'a rien à craindre des États scandinaves, afin que tombe l'irritation causée par l'animosité de la presse danoise et de la presse norvégienne, et qu'ainsi les esprits soient disposés à comprendre les remontrances amicales qui seront faites au sujet du Slesvig. Ceci a pu contribuer à sa nouvelle orientation. Mais les vues plus générales ont évidemment été décisives. Et aussi, la victoire allemande, ou du moins la grandeur de l'œuvre accomplie grâce à la victoire, l'a frappé. Il distingue entre la politique prussienne et la volonté du peuple allemand : Bismarck et Moltke ont été les instruments par lesquels la volonté populaire a été réalisée. Ainsi le peuple a une part principale dans le résultat, sans qu'il soit responsable ni des moyens, ni des excès, c'est-à-dire des annexions

injustifiées. Bref, par un effet naturel de toute polémique, Bjœrnson tend à insister sur tous les arguments favorables à sa thèse, et à négliger le gouvernement impérial pour ne voir que le grand peuple allemand qui vient de fonder sa liberté nationale. Même en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, Bjœrnson excuse, non pas le fait, mais l'approbation du fait par le peuple allemand, car, dit-il, dans la conscience de tous les Allemands, ces provinces faisaient partie d'une Allemagne unie, et ce sentiment populaire est une puissance respectable. Sans doute, le temps viendra où le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de leur territoire sera reconnu, mais c'est là un droit nouveau qui n'est malheureusement pas encore établi, et qui ne peut servir de base à nos jugements. Et il conclut : « C'est terrible de lire tout ce que les pauvres gens d'Alsace et de Lorraine ont à subir, mais je n'ose pourtant pas méconnaître ce sentiment populaire allemand et le qualifier de rapacité [1]. » C'est ainsi que Bjœrnson parvient, sans méconnaître ses principes, à écarter la responsabilité du peuple allemand, dans le cas de l'Alsace-Lorraine comme dans celui du Slesvig.

Par contre, rappelant son attitude au commencement de la guerre de 1870, il est tenté de dire du mal de la France. Ce qu'il en dit s'explique par ses idées de protestant qui voit surtout dans les manifestations de l'esprit français l'irréligion et le manque de sérieux. Le contraste entre la gravité de la consciencieuse Allemagne et la légèreté française est pour lui un fait acquis, et c'est pourquoi l'Allemagne lui apparaît comme le pays par excellence du christianisme, tandis qu'il ne peut reconnaître dans la France, comme l'avait fait Henrik Wergeland, la patrie même de la liberté. Mais, il ne dénigre pas plus la France qu'en 1870 il ne déblatérait contre l'Allemagne. Son germanisme n'a rien d'agressif ni d'hostile. Voici, au surplus, le passage le plus antifrançais que je puisse relever [2] :

Lorsque la guerre entre l'Allemagne et la France éclata, je me dis : ceci est peut-être le moyen, et je travaillai à une alliance avec le

1. *Ibid*, I, p. 379.
2. *Ibid*, I, p. 372.

Danemark, *si* le Danemark marchait avec la France, mais sans l'encourager à le faire. Je souhaitais la victoire de la France dans l'intérêt de notre cause ; mais j'exprimai souvent cette idée que sans doute l'esprit français l'emporterait désormais, malheureusement, dans l'atmosphère intellectuelle de nos villes, pour laquelle — avec son incrédulité et ses tendances décidément esthétiques — il est un poison. Aux phases ultérieures du conflit, lorsque la France devint une république, lorsque l'Allemagne apparut comme un danger pour tous les petits États, je souhaitai cordialement le succès à la France, et je ressentis douloureusement les clauses de la paix. Mais plus tard j'ai vu plus nettement ce qui fut fait alors ici, et la France elle-même m'y a grandement aidé. Je ne dirai rien de plus à ce sujet, sinon que j'admire ses ressources, que j'aime sa république, que je lui souhaite tout le bien possible, et que je crois à sa puissance de résurrection ; mais notre route ne va pas de ce côté, et nous avons perdu beaucoup de temps et beaucoup de travail à nous tromper de chemin dans notre développement. Notre voie se trouve chez nous-mêmes, et de là s'incline vers le peuple qui nous est apparenté, et qui a souffert, comme nous, de l'esprit français. Nous ne nous plaignons pas ; car lorsque l'esprit étranger l'emporte, cela est toujours mérité. Mais nous ne le choisissons pas, une fois que nous avons compris.

On voit qu'il s'agit ici d'un germanisme très particulier. L'Allemagne et la France sont les deux pôles opposés. Celle-ci représente la conception esthétique de la vie, qui est, selon la doctrine du grand philosophe danois Sœren Kierkegaard, « la première étape ». L'Allemagne au contraire représente la conception morale et religieuse.

Il ajoute que le peuple allemand est apparenté aux Scandinaves, et cela est essentiel. De même qu'une raison de parenté l'avait rendu scandinaviste, une parenté plus éloignée et plus étendue l'amenait, par analogie, à se prononcer en faveur d'un groupement nouveau et plus vaste, celui des peuples germaniques. Cependant il ne développe nulle part l'idée de la communauté de race entre ces peuples. C'est un fait dont il s'est servi le jour où elle pouvait s'adapter à ses hautes conceptions philosophiques et politiques. Les véritables origines de son germanisme sont, d'une part son esprit religieux, et d'autre part le pacifisme, c'est-à-dire l'idée que la restauration du droit en faveur des Danois du Slesvig doit être obtenue à l'amiable.

Il est clair, toutefois, que la victoire allemande avait pro-

duit sur l'esprit de Bjœrnson son effet naturel. Il admirait la force allemande et l'attribuait à des vertus inhérentes au peuple allemand, de même que la défaite française le portait envers le peuple français à une sévérité de jugement dont il n'avait pas fait preuve deux ans plus tôt. Il était donc porté à l'éloge de l'Allemagne. De plus, une polémique ardente et prolongée devait nécessairement le conduire à l'affirmation de plus en plus nette de véritables sympathies. Mais celles-ci n'apparaissent qu'au bout de trois mois. La querelle avait commencé le 28 septembre. C'est le 21 décembre que Bjœrnson, dans les textes que j'ai pu lire, trouve décidément un air de famille aux divers peuples germaniques[1]. Le passage est curieux :

Nos propres traits principaux : indépendance et fidélité à la famille, respect du supra-naturel et besoin de foi, puissance infinie de dévouement, profondeur de pensée, sérieux des mœurs, patience, — mais aussi d'incroyables égarements, sous l'empire desquels ces qualités tombent ou dévient, des égarements tout aussi grands que la force de la vie sentimentale qui est particulière aux Germains, — et que, à des degrés divers, nous retrouvons partout.

Partout, cela veut dire dans tous les pays germaniques, y compris la Grande-Bretagne et les États-Unis. Mais c'est particulièrement à l'Allemagne qu'il pense lorsqu'il parle des « grandes œuvres accomplies par les Germains dans le monde immense des découvertes, où la race germanique a fait plus, immensément plus, que tous les autres peuples réunis ». En même temps que cette admiration pour l'Allemagne s'affirme, la France est en baisse dans l'esprit de Bjœrnson : « elle a agi comme un foyer de contagion, comme un dissolvant pour le peuple » en Allemagne d'abord, d'où le mal est passé en Norvège ; on y accusait les Allemands, « alors qu'en réalité c'était l'esprit romano-celtique (français)[2] » qui en était l'auteur. Il ne veut plus voir l'Allemagne conquérante et militaire : elle est justifiée à ses yeux par le besoin d'atteindre à l'unité nationale. Bientôt il croira même

1. Préface de la traduction suédoise des contes de Bjœrnson. Cité d'après Birger Knudsen : « *Signalfeiden* », dans *Bjœrnsonstudier*, publié sous la direction de M. Gerhard Gran, p. 326. La traduction n'a paru qu'en 1874.

2. *Oplandenes avis*, janvier 1873, cité d'après B. Knudsen, p. 327 et 330.

à l'émancipation politique de l'Allemagne, et le *Kulturkampf*, parce qu'il est dirigé contre le catholicisme, lui facilitera cette illusion.

Ainsi, de 1872 à 1875, on voit le rapprochement avec l'Allemagne, d'abord fondé sur des considérations politico-religieuses, entraîner progressivement des expressions de sympathie et d'admiration assez rares, mais très vives.

Quelques années plus tard, ses opinions à cet égard se modifièrent. Son esprit profondément religieux, mais indépendant et sincère, ne put s'accommoder plus longtemps des dogmes et de l'Église. Ce fut une grande crise. Selon la méthode ordinaire de Bjœrnson, après une assez longue période de doutes, d'études, et de préparation à la lutte, il vint un jour où il proclama hautement ses idées nouvelles, provoquant un grand scandale, et se déclara prêt à un grand effort de propagande. Ce n'est pas ici le lieu de raconter cette histoire. Mais il est clair que, si Bjœrnson s'était affranchi des dogmes dès avant 1870, son évolution vers un certain germanisme n'aurait pas pu se produire. Il aurait reconnu son accord fondamental avec les idées de la tradition révolutionnaire française, et une analyse plus subtile de l' « esprit français » lui aurait permis de découvrir déjà, comme il le fit plus tard, quelques qualités parmi les défauts qu'il réprouvait si fort. Logiquement donc, lorsque son libéralisme démocratique fut parvenu à son plein développement, la complète sécularisation de ses idées religieuses aurait dû le faire renoncer à son germanisme. Il n'en fut rien, naturellement. Le système de nos idées ne forme pas, à chaque instant, un tout si bien coordonné, et la répercussion sur toutes les autres du changement apporté à l'une d'entre elles est lente à se produire. Bjœrnson n'a pas cessé d'affirmer son germanisme. L'insuffisante maturité de ses conceptions politiques l'avait amené à prendre, par la « querelle des signaux », une position contradictoire avec les tendances naturelles de son esprit. Et cependant il n'a plus changé les signaux. Il s'est contenté d'atténuer la contradiction en insistant davantage sur la politique impériale, et en affirmant ses sympathies françaises.

***

III. — Sous Guillaume II

Cette évolution de forme plus discrète a commencé à être sensible vers la fin du long séjour qu'il fit en France d'octobre 1882 à l'automne de 1887. Dans une conférence à Kristiania sur *la République française et le Socialisme*[1], il résume ses impressions nouvelles : la contagion qui peut venir de France est désormais surtout celle des idées démocratiques. « Le peuple français est le peuple le plus dramatique d'Europe, — le peuple qui, autant que possible, concentre ses forces intellectuelles à chaque instant sur un seul objet. Art, science, poésie, journaux, tout ensemble traite non trois, quatre ou cinq sujets, mais un seul, — quelque grande œuvre populaire que les gens, plus ou moins consciemment, ont à cœur. » Il voit dans les récentes lois scolaires une grande promesse d'avenir : la République pourra « faire la transition vers l'État social ». L'histoire du peuple français permet de l'espérer. « Comme elle est riche en contrastes, quels hauts caractères elle possède. Il y a un grand souffle dans l'histoire de France, et le Français qui l'apprend conclut un pacte avec son peuple et l'avenir de son peuple. » Bjœrnson observe combien le pays est profondément pacifiste ; de revanche on n'entend presque pas parler, « sinon par les Alsaciens-Lorrains » ; mais on veut se tenir prêt. Et après un grand éloge de Gambetta, il conclut en souhaitant « que la France réussisse dans son grand travail, la mission de la paix, pour les petits ».

Vers la même époque, comme pendant à ce tableau, il montre aux Danois dans la discipline allemande un exemple à ne pas suivre[2] :

Cet esprit civique formé dans l'école germano-latine, dressé dans la société militaire allemande, peut réaliser de grandes choses en Allemagne. Le droit de commandement absolu de la bureaucratie, la discipline du militarisme que nulle pensée n'embarrasse, la raideur hiérar-

1. 21 septembre 1886, dans *Artikler og taler*, II, p. 57 sqq.
2. 7 octobre 1885, *ibid*, II, p. 33 sqq.

chique de l'administration peuvent, sous une forte volonté, entasser Sedan sur Sadowa, l'Allemagne entière sur la Confédération de l'Allemagne du Nord; ils peuvent réaliser l'État policier le plus puissant du monde, et enfoncer ses griffes dans la conscience de chaque prêtre, de chaque professeur, en sorte que ceux-ci formulent des idées d'État dans une langue d'État. Encore reste-t-il à savoir combien cela durera, et comment ça marchera !

Mais chez nous, que peut produire un tel esprit?...

Le changement d'attitude est considérable : de la bienveillance particulière à l'égard de l'Allemagne il ne subsiste que la constatation presque étonnée que « de grandes choses » aient pu être réalisées par de tels moyens. Mais des doutes apparaissent même sur la qualité de l'œuvre accomplie. C'est que les beaux exemples ne viennent pas d'Allemagne. Bjœrnson exalte la politique irlandaise de Gladstone, qu'il appelle « le plus grand exemple de la politique du cœur ». Donner aux petits leur droit, sans y être vraiment contraint, « et dire : nous vous donnons votre droit parce que c'est le droit, et parce que rendre justice et suivre la politique du cœur, c'est la politique la plus habile du monde, — voilà qui est nouveau [1] ». Et il ne rappelle plus, à ce propos, que l'Angleterre est au nombre des peuples germaniques. La bienveillance naturelle, ou l'optimisme de Bjœrnson s'étend à cette époque même à la Russie, en sorte que sa sévérité croissante envers l'empire allemand est d'autant plus remarquable. Il note avec joie cette vue des libéraux russes, que la mission de la Russie est « d'apporter la paix au monde », et que « cet immense empire conquérant deviendra une union d'États autonomes [2] ».

Tels étaient les jugements de Bjœrnson sur les grands États européens, peu de temps avant l'avènement de Guillaume II. Il observait les débuts du nouveau règne avec attention, et se trouvait en Allemagne lors du renvoi de Bismarck ; il écrivit aussitôt à sa fille Bergliot, aujourd'hui madame Sigurd Ibsen, qui alors étudiait le chant à Paris [3] :

Cette semaine a été la semaine de Bismarck ; il est tombé, lui, et aussi, provisoirement, son fils ! *Aujourd'hui*, tout le monde dit ce qui

1. Discours du 5 juin 1886, *ibid*, II, p. 44.
2. Article de la *Pall Mall Gazette*, 21 juillet 1887, *ibid.*, p. 79.
3. Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Aulestadbreve til Bergliot Ibsen*, p. 146.

excitait tout le monde contre moi chaque fois que je le disais : que, s'il a réalisé l'unité de l'Allemagne par la violence, il était essentiellement un joueur d'échecs qui gagnait toutes les parties, mais qui par là perdait l'avenir ; car c'était un homme du moyen âge, à qui les idées modernes paraissaient une dépravation. Sa pire faute : préférer la Russie et dépecer la France, — fatale à toute l'Europe, ne sera pas réparée par son héritier, l'empereur, qui décidément est un fou avec des lueurs de quelque chose de plus, — à la façon de Charles XII de Suède. Je crains que, par le jeune empereur, nous soyons précipités dans une foule de bévues qui rendront la réaction encore plus rigoureuse, et qui amèneront le retour de Bismarck, ou du moins de son système. Oh, quel temps pénible nous avons devant nous ! Si du moins je voyais *notre* avenir tant soit peu assuré !

Quelques jours plus tard, le 30 mars 1890, il écrivait encore[1] :

Il ne faut pas que personne s'imagine qu'il y aura ici plus de liberté, un monde plus lumineux ; ce n'est aucun principe de l'esprit moderne qui a fait tomber le grand homme ; ce n'est pas un plus grand joueur d'échecs qui a renvoyé le plus grand de l'époque, ni une politique à longue portée qui succède à une politique à courte vue ; car, avec toutes ses victoires du moment, Bismarck n'était qu'un homme à la vue courte, qui ne fondait pas l'avenir, mais seulement gagnait victoire sur victoire dans la petitesse du présent. Non, c'est *sans les victoires* que le même système moyenâgeux continuera... jusqu'à ce qu'il soit par terre.

Certains passages, sans doute jugés offensants pour Guillaume II, ne figurent pas dans l'édition de ces lettres. Mais les lettres autographes se trouvent à la bibliothèque de Kristiania, où l'on peut lire ceci :

La chute de Bismarck apparaît de plus en plus comme l'acte d'un méchant gamin,

et encore :

Bismarck a défié la sottise d'un méchant gamin, etc... ; de deux choses l'une : ou bien il ne tardera pas à reprendre le pouvoir, ou bien il aura raison en ceci qu'il y aura du grabuge[2].

1. *Ibid.*, p. 150.
2. Communiqué par M. le professeur Chr. Collin.

Cependant Guillaume II se montra tout de suite très aimable à l'égard de la Norvège ; il vint faire, l'été suivant, sa première croisière dans les fjords. Il fut question, à ce propos, d'un traité entre l'Allemagne et la Norvège. Bjœrnson ne fut pas long à dire son sentiment. Dès le 25 août 1890, il prononçait à Lillestrœmmen un grand discours pour écarter toute idée d'alliance. Il parle d'abord [1] des hourras qui ont accueilli Guillaume II ; elles tenaient — dit-il — en premier lieu à ce que la visite était faite au peuple norvégien, chez lui, et non à Stockholm, en second lieu aux paroles de Guillaume II déclarant que son premier devoir est de veiller à ce que les ouvriers obtiennent leur droit et à ce que leur existence soit améliorée ; enfin, les hourras s'adressaient au peuple allemand, qui a aidé les Norvégiens à organiser leur industrie et à régler leurs affaires. Et il continuait ainsi :

Les Allemands se sont montrés habiles parmi nous, sinon toujours très aimables, et c'est là ce que l'on peut dire des Allemands en général : ils nous sont chers comme gens adroits et capables, mais non précisément comme les plus aimables. Nous savons que les races germaniques s'uniront un jour, — et avant tout avec l'Angleterre, — et que cela ouvrira les voies à la paix. Grâce à cette réunion nous serons alors tranquilles, nos ouvriers seront tranquilles, — nous le savons, nous y aspirons. L'Allemagne actuelle, l'Allemagne des conquêtes, l'Allemagne qui détient des biens étrangers, qui soumet des populations étrangères, parmi lesquelles une partie d'un peuple frère, et qui est un danger de guerre pour l'Europe par ce fait qu'elle garde ce qui n'est pas à elle, cette Allemagne-là ne nous est pas chère. Ce n'est pas l'Allemagne à laquelle nous voudrions nous allier, celle à laquelle nous voudrions nous réunir, cette Allemagne du militarisme, cet effrayant danger de guerre, avec ses armements indéfinis qui mangent la moelle des peuples... L'Allemagne du militarisme nous fait horreur.

Bjœrnson revient sur l'accueil fait en Norvège à Guillaume II ; il le trouve décidément excessif. Il met en garde ses compatriotes contre de telles manifestations d'enthousiasme, qui ont fait aux Danois l'effet d'une véritable trahison. Et ceci le ramène à cette revendication du Slesvig, dont il n'a jamais atténué l'expression.

Il faut avoir vu le peuple du Slesvig comme je l'ai vu, voir comme il souffrait. L'Allemagne a fait là ce qu'aujourd'hui la Russie fait contre

1. *Artikler og taler*, II, p. 165 sqq.

la Finlande. Lorsqu'on a dit que nous devrions armer contre la Russie parce qu'elle a trahi la Finlande, je ne comprends pas quelles raisons il y avait à cela, car ce que fait la Russie contre la Finlande, l'Allemagne le fait contre des gens qui sont bien plus près de nous et qui parlent la même langue que nous. Dans les deux cas, il y a promesse violée par ceux qui ont le pouvoir. Ils ne regardent pas à une promesse violée. Le prétexte invoqué par la Prusse pour violer l'article 5 du traité de Prague [1] est un mauvais prétexte. On a dit dans les journaux de droite qu'il pouvait nous être assez indifférent, à nous autres Norvégiens, que quelques milliers de Danois appartinssent à une nation ou à l'autre, qu'ils fussent Allemands ou Danois. Quand on parle ainsi, j'estime que nous, peuple norvégien, frères des Danois, nous qui sommes le plus près d'eux, nous devrions nous entendre pour formuler une protestation contre un langage aussi grossier. Non, cela ne nous est pas indifférent. Nous sommes un petit peuple, dont la sympathie n'a pas grande valeur, mais nous devons du moins nous conduire comme un peuple qui a du cœur et le sentiment de l'honneur. Ou bien croit-on qu'il pourrait sortir quelque chose de bon d'une alliance avec l'Allemagne, tant que durerait l'outrageante oppression par celle-ci d'un territoire danois? Non, ce serait impossible, il est inutile de nous offrir une telle alliance.

Bjœrnson exprimait déjà à peu près cette idée dans la « querelle des signaux », comme une réserve à son germanisme. Mais le ton a bien changé. Le plus grand changement, toutefois, est dans la suite du discours, où l'on perçoit le conflit entre ce germanisme, affirmé de nouveau, et les idées démocratiques, conçues, à la manière de Wergeland, comme essentiellement françaises :

Et puis, on a parlé de la France d'une manière un peu méprisante, et les journaux français ont montré une certaine froideur à notre égard depuis la venue de l'empereur allemand. Il y a là, de la part de la France comme de la part des Danois, un malentendu. Il est inexact que nous soyons disposés à entrer avec l'Allemagne dans une alliance contre la France ; ce serait comme si nous entrions dans une alliance contre la liberté, car la France et la liberté, ce sont des notions équivalentes. Ici, en Norvège, beaucoup de gens aiment la France, plus

1. Dans le traité de Prague (23 août 1866), l'article 5 attribue à la Prusse la souveraineté du Slesvig et du Holstein ; mais grâce à l'influence de Napoléon III avait été introduite cette réserve « que les populations du nord du Slesvig seraient de nouveau réunies au Danemark, si elles en exprimaient le désir par un vote librement émis ». L'Autriche et l'Allemagne se sont accordées à Vienne, le 11 octobre 1878, pour abolir cette clause.

que tout autre pays, tout de suite après leur patrie[1]. Ce n'est pas mon cas : j'aime les peuples qui nous sont apparentés plus que tous les autres, tout de suite après ma patrie ; mais il y a beaucoup de gens qui mettent la France au plus haut, et c'est la France qui, plus que tout autre pays, a fait qu'aujourd'hui nous sommes une nation libre ; voilà pourquoi la liberté du peuple français nous est aussi plus chère de jour en jour. Si elle s'éteignait dans une guerre avec l'Allemagne, le temps deviendrait bien sombre en Europe. Jamais nous ne pourrions, quand même nous serions assez grands pour nous mêler à la société des grands, entrer dans aucune alliance contre la France, car alors nous comprenons que tout irait bien mal.

Et afin d'éviter qu'un tel malheur n'arrive, Bjœrnson ne craint pas de menacer directement le roi :

Si l'on veut nous faire entrer dans la voie des traités, l'union [de la Suède et de la Norvège] sera brisée, et la couronne tombera.

Qu'est devenu le germanisme de 1872? La future union des peuples germaniques paraît ajournée jusqu'à un avenir bien lointain et brumeux; de plus l'Angleterre doit en être le centre, alors qu'il semblait d'abord que ce serait l'Allemagne. Mais la position de Bjœrnson est surtout singulière par son attitude envers la France. Il ne veut pas d'alliance contre elle, et en cela il n'a pas varié, car son germanisme n'a jamais été agressif. Mais il y a plus. La contagion de l'esprit français n'est plus redoutée : au contraire, elle est désirable et bienfaisante. Et c'est une certaine Allemagne, l'Allemagne militariste et conquérante, dont l'action est dangereuse. On sent que toutes les sympathies de Bjœrnson vont à la France, et qu'il est ainsi d'accord avec les tendances instinctives de son esprit : il a enfin rejoint Wergeland et la tradition républicaine, grâce à son émancipation religieuse. Ainsi tout a disparu des raisons qui l'avaient amené à ses déclarations germanistes. Le discours de Lillestrœmmen ne va pas jusqu'à un nouveau « changement de signaux ». Mais on sent que la parenté de pensée qui porte Bjœrnson vers la France l'emporte sur la parenté de race. Les principes de la démocratie politique et de la liberté des nations, qui ont toujours été son souci

1. C'est la formule du poète Henrik Wergeland, *Digterværker og prosaiske Skrifter*, VI, p. 372.

principal, ne seront plus contrariés dans son esprit par des idées secondaires, — du moins toutes les fois qu'il se trouvera en face de décisions à prendre.

Cependant son germanisme subsiste. Il y est toujours demeuré fidèle, car jamais, jusqu'à sa mort, aucun événement décisif n'est venu manifester le conflit latent qui existait entre le principe démocratique et une telle conception de groupe d'États. De là vient que sa pensée n'est jamais parvenue à une parfaite clarté en matière de politique internationale. Il ne pouvait concilier le pacifisme et la liberté des peuples avec le germanisme. Aussi a-t-il imaginé une sorte de germanisme utopique, qui étendrait le bienfait de la civilisation, en Autriche, à des peuples moins cultivés que le peuple allemand, et qui, grâce aux services rendus, parviendrait sans aucune contrainte à reculer les frontières de la langue allemande. Mais il sait que c'est un rêve [1] : désormais il revient constamment dans ses articles de politique étrangère sur la protestation contre l'oppression de certaines nationalités, en insistant principalement sur les trois exemples qu'en présente l'Allemagne. Il raconte, par exemple, l'odieux régime prussien subi par les enfants polonais et les cultivateurs propriétaires polonais, puis il affirme que les grandes unions de peuples sont le seul moyen de sauver les petits États et d'établir une paix durable, et il conclut :

> Mais tant que l'Allemagne traite des parties d'autres peuples comme elle traite par exemple les Polonais, la pensée d'une pareille union n'éveille qu'inquiétude et horreur. Et la direction bureaucratique, cléricale, policière et militaire de l'Allemagne effraie aussi [2].

Avec son pacifisme et l'absence de programme nettement défini, — puisque son germanisme ne pouvait constituer, à ses propres yeux, qu'un idéal lointain, — Bjœrnson donne parfois l'impression, dans la dernière période de sa vie, d'un esprit chimérique qui a perdu le contact avec la réalité. Cette impression n'est pourtant pas justifiée, car toute sa vie, bien qu'au service des idées généreuses, montre qu'il

1. *Samtiden*, mai 1890.
2. *Samtiden*, septembre 1907.

eut un sens très aigu de l'opportunité et des possibilités politiques. Il n'a d'ailleurs pas cessé de suivre les événements, et il pouvait écrire dès le mois de mai 1908 : « C'est en Autriche que se décide l'avenir de l'Europe pour deux siècles. Toutes les autres questions qui semblent menacer l'avenir de l'Europe, comme par exemple celle d'Alsace-Lorraine, ne comptent pour rien par comparaison avec le choc des Germains et des Slaves [1] », et il ne voyait d'issue favorable, sans l'espérer, que dans une orientation de l'Autriche vers le système des autonomies nationales. Cet utopiste était donc un homme qui savait voir clair.

En résumé, les idées qui lui ont tenu à cœur le plus invariablement, celles avec lesquelles il n'a jamais admis de compromis, sont le principe démocratique et le principe des nationalités, conçus, selon la tradition révolutionnaire française, comme droits naturels, universels et imprescriptibles. Il a fini par reconnaître que ces idées ont trouvé, historiquement, leur expression la plus claire en France, où elles ont pris une telle force que la notion même de liberté s'est identifiée pour lui avec celle de ce pays. Par suite, ses sentiments à l'égard de la France, d'abord bienveillants sans grande chaleur, puis méfiants, se sont transformés, pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, en une sympathie de plus en plus vive.

Démocratie et droit des peuples, voilà ce qui paraît vraiment essentiel et permanent dans sa pensée politique. De très bonne heure, dès 1872, il y a ajouté le pacifisme, troisième grand principe, d'ailleurs lié aux deux autres comme leur complément. On peut encore prétendre que ce pacifisme était conforme à celui des peuples occidentaux, mais Bjœrnson n'en avait pas conscience : au contraire, c'est afin d'assurer la paix qu'il s'était rapproché de l'Allemagne.

Il avait cru en effet voir dans le pangermanisme une garantie de paix et de sécurité pour les petites nations. Son pangermanisme était démocratique et respectueux des droits de toutes les nationalités. Il n'a pas cessé de réclamer contre l'oppression des Slesvigois, des Polonais, des Alsa-

1. Dans *Samtiden*.

ciens-Lorrains, et il a dénoncé l'Allemagne militariste et conquérante, dont le caractère, de plus en plus nettement affirmé, reculait jusqu'à un avenir utopique la possibilité d'une libre union des peuples germaniques, parmi lesquels, de plus en plus, on attribuait la prééminence à l'Angleterre. Il n'est plus là aujourd'hui pour faire entendre sa grande voix ; pourtant la guerre seule lui aurait permis de résoudre — et l'y aurait obligé — la contradiction latente qui existait entre ses principes directeurs et son pangermanisme : car l'on ne peut pas s'appuyer sur l'Allemagne actuelle pour la réalisation d'un programme pacifique et démocratique. Bjœrnson, sans avoir vu la guerre, s'en rendait déjà compte, et c'est pourquoi il ne pouvait rester fidèle à sa formule pangermaniste qu'en la réduisant à n'être plus qu'une sorte de vœu platonique. Pour un homme politique préoccupé d'applications pratiques, c'est la marque d'une grande déception. Et pourtant il n'a pas abandonné la formule. Il estima qu'elle tenait encore, même sapée dans ses deux bases primitives : la religion de l'Allemagne, avec lequel le sentiment religieux élargi de Bjœrnson ne se sentait plus en communion, et le pacifisme, dont l'Allemagne apparaissait comme la négation de plus en plus. Par quoi donc Bjœrnson pouvait-il rester attaché au pangermanisme, ainsi dépouillé de tout ce qui en avait été pour lui la raison d'être? C'est par le sentiment de la communauté de race. Or, ceci est très curieux, si l'on songe que ce sentiment n'a pas compté au nombre des motifs déterminants de Bjœrnson, à l'origine, ou a compté si peu qu'il l'a seulement exprimé par la locution banale de « peuple apparenté », sans donner aucun développement à la formule. Mais l'idée de race, plus tard, s'est progressivement substituée dans son esprit aux deux bases primitives de son pangermanisme qui, sans elle, se serait écroulé.

C'est sans doute à la critique de l'idée de race qu'il aurait été amené par l'expérience de la guerre, et c'est cette critique qui permet de juger son attitude. L'idée de la race, en effet, d'apparence si précise, est en réalité presque insaisissable, par suite des mélanges qui ne permettent pas de savoir, par exemple, dans quelle proportion l'Allemagne est « germanique », avec une proportion considérable d'éléments slaves et

une quantité appréciable d'éléments gaulois. A la race s'oppose la nationalité, notion bien plus claire, parce que chaque nation, quelles que soient les races qui ont contribué à la former, quel que soit le processus historique qui l'a créée, consiste dans une volonté collective d'union : c'est la nation et non la race qui est une réalité présente. Bjœrnson ne méconnaissait pas la nationalité, mais il a suffi qu'il attribuât à la communauté de race une importance excessive pour ne pas se porter entièrement du côté où l'inclinaient les affinités naturelles de son esprit.

P.-G. LA CHESNAIS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.